

Collection ASPECTS de l'URBANISME

E. HOWARD. — *Les Cités-Jardins de demain.*

K. LYNCH. — *L'image de la Cité.*

P. BOUDON. — *Pessac de Le Corbusier.*

à paraître :

F. GIBBERD. — *Composition Urbaine.*

B. MALISZ. — *Économie urbaine et Systèmes urbains
(expériences polonaises).*

C. ALEXANDER. — *De la Synthèse de la Forme, essai.*

4399
4419
4419

ASPECTS DE L'URBANISME

Collection dirigée par René LOUE
Ancien élève de l'École polytechnique
Directeur général de l'O.T.A.M.



PESSAC
de
Le Corbusier

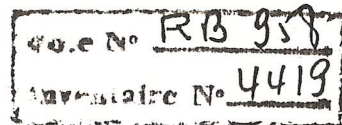
PAR

Philippe BOUDON

PRÉFACE DE

Henri LEFEBVRE

Professeur à la Faculté des Lettres
et Sciences humaines de Nanterre



DUNOD
PARIS
1969

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Plan de Le Corbusier comparé au plan d'Oud à Stuttgart	28
Principe de standardisation à Pessac	32
Maisons en bande d'Oud à Stuttgart	34
Plan masse du projet originel complet	39
Plans des divers types de maisons	40
Axonométrie du plan-masse	44
Plan de référence des interviews	55
Diverses altérations de plan observées en cours d'enquête (type 1)	106
Topologie du quartier définie par ses rues	121
Zones topo-sociales	124
Quatre exemples de positions particulières	127
Corrélation entre la position des maisons et l'emplacement des altérations ..	135
Emplacement d'altérations particulières	138
Polychromie du quartier	142
Documents photographiques	} entre pages 142 et 143
Dessins de maisons par des enfants de Pessac ...	

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE d'HENRI LEFEBVRE	IX
INTRODUCTION	1

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I. — <i>Présentation historique du projet</i>	7
CHAPITRE II. — <i>Les réactions de la presse contemporaine</i>	18
CHAPITRE III. — <i>La conception de Le Corbusier à Pessac</i>	26
Le contexte architectural de la période contemporaine et la conception de Le Corbusier	26
Fonctionnalisme et poétique machiniste	29
Série et standardisation	30
De la disposition architecturale à la composition urbaine	35
Architecture et habitat	37

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE IV. — <i>Méthode</i>	45
<i>Note sur la présentation des interviews au lecteur</i>	52
<i>Tableau de référence des interviews</i>	54
CHAPITRE V. — <i>Discussion de groupe</i>	56
Échec de Pessac	56
Le personnage de Le Corbusier	59
Permutation des rôles dans la discussion	60
Deux thèmes particuliers :	
— architecture et logement	62
— architecture de béton et défense militaire	64
CHAPITRE VI. — <i>Les interviews : les éléments de la maison et la maison comme totalité</i>	68

CHAPITRE VII. — <i>Les interviews : les représentations des habitants</i>	77
1) Les impressions de départ : étrange et étranger	77
Le stéréotype régional : l'échoppe	80
Extérieurement et intérieurement	82
Représentation de l'architecte	85
2) Le Corbusier, son style, le « style »	87
L'image temporelle de Pessac	91
CHAPITRE VIII. — <i>Les interviews : confrontation à la conception architecturale</i>	94
Standardisation	94
La « machine à habiter », fonctionnalisme, rationalisme, décalage entre pensée et comportement chez l'architecte et chez l'habitant... ..	97
Les transformations : le jeu de construction	99
Pessac, œuvre ouverte	106
Confrontation à la discussion de groupe	109
CHAPITRE IX. — <i>Les interviews : relations spatiales et relations sociales dans le quartier</i>	115
Individuel et collectif	115
Zones latentes dans le quartier	120
Les positions des habitants dans le quartier	126
Positions et transformations des maisons dans le quartier	133
CONCLUSION	143
ANNEXES	148
Le Corbusier : discours prononcé lors de l'inauguration des « Quartiers Modernes Frugès » (1926).	
BIBLIOGRAPHIE	151

PRÉFACE

Voici l'étude d'un « cas » mince et léger d'apparence, en fait lourd de sens. Le plus célèbre architecte-urbaniste des temps modernes, à la fois théoricien et praticien, construisit il y a une quarantaine d'années, à Pessac près de Bordeaux, un quartier neuf — le quartier dit de Frugès. Que voulut (Le Corbusier? Faire moderne, tenir compte des réalités économiques et sociales, fabriquer de l'habitat habitable et peu coûteux, fournir aux gens un réceptacle dans lequel ils puissent installer leur vie quotidienne. En bref, l'architecte-urbaniste voulut du fonctionnel déterminé par les raisons techniques, et conçut un espace prévu, géométrique, composé de cubes et d'arêtes, de vides et de pleins, de volumes homogènes.

Or, qu'advint-il de ce projet? Que fit en réalité Le Corbusier? Peut-être parce qu'il avait du génie, peut-être parce que jamais les hommes les plus doués ne font exactement ce qu'ils avaient voulu (par bonheur ou par malheur), il produisit un espace relativement plastique, modifiable. Et qu'ont fait les habitants? Au lieu de s'introduire dans ce réceptacle, de s'y adapter passivement, ils ont habité activement, dans une certaine mesure. Ils ont montré en quoi consiste l'habiter : en une activité. Ils ont œuvré, modifié, ajouté à ce qui leur était offert. Qu'ont-ils ajouté? Leurs exigences. Ils ont produit des différences, dont Philippe Boudon montre les significations. Ils ont introduit des qualités. Ils ont construit un espace social différencié.

Par l'analyse très fine de ces différences, de ces qualités « topiques » introduites ou plutôt produites dans un espace indifférencié, Philippe Boudon a fait avancer l'étude du phénomène urbain. Il a peut-être été plus loin qu'il ne croyait lui-même. Il a mis en lumière des niveaux dans la réalité et dans la pensée. On peut voir dans son ouvrage l'illustration sinon la démonstration de l'existence de trois niveaux :

a) Le niveau de la théorie mêlée à une idéologie, ou, si l'on veut, généralement mal démêlée de l'idéologie. C'est à ce niveau qu'opèrent l'architecte et l'urbaniste. Ils reprennent le problème qui leur est empiriquement posé à travers une idéologie urbanistique. Et cela en accord ou en désaccord

qu'il
est
rien

avec les institutions, avec les organisations politiques, mais sur leur plan. Ce qui ne va pas sans risques. Philippe Boudon rappelle, à propos de l'entreprise tentée par Le Corbusier et de la « commande sociale » de ce quartier venue de Frugès, les risques et périls de l'idéologie.

b) Le niveau de la mise en œuvre et de l'application, où s'introduisent, à côté des soucis idéologiques, ou se superposant à eux, des raisons d'un autre ordre. A ce niveau, la pensée et la volonté de l'architecte tiennent compte, confusément ou clairement, d'exigences pratiques, de réalités sensibles. La pratique architecturale se montre à la fois plus incertaine, plus souple et plus vivante que la théorie. La pratique idéologique et la pratique théorique se laissent déborder par la réalité concrète.

c) Le niveau de la pratique urbaine, c'est-à-dire des effets d'une façon de vivre, d'un style (ou d'une absence de style). Plus ou moins fortement marquée par un groupe, l'œuvre sociale, collective et individuelle, se découvre comme œuvre. A ce niveau se manifestent une topologie, un sens, une rationalité concrète plus haute et plus complexe que la rationalité abstraite.

L'étude de Philippe Boudon se situe à la convergence de l'architecture et de l'urbanisme, de la recherche et de l'analyse (à peine commencée et qu'en fait il inaugure) de la *praxis* urbaine. Elle apporte des éléments pour une formulation claire de la problématique urbaine et pour une critique de tout urbanisme en tant que réponse à cette problématique ou en tant que solution. C'est ainsi qu'elle fera date.

Henri LEFEBVRE.

« Vous savez, c'est toujours la vie qui a raison, l'architecte qui a tort... »

LE CORBUSIER.

Introduction

Si vous traversez les Landes en chemin de fer, quelques minutes après avoir dépassé Bordeaux, vous êtes saisi par l'étrange village qui s'offre à vos yeux. Une centaine de maisons aux couleurs brunes, blanches ou vertes, clair, aux formes droites, sobres et massives arrêtent les regards, excitent la curiosité. Mais le train passe vite... L'effet produit par cette brusque vision fut tel que dès le lendemain, repassant par Bordeaux, je m'arrêtais pour visiter l'étrange cité dont j'avais pressenti toute l'audacieuse nouveauté. Et j'eus l'occasion de faire la connaissance d'un nouveau style, d'une conception toute neuve, très heureuse à mon avis, de ce que doit être la maison moderne, une "machine à habiter"... »

Tels, du moins, apparaissaient en 1926, à un journaliste de la revue *Mon chez moi*, les *Quartiers modernes Frugès*, construits à Pessac par Le Corbusier.

Il va sans dire qu'après quarante ans, on pouvait supposer que le quartier eût changé de visage, mais qu'il ait pu changer à ce point ne laisse pas d'étonner. De cette « machine à habiter » apparemment, chacun a fait « son chez soi ». Non seulement les couleurs ont disparu dans la quasi-totalité des cas, mais les « fenêtres en longueur » ont été raccourcies, les patios ont été refermés, nombre de terrasses ont été recouvertes de toits, les espaces vides laissés sous les pilotis ont été remplis et la floraison des cabanes, ajoutée à la dégradation des surfaces, contribuent à donner à l'ensemble un aspect des plus délabrés. Au point qu'on est tenté d'y voir, au-delà des

vicissitudes dues à un vieillissement normal, un véritable conflit entre les intentions de l'architecte et les réactions de l'habitant.

C'est à l'architecte, dans ce conflit, que l'architecte donne tort : « vous savez, c'est toujours la vie qui a raison, l'architecte qui a tort » a dit Le Corbusier en parlant de Pessac. Et de fait, la réaction immédiate serait de conclure ici à un échec de l'architecture. Encore faut-il, pour parler d'échec, poser l'inaltérabilité de l'architecture et l'infailibilité de l'architecte dans la satisfaction des besoins profonds de l'habitat. Encore obscurs, ces besoins supposent pour être définis, de pouvoir exister indépendamment de tout contexte, ce qui semble peu probable. Toutefois, à défaut d'isoler des vérités générales illusoires, l'étude approfondie des motivations qui, dans un contexte bien défini et limité, ont entraîné les habitants à transformer à ce point leurs maisons semble pouvoir jeter la lumière sur certains éléments intéressants l'« habiter » et sur l'interaction entre la conception architecturale et les réactions des usagers. Nous avons donc fait une enquête à Pessac et parallèlement à l'observation des altérations nous y avons interviewé une bonne partie des habitants.

L'objectif de l'étude n'était évidemment pas de prouver définitivement des faits, mais plutôt d'essayer de poser des problèmes, d'ouvrir des voies, de mettre en lumière certains concepts sous-jacents, et — étant donné la rareté d'études de ce genre —, d'éprouver plutôt que d'employer une méthode. Aucune certitude n'était acquise au départ d'obtenir un résultat. Il s'est par la suite avéré comme nous le pensions, qu'aucune conclusion définitive et péremptoire ne pouvait être tirée. Il nous semblait néanmoins que les Q.M.F. — nous appellerons ainsi le plus souvent les « Quartiers Modernes Frugès » — constituaient une expérience qui s'était déroulée naturellement et librement et dont l'étude pouvait être riche de suggestions. Si aucun résultat n'est directement transposable — et l'habiter est un phénomène heureusement trop complexe pour pouvoir être réduit à des coordonnées simples —, s'il est peu probable que l'on puisse connaître un jour en toute certitude les besoins de l'habiter de manière que l'habitat n'ait plus qu'à y répondre, en attendant, l'un et l'autre, habiter et habitat, restent de véritables créations humaines et comme toutes créations sans cesse renouvelées, ne peuvent se déduire du passé. Toutefois l'expérience les enrichit et c'est avant tout les leçons d'une expérience que nous avons voulu tirer.

Selon le vœu de M. Frugès, l'industriel commanditaire, l'ensemble de Pessac devait être un laboratoire et permettre à Le Corbusier de « réaliser dans la pratique ses théories jusque dans leurs conséquences les plus extrêmes ».

Le propre d'un laboratoire n'étant pas seulement de « réaliser dans la pratique » — ce qui trop souvent constitue le terme des expériences en matière d'architecture — mais encore de permettre précisément d'éprouver ces théories, il nous a semblé que les Q.M.F. constituaient un terrain d'enquête exceptionnel pour y poursuivre une étude écologique de l'habitat, réunissant d'un côté l'architecture d'un des plus grands architectes modernes et de l'autre, la plus pure architecture de pavillons de banlieue vers laquelle semblent tendre la majorité des altérations apportées par les utilisateurs.

La nécessité d'étudier le problème sous ses deux angles sociologique et architectural nous a incité à demander une assistance à des sociologues* : bien que l'architecte soit tenté de donner immédiatement ses propres explications du phénomène, il nous intéressait avant tout de savoir ce que pensent effectivement les habitants et il eût été regrettable de projeter nos propres idées d'architecte dans une étude qui vise précisément à éclaircir les discordances entre la conception de l'architecte et celle de l'habitant. Par contre, il nous a paru nécessaire que l'étude soit faite par un architecte, celui-ci ayant des chances de posséder un langage de l'espace plus riche et de mettre plus facilement en évidence les problèmes d'organisation spatiale. Il était important en particulier de pouvoir « lire » les altérations pour pouvoir les interpréter. Car l'étude supposait, à notre sens, une préconnaissance des problèmes que peuvent poser l'espace, la construction et d'une façon générale l'architecture, que seuls les architectes ont une certaine habitude d'appréhender étant donné la faible conscience que le public en a généralement. Nous pensions qu'ainsi il serait possible d'intégrer les diverses données que nous allions recueillir dans une interprétation d'ensemble.

Insistons, pour terminer, sur le fait qu'il ne s'agit point ici d'une étude portant sur Le Corbusier. Sa personnalité et son architecture ne sont certes pas les moindres données et représentent un aspect important du problème; l'autre principalement étant précisément constitué par les réactions des habitants devant cette architecture. L'architecte est ici loin d'être impersonnel; les habitants eux-mêmes ne sont point assimilables à ceux de n'importe quelle région ou pays. Pourtant nous espérons par cette étude localisée et circonscrite, pouvoir éclairer un phénomène plus général, celui du conflit entre les intentions de l'architecte traduites dans ses réalisations, et les réactions de l'utilisateur.

A Pessac, nous partirons de l'hypothèse qu'un conflit a eu lieu.

* Je remercie ici Raymond et Monique FICHELET qui ont organisé la discussion de groupe et m'ont assuré la collaboration précieuse de Claude NEDELEC pour le recueil des interviews.

* * *

Nous avons accumulé un matériau qui, au-delà de l'interprétation personnelle que nous en donnons, soit susceptible d'interprétation de la part du lecteur. Comme nous l'avons souligné, nous avons d'abord voulu rapporter une expérience qui se trouve avoir intimement mêlé habitat, architecture et urbanisme à petite échelle. Pour ces raisons, nous n'avons pas hésité à retranscrire le maximum du matériau que nous avons recueilli en cours d'étude, dans la mesure évidemment où sa lecture directe pouvait présenter un intérêt quelconque pour le lecteur. Articles de presse, textes écrits ou interviews nous ont paru plus d'une fois parler d'eux-mêmes : dans ces cas nous avons préféré les laisser parler.

PREMIÈRE PARTIE

« J'avais beau lui demander de se mettre un peu à la place des futurs acquéreurs, dont le regard est habitué au décor, ne serait-ce que le plus discret... »

Henry FRUGÈS.

1

Présentation historique du projet

Une dizaine de maisons construites à *Lège*, près du bassin d'Arcachon, en 1920, par Le Corbusier pour M. Frugès, furent à l'origine de l'entreprise pessacaise*. Le père de Henry Frugès possédait là-bas une fabrique de caisses pour l'emballage du sucre. Mais chaque année, à la période du gemmage (récolte de la résine des pins) la scierie avait à souffrir de l'absentéisme des ouvriers. Pour fixer cette main-d'œuvre, l'industriel imagina de construire des maisons aux ouvriers et demanda à Henry Frugès, qui avait été en contact avec l'architecture par ses deux oncles architectes, de faire le projet de dix maisons. Celui-ci commença les projets lorsqu'il lut un article « d'un inconnu », Le Corbusier, dans une revue appelée *l'Esprit nouveau*, article pour lequel il éprouva un véritable engouement, qu'il exprime ainsi :

« Qu'y expliquait-il ? (Le Corbusier) :

« A la suite de la guerre de 1914-1918 et des destructions d'innombrables maisons en France, il était urgent d'en bâtir de nouvelles afin de

* Très proche dans leur conception de celles de Pessac, les maisons de Lège ont subi un mimétisme campagnard plus dénaturant encore que le mimétisme banlieusard de Pessac. Aujourd'hui on discerne difficilement dans ces bâtisses ressemblant à des fermes les traces d'une œuvre précoce et méconnue de Le Corbusier. Seules quelques étroites menuiseries métalliques par endroit permettent de soupçonner l'état originel.

donner un toit aux millions de gens qui n'en avaient plus. Pourquoi n'utiliserait-on pas le procédé mis au point vers la fin de la guerre pour construire des kilomètres de tranchées en un temps record? Ce procédé pouvait permettre de placer les fenêtres en largeur comme au couloir des wagons de chemin de fer, cela autorisait aussi le remplacement des toitures de tuile par des terrasses-jardins... D'autres idées fort ingénieuses étaient exposées, notamment l'écoulement des eaux de pluie par l'intérieur de la maison afin d'éviter les accidents du dégel dans les conduites extérieures, etc... »

A la suite de la lecture de cet article, Frugès, sans hésiter, s'adressa à Le Corbusier pour lui demander de projeter les dix maisons. Nous croyons intéressant de laisser ici l'instigateur et promoteur du projet exposer lui-même son histoire comme il le fit en juillet 1967 devant les habitants du quartier lors de la fête organisée par la municipalité pour commémorer le quarantième anniversaire des Q.M.F.

« J'avais dit : " faites entièrement à votre idée " et un an après, en 1921, les dix villas recevaient leurs habitants.

« Embryon d'urbanisme. J'avais mis au plan un fronton de pelote basque, des jardins autour de chaque villa, une place, etc... Fleurs partout jusque sur les terrasses-toitures..., chauffage central par le fourneau de cuisine que je faisais installer d'office. Closets et eaux usées traitées par fosse chimique désintégrant toutes les matières, et quelques autres commodités modernes.

« Possédant le matériel — fort coûteux d'ailleurs — (canon à ciment, compresseur, broyeurs, mélangeurs achetés à la compagnie Ingersoll-Rand) — et désirant contribuer à un devoir national d'aide à nos compatriotes sans abri, je décidais d'édifier une cité-jardin de plus grande envergure, cent cinquante à deux cents villas. Je choisis Pessac dont l'air pur des pins avait grand renom. J'y fis l'acquisition d'une vaste prairie entourée d'un bois de pins et nous établîmes un plan général. Tenant compte de la nécessité de laisser un assez grand espace entre chaque villa, nous fûmes amenés à réduire le nombre de constructions et la centaine nous parut être un maximum. Le destin m'arrêta à la cinquante-et-unième...

« Avant d'étudier le dispositif des villas et de leurs jardins, nous sommes retournés à Lège et avons demandé aux habitants des dix maisons de nous dire franchement ce qu'ils y trouvaient de défectueux ou d'incommode. Et leurs remarques nous ont permis d'améliorer certains aménagements de nos projets.

« Une divergence de vues nous sépara un moment sur le genre des maisons. Le Corbusier voyait déjà *grand* et rêvait à des " gratte-



ciel". Je voulais, moi, offrir au public futur propriétaire, une villa à chaque famille. On finit par se mettre d'accord sur le principe d'une partie des villas pour une seule famille, et l'autre disposée pour deux familles. Garages partout. Fenêtres en largeur. Terrasses-toitures bâties pour contenir soixante centimètres d'épaisseur de terre, où des plantes pourront être mises en pleine terre, rosiers, etc... Écoulement des eaux de pluies par l'intérieur. Chauffage central par le fourneau de cuisine que je fournissais dans le prix de la villa ainsi que la distribution d'eau chaude et froide. Électricité. Douche à changement instantané de température de mon invention. Fosse chimique.

« Dans tous les jardins, je fis planter des arbres fruitiers, des arbustes d'agrément et d'ornement, ainsi que des arbres dans toutes les voies publiques.

« Nouvelle divergence de vues entre Le Corbusier et moi : ennemi farouche de tout décor (son origine protestante et son caractère austère l'expliquent), il est partisan de laisser les parois brutes de décoffrage. Je sursaute. Il m'explique que si nous voulons offrir au public des maisons au prix le plus bas possible, nous devons éviter toute dépense somptuaire, inutile. Et il se lance dans un assaut contre l'ornementation, s'écriant : " nous sommes fatigués du décor, nous avons besoin d'une bonne purgation visuelle! Des murs nus, la plus totale simplicité, voilà ce que réclame notre regard " !.

« ...Je le comprenais fort bien puisque nous voulions tous deux bâtir " bon marché ", mais il ne me comprenait pas! J'avais beau lui demander de se mettre un peu à la place des futurs acquéreurs, dont le regard est habitué au décor, ne serait-ce que le plus discret. Ces acquéreurs seront effrayés et s'enfuiront! Lui écrivais-je. Il est indispensable d'attirer agréablement* leurs regards et dans ce but, il faut que nous montrions à l'extérieur un élément agréable autre que les commodités intérieures, qu'ils ne pourront apprécier que lorsqu'ils habiteront leur villa. La première nécessité est qu'ils acceptent d'y habiter. Il faut donc qu'à l'extérieur, quelque chose leur plaise.

« A ce moment, la Muse de la Peinture — que lors d'une de mes conférences sur le thème : " Art et Beauté ", j'ai baptisé CHROMYRIS — est venue à mon secours. Elle m'a donné l'idée de peindre les faces des villas de couleurs variées, bien étudiées, soigneusement choisies pour qu'elles s'harmonisent entre elles et, selon les distances, seront vues à travers les verdure futures, gran-

* Les mots et expressions soulignés le sont par H. Frugès.

dies. Ma ténacité trouva en mon adversaire un allié puissant : lui aussi était peintre et aimait à chercher l'harmonie des couleurs, et l'accord se fit grâce à Chromyris ! On étudia les tons, leurs valeurs respectives et l'on arriva au choix suivant : bleu horizon (couleur de nos soldats à la fin de la guerre), jaune d'or, vert-jade, blanc-crème et marron, cette dernière étant un mélange subtil de brun et d'ocre rouge. On fit peindre chaque façade d'un de ces tons. Lorsque tout fut fini, c'était un enchantement des yeux, les tonalités des murs s'harmonisaient à merveille avec les couleurs des fleurs et la verdure des jardins, ainsi qu'avec les tons des autres villas.

« Une fausse manœuvre de ma part retarda les travaux d'une année entière : voulant favoriser le travail local, je m'adressai à un entrepreneur de la région. Ce fut une catastrophe. Grâce à M. Vrinat, ingénieur de nos usines, que j'avais détaché pour qu'il dirige les travaux à Pessac, on put reprendre la marche en avant sur des bases solides et avec le concours d'un grand entrepreneur de Paris, M. Summer, que Le Corbusier convainquit et décida. Peu de temps après, plus de deux cents ouvriers étaient sur le chantier et la progression se faisait à l'allure de deux villas (gros-œuvre) par semaine.

« Le plan avait été établi par mon ami et son jeune cousin Pierre Jeanneret. D'après les désirs que j'avais exprimés et sur lesquels je ne revenais pas mordicus : *la plus grande variété dans les dispositifs*, par conséquent si possible il ne fallait pas deux villas exactement semblables. Je me rendis aisément à l'évidence de cette exagération, démontrée par mon ami, et il fut décidé que plusieurs seraient de forme et d'aspect identique, mais en petit nombre. Plusieurs seraient accolées par une face, d'autres totalement isolées au milieu de leur jardin.

« Quant à la diversité que je voulais obtenir, il fallait la concilier avec la nécessité de la fabrication en série; seule formule permettant un abaissement sensible du prix de revient.

« Le Corbusier trouva la solution dans le " jeu de patience " et celui de loto : plusieurs éléments fixes pouvant être accolés ou séparés, on adopta le module de 5 m par 5 m, le demi-module de 5 m par 2,50 m, et le quart de module de 2,50 m par 2,50 m. Il suffit de jouer avec ces trois éléments, les juxtaposer de toutes façons, pour obtenir une grande diversité tout en conservant les avantages de la série. Enfin dans ce domaine de la " variété dans l'unité ", grand principe immuable d'Art et l'une des lois de la Beauté, des parties arrondies furent prévues en opposition aux lignes droites.

« Et, le 13 juin 1926, M. de Monzie, ministre des travaux publics, vint inaugurer les *Quartiers modernes Frugès*, accompagné de très nombreuses personnalités de Paris. J'avais de mon côté, invité à cette cérémonie toutes les plus hautes personnalités de Bordeaux et de l'Aquitaine. Une foule immense envahit le chantier. " Chantier " en effet car la plupart des villas étaient à divers stades d'avancement des travaux : 5 seulement étaient terminées, dont deux complètement meublées. Je m'étais entendu avec le directeur des " Dames de France " qui fit si bien les choses que ces deux villas donnaient l'impression d'être habitées. C'est sur la terrasse de la villa n° 44, seule au milieu de son jardin, que je reçus le ministre. Je lui expliquais ce que nous avions voulu réaliser puis Le Corbusier ajoutait les détails propres à intéresser les assistants.

« Il est difficile d'établir le bilan de cette journée mémorable, historique. Je crois néanmoins ne pas être trop éloigné de la vérité par les échos que j'ai perçus et les sondages auxquels je me suis livré, en dressant la liste suivante des réactions diverses du public :

Admirateurs enthousiastes	1 %
Sympathisants	2 %
Hésitants	2 %
Stupéfaits et ahuris	40 %
Convaincus que j'étais devenu fou	55 %

« Ce sont probablement ces derniers qui, pour bien exprimer leur impression, ont donné à ce groupe de constructions nouvelles le sobriquet de *Rigolarium*, car en France tout se termine par la " rigolade ", comme chacun sait... »

* *

La personnalité de Henry Frugès transparait-elle suffisamment dans ces lignes ? D'une activité débordante, le promoteur de Pessac se définit comme « chercheur, artiste multivalent, architecte (sans D.P.L.G.), peintre (de la fresque à la miniature sur ivoire), sculpteur, pianiste et compositeur, membre de la S.A.C.E.M. de Paris, écrivain, critique d'art, historien, etc... ».

Parlant de Pessac, il nous écrivait : « Ces formes nouvelles, très simples, ont d'autant plus bouleversé les appréciations de mes compatriotes bordelais qu'ils étaient, et sont encore, imbus des styles classiques des XVII^e et XVIII^e siècles, qui ont produit à

Bordeaux d'admirables monuments et de splendides hôtels particuliers.

« Grand admirateur moi-même de ces styles, lorsque je me suis construit à Bordeaux mon hôtel particulier entre 1913 et 1924, je n'ai pas voulu copier du XVII^e siècle, mais créer une sorte de musée d'art moderne que je destinai à ma ville natale, m'inspirant de l'ogival qui est, à mon avis, le plus réussi de tout ce que les hommes ont bâti et dont je place les plus belles cathédrales au-dessus du Parthénon lui-même et au-dessus d'Angkor-Vat! je vous scandalise peut-être!...

« Grand admirateur des arts musulmans aussi, j'ai essayé d'unir l'ogival à un certain musulman, non à la manière d'un simple "mélange" de physique, mais comme la "combinaison" chimique — car il y a dans les deux arts plusieurs points très proches parents — et en y ajoutant ma propre pensée naturellement. »

Aujourd'hui, à 85 ans, Frugès poursuit son activité artistique fébrile et termine un « dictionnaire des blasons » écrit à la main, dessiné et relié à la main, poursuit la traduction de romans arabes écrits à la main et illustrés sous forme d'enluminures, au moyen de peintures à l'œuf fabriquées par ses soins. Un opéra et une comédie sont en train... Les murs de sa résidence sont couverts de ses œuvres. « Deux ans d'H.E.C. n'ont pas fait de moi un homme d'affaires. »

De fait, en 1929, son père mort, c'est le naufrage financier. Frugès est atteint d'une dépression nerveuse et part se reposer en Algérie suivant le conseil de ses médecins. Il ne verra les quartiers Frugès terminés qu'à son retour, quarante ans après.

« Un phénomène » suivant l'expression de Le Corbusier.

« Un vrai artiste » pour les habitants de Pessac qui l'aiment bien et l'admirent, juste retour du paternalisme :

H-1 — Mais moi*, je crois que ce qu'ils auraient le plus à copier surtout... ce serait surtout Frugès qu'il faudrait qu'ils copient... Le Corbusier évidemment il a des idées à lui pour... avancer... Mais! on ne parle pas beaucoup des idées à Frugès. Mais malheureusement de tous les temps il n'y en a pas beaucoup qui ont eu des idées aussi larges qu'il avait, lui... Frugès! Vous croyez qu'aujourd'hui il y a beaucoup de patrons qui *penseraient* à entreprendre ça!... D'ailleurs lui ça l'a ruiné... Vous l'avez vu Frugès?... oh! du tonnerre... du tonnerre!...

* On trouvera page 49 l'ensemble des conventions adoptées pour le système de références aux interviews.

* * *

De fait, le bilan évalué par Frugès quant aux réactions des habitants paraît assez juste. M. Vrinat, ingénieur responsable de la construction, explique que de nombreuses difficultés ont été faites pour le permis de construire, les autorisations diverses, l'adduction d'eau etc... qu'il était à chaque fois nécessaire de faire appel à un niveau supérieur. A plusieurs reprises sont ainsi intervenus pour soutenir Le Corbusier, les ministres de Monzie et Loucheur. Ici comme à Marseille Le Corbusier a donc obtenu des soutiens de haut, contrairement à l'opposition, qu'à en croire ses écrits, il aurait toujours rencontrée.

Sur le plan local, par contre, l'opposition a réellement existé : selon Vrinat, tous les architectes étaient contre.

« Il y a eu un tollé général de la part de tous les architectes de Bordeaux sans exception; ils ont tout critiqué sur toute la ligne... Le résultat fut que ces maisons, on n'a pas trouvées à les vendre. En 1930, j'étais ingénieur à la raffinerie, j'ai relayé Frugès qui alors a fait une dépression, et me suis moi-même occupé de la vente, avec M^{me} Frugès. La vente s'est effectuée dans le cadre de la loi Loucheur... Cette loi avait le grave défaut de ne pas demander de participation aux gens : il suffisait de répondre à la norme établie pour en bénéficier. La conséquence fut que les gens habitant là n'étaient pas très riches. C'étaient des gens en général pour qui la notion d'entretien n'existait pas. Il y avait par exemple du sable sur les terrasses, ce sable a aujourd'hui disparu, d'où les problèmes d'étanchéité alors que celle-ci avait pourtant été bien conçue au départ... »

Le docteur M..., conseiller municipal lors de la construction du quartier et maire de Pessac peu de temps après, représente en quelque sorte la partie adverse :

« Je n'avais pas confiance... c'était bizarre, ça heurtait les habitudes... on disait que c'étaient les maisons d'Abd-el-Krim.. dans la psychologie fruste des gens, c'étaient les maisons du harem du sultan!... La désaffection du public provenait plus de réaction contre les inconvénients que contre l'esthétique... Du côté de la municipalité, il y a eu une bonne collaboration... évidemment moi je disais à Le Corbusier : "j'aime mieux le Louvre"... mais c'était un type de valeur... c'était un type!... on se bagarrait mais ça se terminait toujours par une poignée de mains... »

Malgré cette « bonne collaboration », la municipalité a refusé effectivement pendant plusieurs années l'adduction d'eau. Les maisons trouvèrent difficilement des acquéreurs et le recours à la loi Loucheur — qui fut expressément modifiée dans ce but* — peupla le quartier de gens de très basse couche sociale en général, qui souvent par la suite, ne payèrent pas leur loyer annuel — pourtant très faible. Entre temps, la dégradation du quartier, tant par manque d'entretien que par préjudice social, s'accrut, les habitants « ne prenant pas goût » devant cet état de fait, à entretenir.

L'impression extérieure fit naître au départ — comme, à Marseille, la « cité du fada » —, un certain nombre de clichés péjoratifs : « la cité du Maroc », ou bien « le quartier du Sultan » qui n'ont pas manqué sans doute d'influer sur les réactions des premiers habitants :

F-3 — On était des pestiférés : Comment! vous habitez le « quartier marocain »!... — Et moi, je me disais : — Oh! là! là! et si je ne m'y plais pas! Qu'est-ce que je vais faire! ...c'était vilain! j'avais l'impression de rentrer en prison...

Autre stéréotype : « les morceaux de sucre Frugès » par allusion au promoteur industriel du sucre...

* * *

Participant du *style international* caractéristique d'une tendance architecturale de l'époque dont Le Corbusier fut en même temps un des principaux représentants et un des inspirateurs, l'architecture des Q.M.F. s'opposait au conservatisme caractéristique de la région, phénomène qui apparaît clairement dans la presse locale contemporaine :

« Dans ce Bordelais si riche de souvenirs et de vieux crus, ce fut pour nous une émouvante surprise de voir enfin sortir de terre l'habitation de demain... »

Lors de l'inauguration, le ministre de Monzie soulignait lui-même ce conservatisme propre à la région :

« C'est une belle et bonne leçon que donne le pays bordelais. On pouvait craindre qu'il ne fut pas trop disposé à renouveler la grande technique, à bouleverser la vie sociale qui s'oppose à certaines audaces. »

* Ceci montre l'importance que le gouvernement attachait à l'expérience.

Très souvent, ce traditionnalisme fut évoqué au cours d'entretiens avec les habitants ou autres personnes :

H-3 — Les gens de Bordeaux sont habitués aux échoppes, ils étaient déroutés.

En effet, dans cette région, les gens étaient et restent encore attachés à un archétype d'habitation traditionnelle : l'*échoppe bordelaise*. Nous en analyserons plus loin les répercussions éventuelles. Mais si l'on se place à un niveau très général, on constate un phénomène curieux sur lequel nous voudrions insister dès maintenant : en rapprochant l'*échoppe* des maisons de Le Corbusier, on découvre rapidement une certaine analogie. On la trouve, cette analogie, en dehors des formes proprement dites, dans l'acte même de transformer la maison, qui est précisément à l'origine de notre étude.

L'*échoppe* donne lieu elle-même à des transformations fréquentes et quasiment systématiques, au point que son visage familier nous semble ressortir justement d'une transformation courante dont les règles tacites paraissent bien établies : c'est sans doute de cette pièce ajoutée par les habitants du côté opposé à la rue qu'est née cette dissymétrie caractéristique du toit (voir photo 22). Les caractéristiques intérieures de l'*échoppe* en ressortent elles-mêmes : tout Bordelais vous décrira l'*échoppe* comme une maison à rez-de-chaussée, en bordure de rue, comprenant un couloir central qui dessert de chaque côté des pièces dont les deux du milieu, le plus souvent, sont noires. Ces pièces noires, sans ouverture — qui caractérisent l'agencement interne de l'*échoppe* — ne sont justement pas conçues dès l'origine, mais sont la conséquence de la pièce ajoutée dont nous venons de parler. Car l'*échoppe* étant généralement mitoyenne — et quand elle ne l'est pas, les pignons correspondants sont souvent aveugles — l'addition d'un espace dans le sens perpendiculaire à la rue entraîne nécessairement l'obturation de pièces centrales.

Aussi, en regard d'un contexte régional où l'on décèle ce système de transformations fréquentes de la maison ainsi qu'une propension notable à meubler la campagne de constructions annexes — que les personnes étrangères à la région ne manquent pas de faire observer — le phénomène de Pessac nécessite peut-être d'être envisagé comme participant à une tendance générale des habitants de la région à aménager eux-mêmes leur maison. A la suite de cette observation, nous fûmes renforcés dans l'idée que la réalité globale de cette tendance est sans doute plus intéressante à considérer que les causes fragmentaires, d'ordre fonctionnel ou autre, que l'on peut observer.

On verra dans le chapitre correspondant les conséquences que nous avons pu en tirer relativement à la « méthode ».

* * *

Enfin pour terminer cette présentation historique et géographique, nous renverrons le lecteur au prospectus publicitaire destiné à l'époque à la vente des maisons des Q.M.F. et que nous avons placé en annexe à la fin de l'ouvrage. Outre l'information qu'on peut y trouver sur la conception matérielle des maisons il est surtout intéressant de noter le ton de la présentation du prospectus.

Considéré aujourd'hui, le ton publicitaire en apparaît comme une erreur grossière. Semant le doute, au lieu d'affirmer. Il est probable cependant qu'on ait voulu, par là, frapper. Ce qui en ressort par ailleurs c'est, comme dans le texte de Frugès que nous avons cité, le doute des auteurs eux-mêmes, Frugès et Le Corbusier, quant au succès de l'entreprise. Ainsi lit-on sur la première page du dépliant, en grosses lettres et accompagnée d'une photo, le début de la phrase :

« L'ASPECT NOUVEAU DE CETTE VILLA
VOUS FAIT PEUT-ÊTRE DOUTER...

et la page suivante n'est guère plus optimiste :

...DE SON CONFORT ET DE SON AGRÉMENT
ET VOUS VOUS DEMANDEZ SI L'ARCHITECTURE
ANCIENNE NE VOUS OFFRE PAS PLUS
D'AVANTAGES QUE L'ARCHITECTURE MODERNE »

Qui plus est, au cours de son énoncé, la phrase, dubitative (« peut-être ») devient affirmative quant au doute (« vous vous demandez »).

Aussi les auteurs éprouvent-ils le besoin de se justifier :

« L'aspect extérieur ne plaît pas toujours au premier abord ; mais l'expérience nous a prouvé que l'œil s'habitue très vite à ces formes simples et pures et qu'il ne tarde pas à y découvrir une beauté plus grande que dans les formes compliquées alourdies de sculptures et d'ornements. Autour de nous tous les objets sont

arrivés depuis quelque trente ans à des formes très simples : vêtements, ustensiles, meubles, bateaux, automobiles, etc... Ne sont-ce point les plus simples qui ont le plus de chic réel, de "race", de tenue, de beauté en un mot ?

Pourquoi n'en serait-il pas ainsi de nos maisons ?

Or il suffit de demander à ceux qui habitent nos villas comment ils les trouvent et comment ils s'y trouvent. »



2

Les réactions de la presse contemporaine.

Un manque commun de véritable analyse critique, les mêmes thèmes partout évoqués, un aspect stéréotypé caractérisent uniformément et indifféremment la plupart des articles parus à l'époque sur les « Quartiers Modernes Frugès ». Des passages entiers d'articles semblent tirés des textes de Le Corbusier. La conjoncture a-t-elle aujourd'hui évolué? De tous les thèmes apparus aucun ne semble démodé....

Un même schéma général apparaît le plus souvent.

1) La crise du logement : expliquée comme un jeu de circonstances.

« Pendant la guerre, les travaux de construction subirent un arrêt forcé et d'autre part les habitudes des gens, sous l'influence des événements qui bouleversèrent notre existence de 1914 à 1918 évoluèrent considérablement.

Un ouvrier qui se contentait habituellement d'un appartement de deux pièces pour loger quelquefois une nombreuse famille, envisageait dès 1918 la possibilité d'organiser sa vie d'une façon plus agréable et d'avoir une petite maisonnette de 4 ou 5 pièces — légitime désir mais qui néanmoins est un des points marquants de l'après-guerre. » (*Petite Gironde.*)

« L'État fasciste, qui devra aller vite, choisira une méthode et mettra au point une politique de construction... »

« Le nouveau siècle. »

Article du Dr. P. WINTER.

2) La nécessité de la série :

« Procurer des loyers à bas prix, telle doit être la politique moderne de la construction. Mais un loyer à bas prix suppose naturellement une construction à bon marché : au prix actuel des matériaux, le bon marché d'une construction isolée ou d'une maison construite isolément est un leurre. Il y a donc lieu d'envisager la construction de maisons en grandes séries. » (*Petite Gironde.*)

3) Les tentatives des industriels pour fixer la main-d'œuvre

« Seuls les industriels obligés de recruter du personnel pour la bonne marche de leurs affaires, ont construit des maisons en série, car la condition primordiale pour attirer chez eux la main-d'œuvre nécessaire était de pouvoir la loger. Mais dans de nombreux cas l'économie réalisée par la construction en série de maisons ouvrières le fut au détriment du bien-être du futur habitant et quelquefois même au détriment de la solidité. » (*Petite Gironde.*)

4) L'intérêt de l'expérience de Pessac : rapidité de construction, confort moderne

« On aboutit à une esthétique tout à fait neuve, qui semble étrange lors d'une première visite mais à laquelle l'œil s'accoutume rapidement. » (*Petite Gironde.*)

On reconnaît ici mot pour mot les arguments du dépliant publicitaire... Sur ce dernier point d'ailleurs, on émet à Pessac même — où l'on est concerné de près par l'entreprise — plus de réserves :

« L'aspect bien spécial — et rappelant par certains côtés celui des constructeurs de nos colonies nord-africaines surprend au premier abord. Mais qu'importe! si les commodités d'habitation et les possibilités d'y maintenir une hygiène parfaite sont les qualités prédominantes de cette moderne cité. Et à choisir, les habitations construites dans ce style — peu enclin à faire rêver les poètes il est vrai — sont préférables aux " taudis " établis dans les quartiers hétéroclites nés du morcellement exagéré des propriétés qui a été en s'accroissant depuis 1919. » (*La Tribune Pessacaise.*)

Ajoutons encore ce thème fréquent du « laboratoire d'architecture » où la confusion entre construction et architecture se manifeste clairement puisque l'expression sous-entend que l'expérience prend fin une fois l'œuvre construite,

Finalement les considérations proprement architecturales sont, comme on peut s'en apercevoir, pratiquement inexistantes. Une somme de détails sur les *commodités modernes* : « douche, buanderie, cuisine, chai, jardin, terrasses à fleurs, cour intérieure, poulailler, eau, électricité, chauffage central... » (*Mon Logis*). La description des méthodes nouvelles de construction intéresse aussi vivement les journalistes, série, taylorisation, béton armé, rapidité de construction. Mais l'architecture elle-même est rarement analysée. Lorsqu'elle l'est, il s'agit le plus souvent d'une simple redite des arguments apportés par Le Corbusier dans ses propres textes, comme c'est notamment le cas d'un article intitulé de façon significative : *La machine à habiter*, paru dans une revue d'organisation ménagère : *Mon chez moi*. Dans cet article, des citations de textes de Le Corbusier de plus en plus serrées, y finissent de manière curieuse et intéressante, par constituer progressivement le corps même de l'article... Le « laboratoire d'architecture » (l'expression est de Frugès mais a été reprise à bon compte pour la publicité de l'*Œuvre complète* de Le Corbusier), la « machine à habiter » (dont nous verrons l'ambiguïté que le terme peut contenir pour son auteur), partout les stéréotypes corbuséens servent de fond aux articles tant est grande l'absence de discernement du public en matière d'architecture — et des journalistes, ce qui va de pair. Notons que quarante ans après, un grand hebdomadaire français relatait la mort de Le Corbusier dans tout son aspect anecdotique et avec l'emphase mélodramatique de circonstance, tandis que pour retracer l'œuvre architecturale, aucune traduction en un langage propre à ce journal — qui caractérise la presse à grande diffusion et de façon générale toute presse s'adressant à un public donné — ne permettait de traiter de cette partie proprement architecturale. N'est-ce pas le signe, encore aujourd'hui, d'une absence de communication entre le public et l'architecture ? Comme dans le cas de Pessac, on ne trouvait pratiquement qu'une simple transcription des nombreux textes — eux-mêmes souvent répétitions les uns des autres — écrits par Le Corbusier. A croire que la pensée de Le Corbusier est mystifiante au point de supprimer chez les autres tout esprit critique véritable.

* Notons que même dans la presse spécialisée en matière d'architecture nous n'avons non plus trouvé aucune critique ou analyse du projet de Pessac, simplement une *présentation*, comme aujourd'hui encore, c'est le fait de nombreuses revues d'architecture desquelles toute critique est absente.

* Notons au passage comme le contexte a peu évolué depuis cette époque et que l'architecture trouve aujourd'hui encore dans la presse féminine ses supports essentiels auprès du grand public.

Dans l'absence de pensée originale se détache un article du docteur P. Winter, membre d'un groupement fasciste auquel Le Corbusier aurait lui-même appartenu, le « Faisceau ». Plus que les autres, il éclaire un certain aspect de la conception de Le Corbusier à Pessac. Il mérite d'être cité *in extenso* :

« Parmi les problèmes qui réclament une solution urgente de l'État fasciste, celui des habitations salubres est un des plus importants. Il faudra démolir tous les taudis des villes. Il faudra reconstruire, et cette reconstruction ne vaudra que si elle est dirigée par des idées précises, selon un plan d'ensemble élaboré avec une parfaite connaissance des moyens de l'architecture moderne. Le *Faisceau* doit prendre position dès maintenant. Les corporations intéressées doivent de concert étudier les problèmes et ne négliger aucune enquête.

« La visite que nous avons faite aux « Quartiers Frugès » de Pessac (près de Bordeaux) a été pour nous riche d'enseignements. Nous avons vu là une réalisation neuve et bien au point de la construction en série d'habitations à bon marché.

« MM. Le Corbusier et Jeanneret, dont on connaît les travaux (lire de Le Corbusier : *Vers une architecture*, chez Crès) et le curieux pavillon de l'*Esprit Nouveau* à l'exposition des Arts Décoratifs, ont eu à leur disposition, à Pessac, grâce à l'initiative enthousiaste de M. Frugès, un véritable laboratoire d'architecture. Plus de cent maisons sont déjà construites et c'est un plein succès. Dans ce Bordelais, si riche de souvenirs et de vieux crus, si *traditionnaliste*, ce fut pour nous une émouvante surprise de voir sortie de terre l'habitation de demain, celle que nous désirions, celle que nous rêvions, sans croire encore qu'elle fut possible... C'est là, croyez-le, un beau coup d'audace, et ce ne fut pas sans maintes peines, sans embûches, car tout novateur doit lutter contre les préjugés, non seulement des petits, mais des grands !

« MM. Le Corbusier et Jeanneret ont prouvé que leur système était viable. Le nouveau « jeu de construction » qu'ils ont imaginé s'adapte à la campagne comme à la ville. Nous imaginons déjà ce que seront les grandes cités-jardins, les villas à étages, les immenses gratte-ciel qui centraliseront le travail loin des habitations, qui veut un cadre de verdure, de repos, qui veut la culture des fleurs, le sport toujours possible et proche, au plein air, au pied des maisons et sur les toits... Chacun selon ses moyens, grâce à ce nouvel alphabet simplifié, pourra bâtir rapidement la demeure de son choix, de la plus modeste à la plus grandiose. Le système

vaut pour la petite ferme bien étudiée du paysan éduqué ayant amélioré le rendement de la terre qui l'environne...

« Il vaut pour le propriétaire des grands terrains ou l'industriel qui veut s'offrir une villa luxueuse dans un cadre choisi. Il vaut pour tous... et dans la plus petite demeure comme dans la plus grande, il y aura le confort indispensable, il y aura les conditions nécessaires d'une santé et d'un bonheur bien proches de changer dans le sens que nous voulons la vie de la famille moderne.

« Ce qu'il y a peut-être de plus remarquable dans ce nouveau mode de construction, c'est la façon dont furent conçues les données initiales du problème, c'est le point de départ théorique. En possession de la seule matière première pratique pour construire, le ciment armé, qu'on moule à sa guise et qui fournit un squelette rigide plus solide que la pierre, il fallait créer... Il fallait faire jaillir de cette argile nouvelle à la disposition de l'homme, une demeure conforme à son idéal. Il fallait innover de toutes pièces en oubliant toutes les traditions coûteuses imposées par des moyens désuets de vieux matériaux, de vieux préjugés, de vieux sentiments... Il fallait un véritable acte de foi. Ce qui dicta le choix des dimensions, la répartition des pièces, l'aération, l'utilisation de la lumière, ce furent nos besoins, les besoins de la famille du vingtième siècle qui ne peut se passer d'une cellule claire, sans recoins d'ombre et de poussière, où la santé trouve son meilleur cadre. Jardins suspendus, couverts ou non, maisons au-dessus du sol avec jardin sous la maison..., solarium, l'eau, le chauffage central, économiquement compris, les douches, les W.C. avec auto-désinfection chimique, etc., etc... La machine à habiter est complète. Elle est extensible à volonté selon les besoins de chacun, selon la famille qui l'habitera... Mais toujours les mêmes éléments s'y retrouvent..., l'organisme à tous ses organes, son cycle est fermé, les déchets disparaissent, la vie ne laisse aucune trace, elle s'accumule pas ses déjections et ne s'y vautre pas, dans la saleté et la maladie, comme dans ces taudis de pauvres et de riches que nous connaissons trop (...).

« Si la grande série permet le bon marché, elle n'implique pas l'uniformité. Avec les pions en nombre limité du jeu d'échecs, les combinaisons sont illimitées. A Pessac, construites avec ce matériel standard, pas une maison ne se ressemble. Chacun aura celle de son choix, selon ses goûts, sa personnalité, sa sentimentalité... L'horrible série alignée n'existe plus.

« Le caractère d'unité de la matière première, les rapports géométriques définis de ces éléments réalisent (et ce n'est pas pur hasard) une extraordinaire harmonie — et la beauté architec-

turale naît d'elle-même au fur et à mesure que la maison revêt sa forme. La répartition des groupes de maisons par rapport au terrain donné, aux masses de verdure existantes, le coloris choisi pour les murs extérieurs suffisent pour que la construction s'adapte d'emblée au cadre environnant. Rien ne choque, elle est là, vision nouvelle mais bien habitable, prenant sa place dans la nature, sans choc, sans heurt pour l'œil, parfaitement adapté à ses fins... Il n'a pas été besoin de toiture compliquée, de charpente stylisée, il n'y a ni pignon ni tourelle ni fausses sculptures, ni moellons apparents, ni mosaïque de briques... Il n'y a que la ligne pure, et c'est une victoire, c'est une immense redécouverte sous la lumière, des plans et des volumes simples.

« Nous sommes depuis des années dans une période d'architecture morte, vouée à la laideur et au gaspillage à cause d'un traditionnalisme invincible. Qui de nous ne peut sans dégoût regarder un de nos monuments modernes, mélange hétéroclite de tous les beaux styles d'autrefois? Mais tous aujourd'hui nous savons admirer une belle auto, un paquebot, un pont, une usine. C'est de la même façon, avec la même émotion, que nous admirons les constructions de Le Corbusier et de Jeanneret. A voir leur œuvre d'ensemble, nous découvrons qu'ils sont avant tout des poètes. Sans grandiloquence, partis de moyens simplifiés, de principes rigides (une prosodie à règles strictes), avec un esprit d'économie minutieux, ils contribuent à la naissance d'une esthétique nouvelle qui retourne spontanément au classicisme. Un grand souffle d'espoir les anime et ils sont sûrs de ce qu'ils font. Aujourd'hui, il faut une tête bien équilibrée, un cynisme clair pour réussir... pour construire la Tour de Solness et la faire solide, si haute soit-elle, et n'en pas tomber atteint de vertige pour mourir impuissant!

« Tout cela a-t-il été déjà fait?

« Nous connaissons d'autres noms, d'autres œuvres... des cités ouvrières ont été construites bien avant celle de Pessac... Une renaissance architecturale est en cours, mais rien jamais dans la construction de la demeure moderne n'a été si bien fait, avec un plan aussi défini, avec une assurance aussi grande des besoins actuels, des impératifs de la santé et de l'hygiène... et aussi avec une telle considération du prix de revient. On n'a jamais osé à ce point standardiser.

« L'État fasciste qui devra aller vite choisira une méthode, et mettra au point une politique nationale de construction. Sous prétexte de liberté et de démocratie, il ne doit plus être permis d'édifier encore des taudis, sans écoulement des eaux polluées, sans confort,

sans air ni lumière et selon des tracés de lotissement qui, pour un but de gain immédiat et de honteuse exploitation, sacrifie des surfaces plantées et donne libre cours à des fantaisies constructives en carton-pâte qui n'aboutissent, en définitive, qu'à la laideur. »

Le ton général de l'article et les idées politiques sous-jacentes parlent d'eux-mêmes suffisamment pour qu'il ne soit besoin d'insister. Comme l'a souligné P. Francastel*, « Le Corbusier est un homme d'ordre. Cet ordre, il le conçoit aussi bien en ce qui concerne la logique intérieure d'un système monumental que lorsqu'il s'agit de la discipline sociale ». Nous nous demanderons seulement s'il y a véritablement un rapport entre les deux ordres en question. Indépendamment du fait que Le Corbusier ait pu effectivement appartenir à un groupement fasciste**, et de ce qu'il ait pu construire le Centrosoyus de Moscou — nous nous demanderons si le fait que certains l'aient accusé de fascisme, et d'autres de bolchevisme, n'est pas le signe que les mêmes objets construits peuvent servir de porte-drapeau à des idées différentes ou opposées, et si l'ordre des choses et l'ordre des idées s'impliquent réellement l'un l'autre, et de façon bi-univoque, comme on le sous-entend parfois.

« Plus de cent maisons ont été construites et c'est déjà un plein succès ». On sait qu'il a fallu finalement avoir recours à la loi Loucheur — modifiée dans ce but — pour trouver des acquéreurs aux 51 maisons qui furent construites!... Mais outre cette emphase constante, certaines expressions doivent être soulignées. On rapprochera notamment le *on n'a jamais osé à ce point standardiser* et l'*audace* de l'entreprise, de *il a eu foi* dans les idées d'organisation, de standardisation, de taylorisation dans lesquelles nous avons aussi *une foi profonde* (article de *Mon logis*). Les deux expressions corroborent l'interprétation que nous donnons de la standardisation chez Le Corbusier. Est-ce vraiment le projet qui est standardisé, ou cette *famille moderne*, la « famille du xx^e siècle » — dont l'expression au singulier tendrait à prouver la standardisation implicite dont les besoins sont compris *avec une telle assurance* : « il y aura les conditions nécessaires d'une santé et d'un bonheur bien proches de changer, dans le sens que nous voulons, la vie de la famille moderne. » On est étonné de ne pas trouver l'expression complète « conditions nécessaires et suffisantes »... Rassurons-nous, on la

* Pierre FRANCASTEL, *Art et technique*, Paris, 1956.

** Et Francastel ajoute : « je tiens à dire que Le Corbusier a fait preuve de la plus grande dignité à l'époque où les partisans d'un "ordre nouveau" occupaient la France (...) quelle que puisse être la vivacité de certaines critiques, elles laissent intacts, la loyauté, l'honneur de l'homme ».

trouve ailleurs, dans les « entretiens avec les étudiants d'architecture » de Le Corbusier (« constituer le cadre nécessaire et suffisant d'une vie que nous avons le pouvoir d'éclairer... »).

Enfin retenons encore de cet article certains points sur lesquels nous reviendrons :

— le « jeu de construction » expression qui réapparaîtra lors de la discussion de groupe (mais pour définir ce qu'il faudrait faire aujourd'hui et non Pessac) ;

— le « traditionalisme » de la région bordelaise, donnée importante de l'étude ;

— le facteur « solidité » (« le ciment armé fournit un squelette rigide plus solide que la pierre »), (« les fantaisies constructives en carton-pâte qui n'aboutissent en définitive qu'à la laideur... ») facteur qui réapparaîtra au cours des entretiens avec les habitants ;

— et la naissance d'une « esthétique nouvelle qui retourne au classicisme », dont l'ambiguïté paradoxale est une des caractéristiques fondamentales de l'architecture de Le Corbusier, homme de la tradition en même temps que de la révolution.



« Ceci est un exemple d'urbanisation moderne où les souvenirs historiques, le chalet suisse, le pigeonnier alsacien ont été laissés au musée du passé. Un esprit dépourvu d'entraves romantiques cherche à résoudre un problème bien posé... »

LE CORBUSIER.

3

La conception de Le Corbusier à Pessac

I. — Le contexte architectural de la période contemporaine et la conception de Le Corbusier

Après la première guerre mondiale se place ce que certains ont appelé la « période héroïque » de l'architecture moderne. Certes, il y avait eu avant 1920 des pionniers, tel Adolf Loos par exemple, qui avaient engagé le mouvement. Mais les œuvres marquantes et décisives de l'architecture moderne devaient apparaître entre les années vingt et trente, notamment dans la seconde moitié de cette période. La maison de Rietveld, à Utrecht, date de 1923, mais les bâtiments du Bauhaus, construits par Gropius, et son projet de théâtre total, la « Dimaxion house » de Fuller, la bibliothèque de Viipuri et le sanatorium de Paimio, construits par Alvar Aalto, le pavillon de Barcelone, par Mies van der Rohe, voient le jour à la fin de cette décennie. Pessac se situe immédiatement avant l'apparition de ces œuvres marquantes.

Dans l'œuvre de Le Corbusier, Pessac précède de peu la fameuse villa Maillat à Poissy et la villa de Garches (1927), œuvres maîtresses qui courent l'ère des villas de la région parisienne de l'architecte : villas à

Vaucresson (1922), villa du peintre Ozenfant à Paris (1922), maison La Roche-Jeanneret à Auteuil (1923), villa Meyer à Paris (1925), maison Cook à Boulogne-sur-Seine (1926).

C'est donc à un moment de pleine fécondité de l'architecture moderne internationale que Pessac est conçu et à l'arrivée à maturité d'une première période créatrice de l'architecte. Les idées qu'on trouve à Pessac ne sont certes pas l'apanage de Le Corbusier et participent d'un mouvement général et international. La « série » et la « standardisation » notamment sont défendues par d'autres architectes aux premiers rangs desquels Gropius et Wachsmann. En France même, elles sont prônées par André Lurçat, et d'autres.

De même que par leur conception technique et constructive, les habitations de Pessac, sous l'angle esthétique, se rattachent à ce qu'on pourrait appeler très grossièrement une esthétique cubiste et dérivent donc d'un mouvement qui dépasse largement le cadre de l'architecture. Toutefois, bien que Le Corbusier suive une voie dont il n'a pas le privilège absolu, il est bon de confronter son architecture à celle de ses contemporains. La possibilité nous en est offerte par la cité Weissenhoff, construite à Stuttgart, en 1927, à l'occasion de l'exposition du Verkbund. Là, en un seul ensemble, sont réunies les œuvres de certains des plus grands architectes de l'époque, parmi lesquels Mies van der Rohe, Gropius, Scharoun, Oud, Behrens et Le Corbusier.

Bien que la comparaison des diverses œuvres mette assez clairement en évidence la supériorité des réalisations de Le Corbusier dans cet ensemble, ce qui nous intéresse ici c'est plus particulièrement le groupe de cinq maisons en bandes construit par J. J. Peter Oud, dont les dimensions (5 m par 10,50 m) très proches de celles du projet de Pessac (5 m par 12,50 m), le même nombre de niveaux et le parti général tout à fait similaires facilitent la comparaison. Celle-ci fut d'ailleurs déjà faite à l'époque dans un journal allemand — *Wasmuths monatschriften für Baukunst* — et n'était pas très favorable au projet de Le Corbusier.

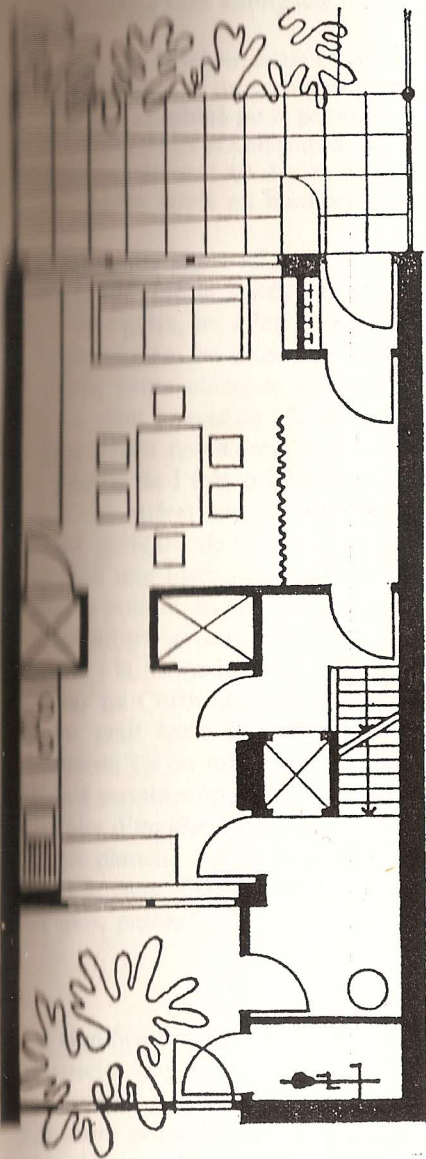
Sans préjuger au départ des qualités de l'un et de l'autre plan, la différence essentielle qui nous semble résider entre les deux conceptions tient au fonctionnalisme poussé du plan de Oud comparé à celui de Le Corbusier. Dans une monographie sur J. J. P. Oud, Giulia Veronesi écrit qu'il « atteint là le point le plus haut de son expérience « fonctionnaliste ». Rigoureusement « rationnels », ces intérieurs sont parmi les plus purs conçus par Oud. »

Dé fait, chaque parcelle de l'espace y est affectée pour fonctionner dans un sens défini et sans superposition de fonctions. Le plan de Le Corbusier

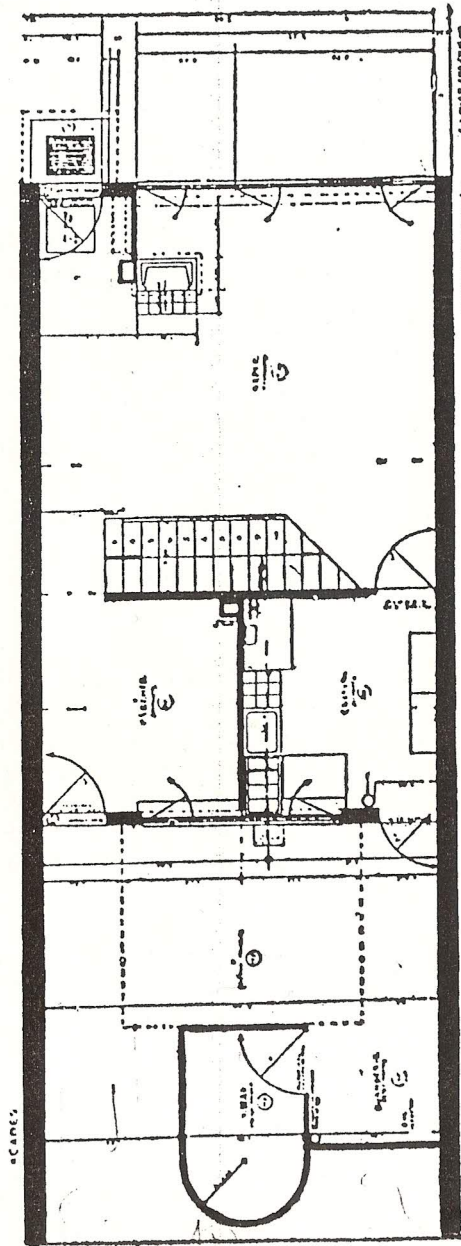
apparaît à côté beaucoup plus libre et, comparé à l'aspect mécanique que revêt celui de Oud, d'une simplicité étonnante : quatre carrés, deux de 5 m par 5 m et deux de 2,50 par 2,50 m. Si pour mieux les comparer, on teinte en gris les espaces spécifiquement affectés aux circulations, on obtient une surface incomparablement plus considérable dans le plan de Oud que dans celui de Le Corbusier où elle se limite finalement à 1 m^2 qui constitue le palier supérieur de l'escalier. Précisons que l'escalier lui-même, enfermé dans une cage chez Oud, n'y satisfait strictement que la fonction pure et simple de circuler, tandis que dans le plan de Pessac, l'escalier, situé dans la salle de séjour, en offre la vue et s'offre à la vue, contribuant ainsi à la « promenade architecturale » chère à Le Corbusier. (Illustration ci-contre.)

II. — Fonctionnalisme et poétique machiniste

Il est intéressant de constater que les théories urbanistiques séparatrices de fonctions énoncées par Le Corbusier n'ont pas trouvé place dans son architecture, notamment à Pessac. La séparation bien connue entre « habiter », « circuler », « travailler », « se cultiver le corps et l'esprit », ne trouve pas d'équivalents dans l'architecture de Pessac. Il n'y existe pratiquement pas de *couloirs*, de *dégagements* affectés uniquement à la circulation. Le plan de Oud, par contre, comprend plusieurs de ces éléments purement fonctionnels dont la fonction unique est de circuler et d'accéder aux diverses portes qui y donnent. (Certes on peut nous reprocher de passer inconsideramment des conceptions urbanistiques à des conceptions architecturales. Nous verrons que la limite n'en est pas si clairement définie qu'on peut le penser.) La confrontation entre les deux plans et l'interprétation que nous en donnons pourraient être taxées de subjectivisme si elles n'avaient précisément pris toute leur signification, comme nous le verrons, au cours de l'enquête que nous avons menée auprès des habitants : la classification courante de Le Corbusier dans la catégorie des architectes fonctionnalistes et rationalistes paraît alors éminemment simpliste en regard de sa conception architecturale. Ce fut un des apports de l'enquête de nous faire toucher du doigt la réalité du « fonctionnalisme » architectural et les implications pratiques chez les habitants d'un concept qui ressort d'une classification théorique. Il est curieux de voir que l'absence de rationalisme est dénoncée par certains comme le mettent en évidence les expressions telles que : « pas logique », « pas rationnel », « gênant », « encombrant », « inutile », étonnante critique, au premier abord, lorsqu'on sait qu'elle s'adresse à l'auteur de la « machine à habiter » et de la « maison-outil »... Or si on examine



Plan de Oud à Stuttgart



Plan de Le Corbusier à Pessac

certain passages des écrits de Le Corbusier, on constate qu'il n'utilise pas le mot *machine* sans ambiguïté :

« *Machine* nous est donnée par le dictionnaire comme venant du latin et du grec avec une signification d'*art* et de *ruse* : "appareil combiné pour produire certains effets" .../...constituer le cadre nécessaire et suffisant d'une vie que nous avons le pouvoir d'éclairer en l'élevant au-dessus de terre par les dispositifs de l'art, attention toute vouée au bonheur des hommes... »

L'ambiguïté règne ici entre le fonctionnalisme et la poétique du machinisme. D'un côté la science et le fonctionnalisme du « nécessaire et suffisant », de l'autre, les *effets*, les *ruses*, l'*art*, le tout grâce à des *dispositifs*...

Apparemment les dispositifs de l'art — et ils sont nombreux à Pessac — ont perdu toute efficacité aujourd'hui auprès des habitants, à supposer qu'ils en aient jamais eu : la transparence de la succession des terrasses ou la transparence des « arcades » sur la verdure sont de véritables « effets » (voir photos de l'état original) qui ont maintenant complètement disparu derrière des altérations qui les ont totalement ignorés. De même, l'escalier extérieur montant de l'étage à la terrasse, qui à n'en pas douter contenait à l'origine une intention purement poétique de la part de Le Corbusier, représente pour les habitants — et pour les passants — un élément irrationnel d'un inconfort notoire. Or l'intention poétique de Le Corbusier est ici manifeste : la même intention est exprimée — à propos d'une maison construite par Le Corbusier à la même époque sur les bords du Lac Léman — dans un petit texte intitulé « Une petite maison », avec une simplicité confondante : « on monte sur le toit, plaisir qui fut celui de certaines civilisations à certaines époques ». Dans ce texte on trouve exprimés ces « authentiques faits d'architecture » :

« Une planche sert de banc, et derrière, trois petits guichets horizontaux éclairaient la cave. Cela peut suffire à donner du bonheur (Si vous n'êtes pas, de cet avis, passez!)... »

III. — Série et standardisation

La signification du « fonctionnalisme » à Pessac était donc le premier point suscité par le contexte architectural de l'époque qui réclamait un éclaircissement.

Un autre point manquait également de clarté à notre sens : la *standardisation*. Ici on est tenté de se demander dans quelle mesure la motivation

de Le Corbusier était de nature purement technique, ou s'il y entrait un facteur idéologique :

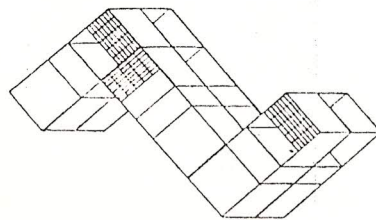
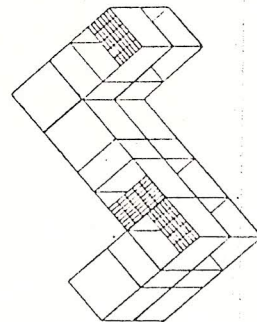
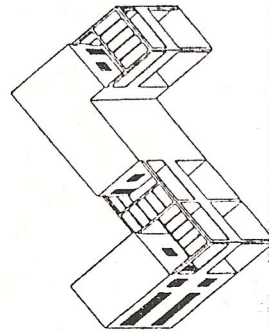
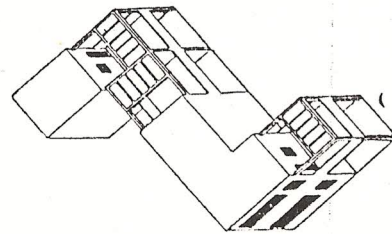
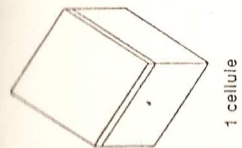
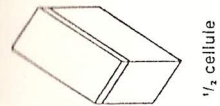
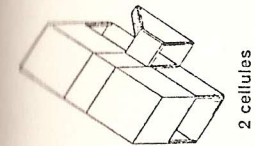
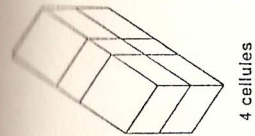
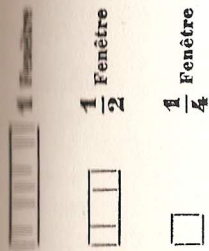
« Petit à petit, les chantiers s'industrialiseront*, l'introduction des machines dans le bâtiment conduira à l'établissement d'éléments-type; le plan du logis lui-même sera transformé, une économie nouvelle y régnera; les éléments-type apporteront l'unité de détail et l'unité de détail est une condition indispensable à la beauté architecturale... Les villes perdront alors l'aspect cahotique qui les flétrit aujourd'hui. L'ordre régnera et les tracés des rues nouveaux, plus vastes, plus riches en solutions architecturales offriront à nos yeux des spectacles magnifiques. Grâce à la machine, grâce au type, grâce à la sélection, grâce au standard, un style s'affirmera... »

La foi éthique et esthétique ne surpasse-t-elle pas ici la lucidité technique? (nous l'avons trouvée explicitement dans certains articles de presse cités : « on n'a jamais à ce point osé standardiser »). En outre, quarante ans après, il semble que l'industrialisation du bâtiment ne sera guère possible « petit à petit » comme l'ont montré les différents échecs. Les 50 maisons construites à Pessac et même les 200 qui étaient projetées ne constituent pas une série (à Lège la « série » était même de 10 maisons). Et lorsque la déficience de la méthode transparaît dans les textes de Le Corbusier lui-même, le standard apparaît véritablement comme une idéologie et non comme une découverte technique (celle-ci d'ailleurs toute relative étant donné l'existence de longue date dans le bâtiment d'éléments standards, les briques pour donner un exemple). Jugeons-en par le texte suivant, paru dans *L'Almanach de l'Esprit Nouveau* et dans lequel Le Corbusier rapporte un dialogue entre Frugès et lui-même sur le problème du standard.

« UN STANDARD NE RÉSOUD PAS UN PROBLÈME D'ARCHITECTURE. »

NOUS. — Chacune des maisons, chacun des groupes de maisons, a nécessité une étude minutieuse à cinq centimètres par mètre sur la planche à dessin. Minutieuse et difficile, délicate. D'autant plus minutieuse, délicate et difficile qu'à Pessac nous ne travaillons qu'avec des éléments standards : la même fenêtre partout, le même escalier partout, la même porte, le même chauffage, la même cellule de béton de 5 m par 5 m et de 2,50 m par 5 m, le même équipement de cuisine, de laverie, le même cabinet de toilette.

* *Almanach de l'Esprit Nouveau*, p. 81.



Principe de standardisation (photos 27 et 28).

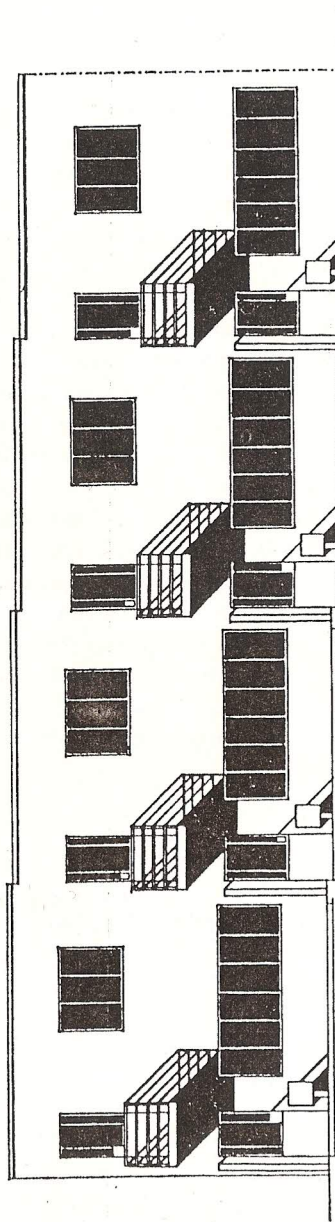
M. H. FRUGES. — Mais alors, serait-ce la faillite de la standardisation, de la série? Il semble que tout étant unifié, des indications systématiques, par chiffres ou graphiques, suffiraient à renseigner le chef de chantier sur l'implantation de chaque maison et sur ses ouvertures au soleil.

Nous (nous qui, depuis une année, nous débattons dans des cas difficiles). — C'est la faillite de la standardisation en effet! *A moins que ce ne soit le salut!* Une œuvre n'est porteuse d'émotion et ne touche notre moi sensible, que si des intentions véritables en ont dicté la forme. A cette intention, ce Monsieur X (inconnu de vous et de nous qui deviendra le propriétaire de l'une de ces maisons) ne sera sensible que si nous l'y avons mise. C'est ce souci que nous aurons pris de le cajoler sur un petit bout de terrain en lui donnant toute la bonne lumière qu'il faut, en lui évitant les vents pénibles, en mettant ses fleurs et ses arbres fruitiers au soleil, sa cuisine à bon escient, sa porte normalement à son chemin d'accès, sa fenêtre en belle vue, le lieu de son repos à l'abri du regard des voisins, etc... etc... Si nous ne mettions pas dans chaque maison une attention bienveillante, nous ferions du « coron » et la série, le standard feraient faillite, parce que le logis serait mal habitable. Les standards sont des lettres, avec ces lettres il faut d'une certaine manière, écrire les noms propres de vos futurs propriétaires. »

Le fondement même de la conception de Le Corbusier à Pessac est exprimé dans ces deux dernières phrases : on peut penser précisément que les habitants ont pris par la suite le soin de les écrire à leur manière...

On apprend ainsi que la standardisation concerne bien les éléments et non la maison. Mais quand on passe au niveau de l'urbanisme la maison devient elle-même élément (et Pessac « est un exemple d'urbanisation moderne »). Par le jeu des positions relatives de ces éléments identiques (illustration ci-contre). Le Corbusier prétend atteindre à la variété et même à l'individualité :

« La construction rationnelle par cube ne détruit pas l'initiative de chacun. »



Maisons en bande construites par J. P. Oud à la cité WEISSENHOFF à Stuttgart. 1927 : rapprocher cette façade de celle de Le Corbusier (photos 17 en fin de l'ouvrage)

IV. — De la disposition architecturale à la composition urbaine

Examinons donc les positions et les individualités relatives des maisons.

Ici encore il est intéressant de comparer les conceptions relatives de Le Corbusier et de J. J. P. Oud. Celui-ci, à Stuttgart, juxtapose des maisons strictement identiques. Seul un léger décrochement de l'une à l'autre les distingue. Dans une autre réalisation, celle-ci à Rotterdam, le quartier « Kiefhoek », Oud va même jusqu'à faire passer une façade absolument indifférenciée sur des longueurs moyennes d'une centaine de mètres. Là, on ne peut lire d'aucune manière l'élément de façade correspondant à chaque maison. A Pessac, l'originalité consiste dans la disposition alternativement en sens inverse de chaque maison par rapport à ses voisines mitoyennes. Chacune est ainsi totalement différenciée de ses voisines immédiates. La variété, la différenciation sont donc obtenues par le jeu « positionnel » d'éléments absolument identiques. Mais cette intention ne se limite pas à l'aspect extérieur des façades. Il lui correspond un isolement physique réel entre voisins : grâce à cette alternance, une chambre est par exemple mitoyenne avec les terrasses des maisons voisines et se trouve ainsi isolée de pièces qui, remplissant la même fonction, auraient risqué d'être utilisées au même moment de la journée. Par la juxtaposition de pièces de fonction différentes : chambre/terrasse ou salle-à-manger/patio, donc d'utilisation non simultanée, l'isolation est d'une efficacité extrême, sur le plan pratique et psychologique à la fois, comme le soulignent les habitants :

H-3. — C'est intime, voyez!... on ne s'entend pas du tout avec le locataire de l'autre côté parce que c'est *vice versa*...

F-10 — C'est bien, parce que vous n'entendez pas de bruit : si je reçois du monde, nos voix vont plutôt porter vers le jardin, si cette dame reçoit du monde, elle, ce sera plutôt vers la route...

F-3 — La disposition de l'une à l'endroit, l'autre à l'envers, moi je trouve ça très bien parce qu'on ne se gêne pas du tout entre voisins; quand moi je suis dans ma cuisine derrière, la voisine est dans sa cuisine là... moi, je sors derrière pour mes boîtes à ordures et tout ça, et elle... elle sort devant... au fond, on peut rester une journée entière sans se voir... Tout en étant accolées les unes aux autres, on a l'impression d'être chez soi...

Efficacité sur le plan psychologique également comme le montre l'expression « on a l'impression de... ». Il compte en effet autant d'avoir l'impression d'être isolé que de l'être réellement. Dans une cité constituée de maisons en bandes où nous avons interrogé quelques personnes l'isolement effectif existe, mais on n'en a pas l'impression « Oui on entend le voisin... si on crie très fort on entend... ». Ce qui explique les opinions diverses et opposées des habitants sur un problème qui apparemment pourrait être objectif (« non, on n'entend pas les voisins, on n'est pas gêné du tout... » ou bien « on entend tout!... douche, télé, interrupteurs même!... »).

Ainsi par cette disposition, le problème fondamental posé par le « parti » des *maisons en bande* — dont on connaît les avantages économiques considérables tant au point de vue de l'espace, de la construction que du chauffage — est ici remarquablement résolu.

Il est important de souligner comment la solution à un problème technique d'isolation qui aurait pu donner lieu à une solution délicate par le matériau, est franchement résolue par une disposition simple, mais qui implique finalement une composition urbanistique. Problème de détail technique en apparence, la solution qui est donnée met en jeu les implications entre individuel et collectif qui sont précisément à l'origine du problème.

A un même problème la solution peut donc être trouvée au niveau de la technique de construction et du détail de construction, et d'architecture, comme à un niveau plus élevé de la composition urbaine. Urbanisme et architecture sont ici reliés d'une façon continue.

Aussi devons-nous examiner maintenant quel a été, au niveau le plus haut, le *parti* d'urbanisme choisi par Le Corbusier.

Si l'on excepte les unités d'habitation qui, précisément en tant qu'unités ne représentent pas des ensembles urbains — et l'on sait combien Le Corbusier pouvait regretter de n'avoir pas pu faire l'expérience de construire plusieurs unités groupées — Pessac et Chandigar sont finalement les seuls projets d'urbanisme qu'il ait effectivement réalisés. Certes il faut admettre pour cela que 51 maisons (mais les projets en comportèrent d'abord 200) constituent un ensemble urbain tandis que 320 appartements n'en formeraient pas un... La distinction est paradoxale, mais elle exprime parfaitement l'opposition qui, dès le début, confrontait chez Le Corbusier, deux conceptions urbanistiques. L'une relève de la cité-jardin horizontale et s'exprime entre autres à travers les projets des « maisons Monol », l'autre

de la concentration verticale et dont dérive le plan de Paris de 1925. On y trouve l'opposition classique entre collectivisme et individualisme qui sous-tend finalement tout problème d'urbanisme quelle que soit sa nature : équipement, propriété, esthétique, législation, etc... Et c'est précisément cette opposition que Le Corbusier tente de résoudre en faisant coexister dans les unités d'habitation un isolement individuel extrême et une communauté outrancière.

Bien que relevant d'une conception opposée, celle de la *cité-jardin*, Pessac marque déjà les prémices de la solution concentrée des unités d'habitation (pour ne pas dire concentrationnaire, suivant l'interprétation de P. Francastel). Et si le maître d'ouvrage, M. Frugès, d'une personnalité affirmée, n'avait pas été en désaccord sur ce point avec Le Corbusier en voulant, quant à lui, « offrir aux ouvriers des maisons strictement individuelles », nul doute qu'on aurait eu en France, à Pessac, des échantillons de ces *immeubles-villas* conçus dès 1922 par Le Corbusier, formule architecturale — et verbale — qui énonce parfaitement cette opposition individuel/collectif qui fut au centre de ses préoccupations jusqu'à la solution des *unités d'habitation*.

Mais finalement, Frugès et Le Corbusier se mirent d'accord sur des maisons semi-individuelles, diversement groupées, par deux ou par trois, par bandes de cinq ou six, avec quelques individuelles parsemées. Ne rejoignons-nous pas ici le problème de la standardisation tel que nous l'avons posé plus haut? Il est tentant également d'y voir une transposition de l'opposition individuel/collectif. Nécessité économique et constructive d'ordre collectif, la standardisation n'empêche pas d'atteindre l'individuel et même elle y conduit. D'ailleurs la technique n'implique pas, comme nous en avons fait l'hypothèse, de façon impérative à Pessac, la standardisation, elle apparaît comme la justification d'une idéologie que semble confirmer le parti d'urbanisme.

V. — Architecture et habitat

Mais plus fondamental sans doute, encore, que ce que nous avons décrit jusqu'ici de la conception de Le Corbusier, c'est la simple intention de « faire de l'architecture » en matière d'habitat. On en verra les raisons dans un chapitre ultérieur, et notamment que le fait de vouloir réunir logement et architecture n'a rien d'évident.

* Cf. chap. V, Discussion de groupe.

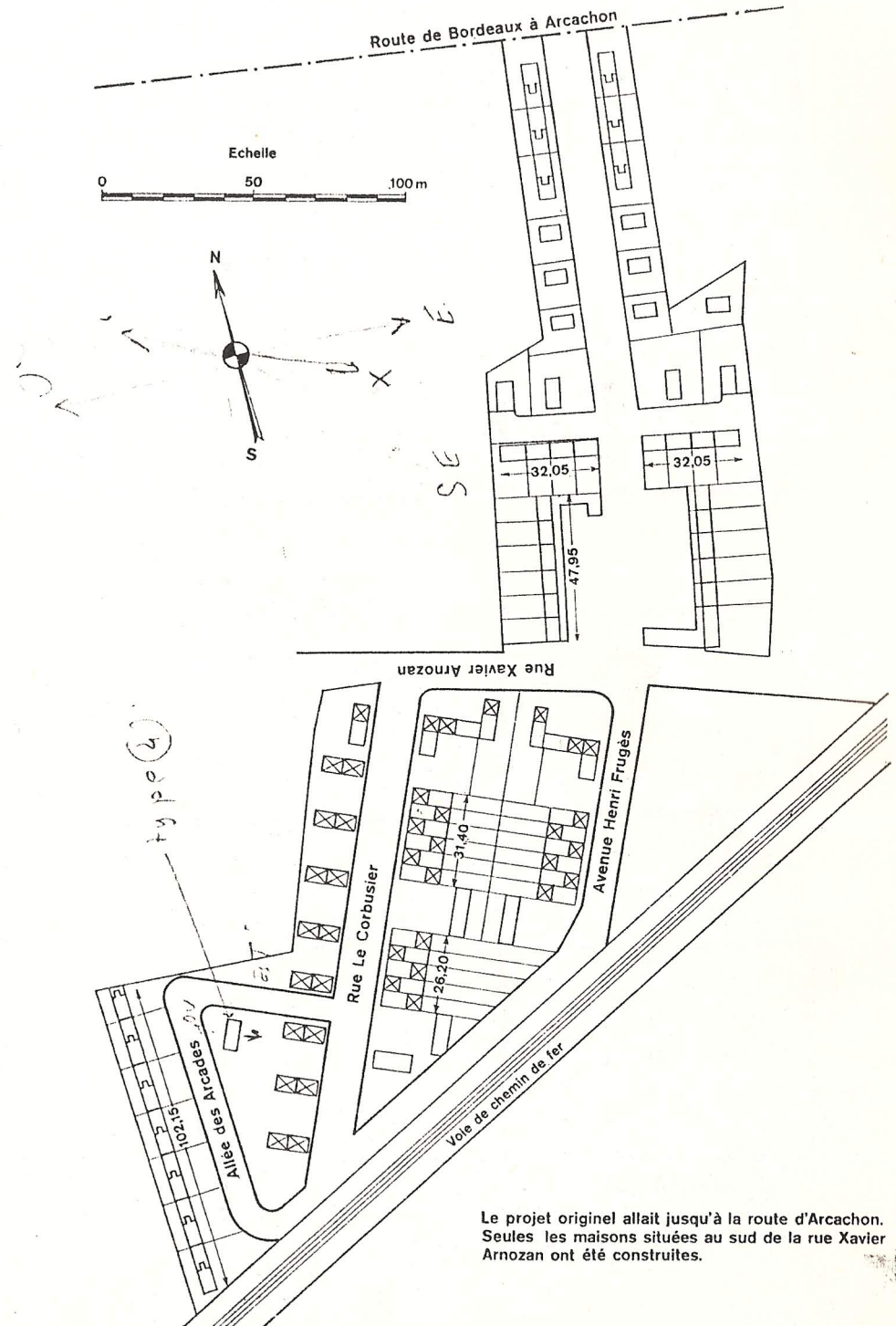
PESSAC, LE QUARTIER LE CORBUSIER

« Vous savez qu'à l'école des Beaux-arts de Paris*, qui est un des plus grands lieux d'enseignement de l'architecture, le logis n'a jamais figuré dans les programmes. Pas d'attention vouée à ce qui fait la vie de tous les êtres : le quotidien, ces moments et ces heures passées jour après jour, de l'enfance à la mort, dans des chambres, lieux carrés et simples qui peuvent être émouvants, constituant, en fait, le théâtre primordial où joue notre sensibilité dès la minute où nous ouvrons les yeux à la vie. En 1920, quand nous avons créé l'*Esprit Nouveau*, j'avais donné à la maison son importance fondamentale, la qualifiant de "machine à habiter"... (...)...Programme exclusivement humain, replaçant l'homme au centre de la création architecturale... (...)...logis-urbanisme, binôme indissociable... (...)...vouée au logis, l'architecture est un acte d'amour, non une mise en scène... »

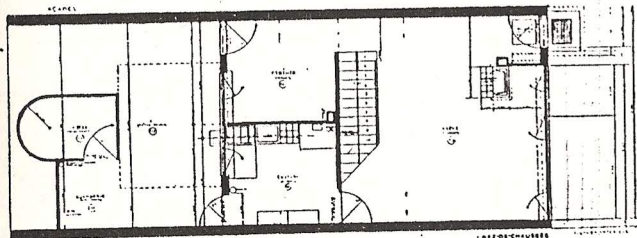
Cette volonté de faire de l'architecture dans la maison n'est-elle pas la cause première de l'étonnement qui frappe l'habitant devant l'œuvre nouvelle créée?

11-8 — ...Cette cheminée... en même temps elle est bien placée et mal placée... une cheminée au milieu d'une pièce, je trouve que ça gêne... et elle est bien placée parce que... parce que ça fait cheminée et en même temps ça fait le couloir... remarquez on s'y habitue... quand on s'y habitue, on voit pas pareil... au début c'était plutôt choquant : l'escalier au milieu d'une pièce voyez c'est bizarre... la cuisine aussi elle est mal exposée parce qu'il y a un hall en face alors on n'y voit rien... elle est bien et mal, c'est choquant... *il y a des choses qui n'ont pas l'air d'être à leur place... et en même temps elles... elles y sont. C'est ça qui est... c'est ça qui est bien justement!*... en même temps l'escalier je trouve qu'il y est à sa place, parce que comme ça, entre la salle à manger, ça fait que ça sépare les deux pièces sans faire de mur, *c'est bien... et c'est pas bien en même temps... et c'est ça qui est bien...*

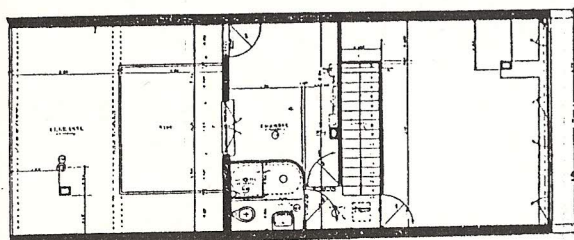
* Entretien avec les « étudiants des écoles d'architecture », 1943.



Le projet originel allait jusqu'à la route d'Arcachon. Seules les maisons situées au sud de la rue Xavier Arnozan ont été construites.

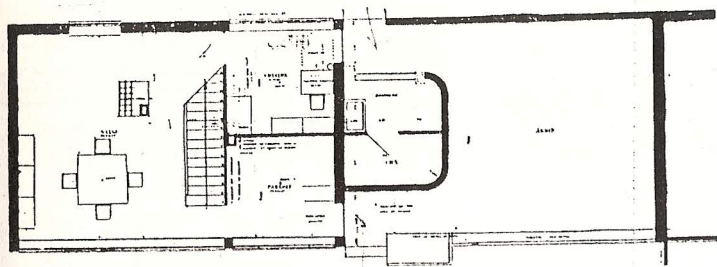


Rez-de-chaussée: Living-room, cuisine, chambre, buanderie et châix

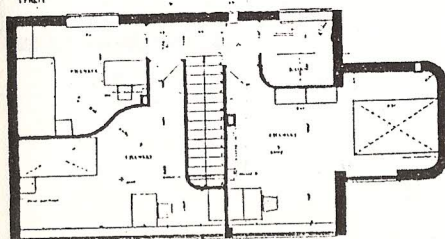


Étage: grande chambre, petite chambre, toilette et terrasse

Type 1: en bande à un étage, terrasse comprise (photos 17 à 28).

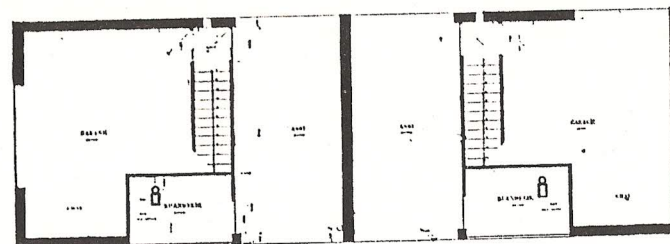


Rez-de-chaussée: Living-room, cuisine, petite chambre, buanderie et terrasse

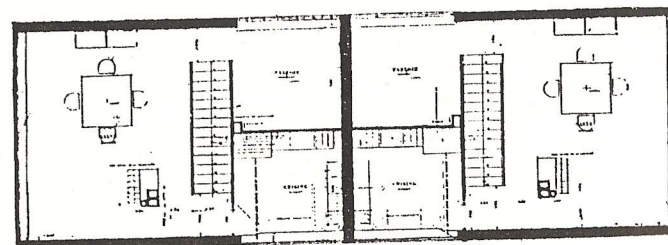


Étage: 3 chambres à coucher

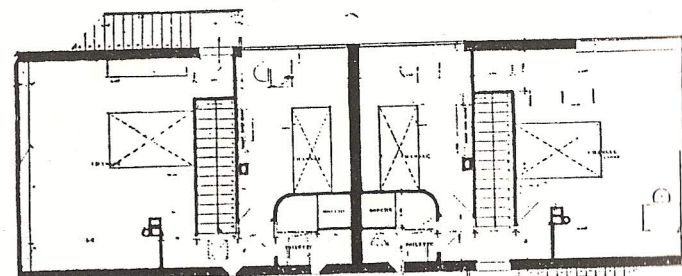
Type 2 : à arcades à un étage, terrasse au sol sous l'arcade (photos 14 et 45 à 48).



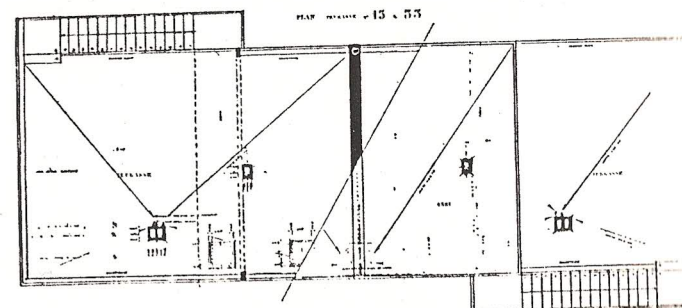
Rez-de-chaussée: Abri, buanderie et garage



Premier étage: Living-room, cuisine et petite chambre

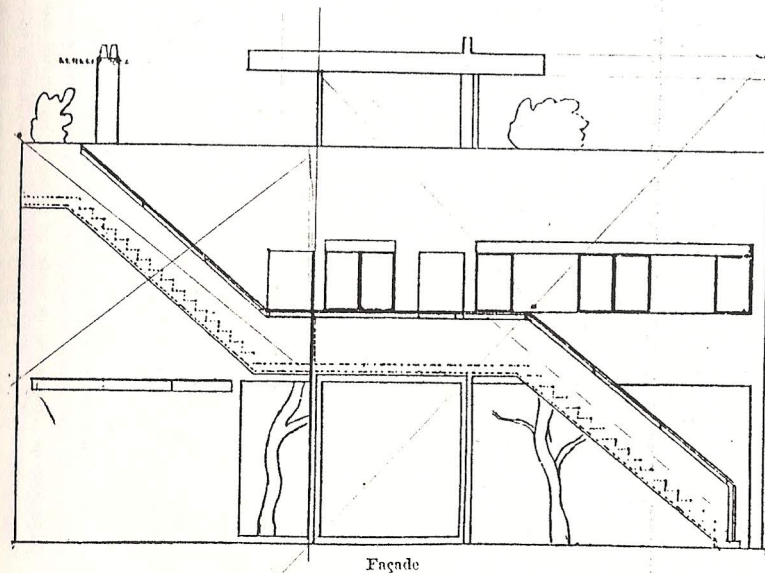


Deuxième étage: Grande chambre à coucher, petite chambre à coucher et terrasse

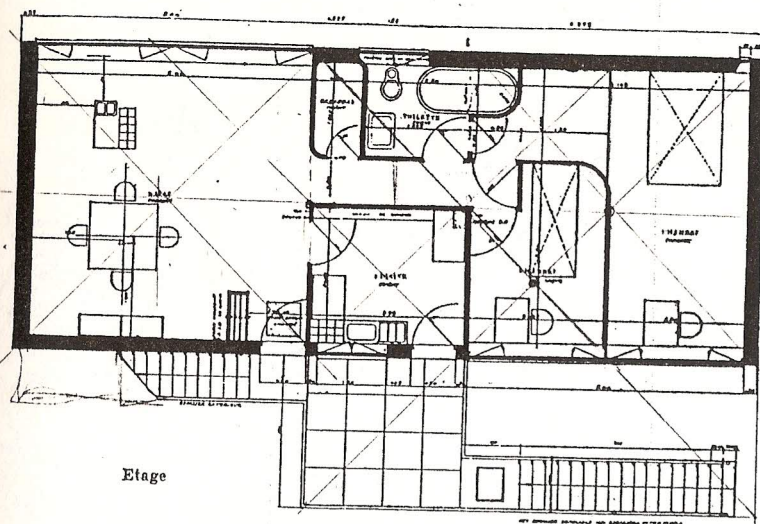


Toit-jardin

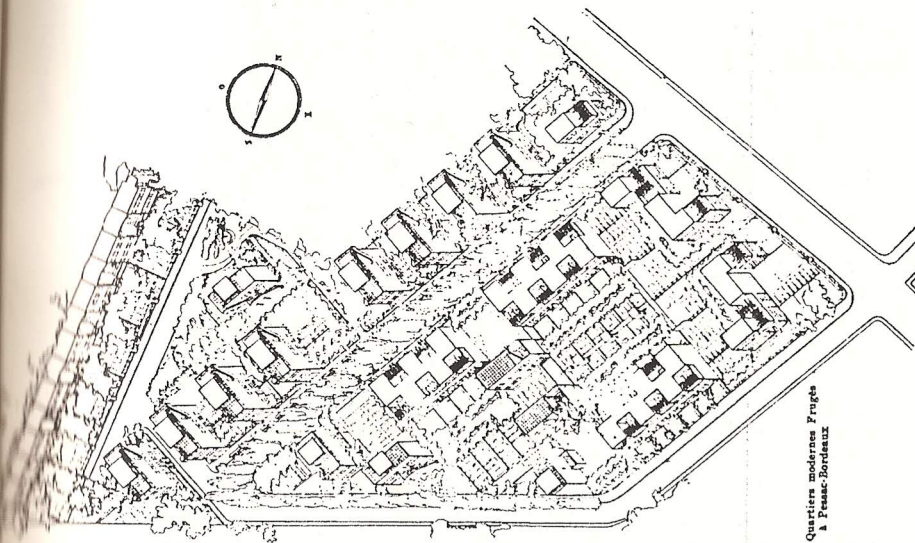
Type 3 : Jumelées à deux étages et terrasse accessible au 3^e étage (photos 12 et 29 à 42).



DEUXIÈME PARTIE



Type 4 : isolée à un étage et terrasse accessible au 2^e étage (photos 49 à 55).



Quartier moderne Fruges
à France-Jordaux

Document tiré de « Le Corbusier et Jeanneret deux confrères 1910-1929 » Zurich.

4

Méthode

Les limites numériques et géographiques de l'étude étaient suffisamment réduites pour donner lieu à un travail circonscrit. Si le sujet de l'étude était physiquement limité (malgré la nécessité que nous avons éprouvée à plusieurs reprises d'en déborder le cadre spatial et temporel) — il était par contre extrêmement étendu quant aux questions qui s'y trouvaient impliquées.

Par sa nature de *cité-jardin*, le quartier aurait pu donner lieu à une étude centrée sur l'opposition ville-campagne, souvent apparue au cours des entretiens avec les habitants, tout aussi bien que sur l'opposition entre collectif et individuel (la répartition des habitations suivant des types semi-individuels plus ou moins proches du collectif ou de l'individuel pouvait en faciliter l'étude). Mais il pouvait aussi bien être accordé une place prépondérante à l'étude des habitations de Pessac dans le cadre de l'œuvre de Le Corbusier,

« Dans le domaine du vraisemblable, à une proposition s'en oppose généralement une autre qui peut paraître aussi évidente. Il y a donc autant de mérite scientifique à déterminer, de deux opinions vraisemblables, laquelle correspond à la réalité, qu'à mettre à jour une réalité entièrement nouvelle. C'est exactement la limite qui sépare la connaissance scientifique de la connaissance du vulgaire... »

HALBWACHS.

ou encore dans celui de la standardisation et de l'industrialisation, problèmes-clé de l'architecture du XX^e siècle face à la crise du logement. De même, au niveau du détail, de nombreuses questions naissaient d'elles-mêmes :

— Les gens sont-ils sensibles à la standardisation et ont-ils réagi dans le sens d'une personnalisation de leur maison? — Existe-t-il un besoin latent d'agir sur la maison? — Les habitants sont-ils sensibles à la poésie architecturale en matière d'habitat? — Y a-t-il une corrélation entre la catégorie sociale et l'attitude architecturale? — Y a-t-il eu création architecturale dans ce qui apparaît comme simple modification? etc... etc...

Au lieu de faire porter l'étude sur l'analyse particulière de l'un de ces points choisis *a priori*, nous avons préféré essayer de ne pas perdre le caractère global de l'« habiter » avec toutes les résonances qu'il peut avoir dans la vie générale des habitants, pour le confronter à l'architecture, qui elle-même synthétique par nature, doit intégrer les différents facteurs techniques, esthétiques et humains.

Nous avons donc choisi d'abord d'effectuer auprès des habitants des interviews de type non-directif. Des cent soixante quatorze habitants du quartier il n'était possible d'interroger qu'une partie. Outre les raisons contingentes qui nous empêchèrent de voir certains habitants, nous eûmes des refus catégoriques auxquels d'ailleurs nous tenterons de trouver une signification. De plus, il s'est avéré que les allées et venues inévitables dans le quartier au cours de l'enquête, sujet de curiosité au départ et donc favorable pour nous, devinrent au bout d'un certain temps au contraire, motif de lassitude pour certains habitants, observateurs constants des événements de la rue. La diffusion par voisinage fit parallèlement disparaître l'intrigue, favorable aux entretiens, les dernières personnes interrogées n'ayant plus le même intérêt à raconter leurs impressions. Au total, nous eûmes en définitive un entretien avec une quarantaine de personnes. De nombreux facteurs diversifiaient leur choix : type de maison, modifiée ou non, état (locataire/propriétaire) date-origine de résidence dans le quartier, âge des habitants, nombre de personnes dans la famille. Les données du recensement de 1962 effectué par l'I.N.S.E.E. nous permirent d'apprécier la diversité toute relative des catégories socio-professionnelles dans les Q.M.F.

Il était impossible de ne pas soulever *a priori* un certain nombre de problèmes qui nous semblaient naître d'eux-mêmes et de ne pas avoir, au départ, certaines idées sur la façon dont les choses avaient pu se passer et sur les raisons profondes des transformations subies par le quartier. Il était important par contre de ne pas les impliquer dans les interviews afin de bien situer, sans l'influer, le cadre dans lequel les habitants peuvent penser et

vivre leur maison. Ceci pouvait en outre rendre d'autant plus significatif la présence ou l'absence dans les entretiens, des questions pré-supposées, ainsi que leur apparition sous une forme ou sous une autre. Ces questions pouvant de plus caractériser en partie le mode d'approche, de la part de l'architecte, des problèmes d'architecture de l'habitat, il paraissait intéressant d'en élargir la liste afin de la confronter à la réalité. Cela fut l'objet précisément d'une *discussion de groupe* qui réunissait avec nous cinq architectes d'horizons suffisamment différents. Cela devait également, dans notre esprit, permettre de situer plus clairement le projet de Pessac par rapport à la personnalité de Le Corbusier.

Puis une *enquête historique* fut menée auprès de la municipalité actuelle et nous pûmes avoir un entretien avec quelques membres de la municipalité en place à l'époque de la construction. (Parallèlement eut lieu la recherche des articles parus à l'époque dans la presse locale et dans la presse spécialisée en matière d'habitat et d'architecture.)

Outre les précisions obtenues sur l'histoire du quartier auprès de M. Vrinat qui fut directeur des travaux, et de M. Frugès, le contact avec ce dernier nous permit de prendre conscience de sa forte personnalité et du rôle essentiel qui lui revient, d'avoir permis à Le Corbusier de réaliser ses idées, auxquelles il souscrivit d'enthousiasme. Pessac n'aurait sans doute pas vu le jour si n'avaient été alliées fortuitement, d'une part la personnalité de Frugès — tournée vers les arts plastiques — et sa position d'industriel pour laquelle il n'était pas réellement fait. C'est donc à ces circonstances exceptionnelles que le quartier doit d'avoir été conçu.

Au cours de cette même enquête historique, il fut utile d'apprendre que les services de la télévision étaient venus faire un petit reportage dans le quartier à l'occasion de la mort de Le Corbusier et qu'ils étaient revenus en février 1967 lors de la demande que fit le maire pour classer les quartiers aux Monuments Historiques. Car il était évidemment important de tenir compte de l'influence que ne pouvaient manquer d'avoir ces manifestations sur les propos recueillis au cours des entretiens.

De plus, le 19 juin 1966 avait eu lieu une cérémonie à l'occasion du quarantième anniversaire de la construction des « Quartiers Modernes Frugès » en l'honneur principalement de M. Frugès qui prononça alors devant les habitants un exposé sur la construction du quartier, suivi par un autre de M. Vrinat. On sait aussi que la mort de Le Corbusier fut relatée par des journaux de grande diffusion et que l'attitude des habitants fut peut-être, par conséquent, quelque peu différente de ce qu'elle aurait été si l'enquête avait eu lieu avant ces événements : Le Corbusier, désormais connu et

reconnu, on modifie parfois son opinion et, de toute façon, on hésite à penser ce que l'on pense et à énoncer ce qu'on énonce :

H-7 — Maintenant qu'il est mort, on lui reconnaît ses qualités... il faut reconnaître que sa conception on la retrouve partout : plafonds bas, terrasses, cuisines petites, hein!... En France, il faut attendre qu'on soit mort pour qu'on vous reconnaisse!... Je m'aperçois que vous avez des blocs qui viennent d'être construits là-bas, sur la route d'Arcachon, et c'est le même style! Le palais de l'UNESCO... c'est lui qui l'a construit je crois... qui a fait les plans et tout quoi! Et lorsqu'il y a eu le tremblement de terre à Agadir, il a voulu reconstruire Agadir... *évidemment toujours dans son style... peut-être un peu personnel à l'époque, mais que je vois bien qu'on reprend... (...)* ...les terrasses, je m'aperçois qu'on en fait maintenant partout...

F-15 — ...Mais je ne sais pas... cette cité a été faite sur la demande de M. Henry Frugès, mais je ne sais pas si toutes les cités de Le Corbusier ont été bâties dans ce genre là... ça a été fait sur la demande d'une personne, je pense, qui a exposé ses désirs, qui a dit : « Je veux quelque chose dans ce genre-là » ou « Soumettez-moi des projets pour mon personnel, je les étudierai »... Maintenant, j'ai entendu à la radio et à la télévision toutes les louanges de Le Corbusier qui a fait des choses absolument remarquables à l'étranger... et en France, il n'y a pas... peut-être à part Marseille... Quoique j'ai entendu le pour et le contre; parce que j'ai entendu des personnes qui venaient de Marseille et qui disaient que c'était... extraordinaire!... Et d'autres qui disaient : « C'est absolument affreux, on préférerait même encore les bâtiments modernes », enfin, d'actualité, puisque c'est quand même le modernisme... Alors, les avis sont partagés... Par contre, en Inde, évidemment, enfin... évidemment, ce ne sont pas des gens qui vivent aussi comme nous, en Inde ou au Brésil, je ne sais pas... parce que je ne sais pas comment les gens qui ont dessiné ces maisons ont vu la vie à l'intérieur de ces maisons... Évidemment, il faudrait connaître ces maisons telles qu'elles ont été livrées aux premiers ouvriers qui les ont habitées; ça, je ne sais pas, puisque... je me suis laissé dire... que les plans n'avaient pas été respectés, mais, sincèrement, je ne sais pas si c'est vrai...

H-9 — Il a fait ça... c'était une... conception à lui, heu... ...je ne sais pas si régulièrement... heu... Le Corbusier était arrivé à dessiner ça comme ça... c'est peut-être l'entrepreneur qui a pris ça sur son...

Si ce n'est pas bien, ce n'est sans doute pas la faute de Le Corbusier. Comme dans le passage précédent : de nombreux détours pour finalement exprimer qu'« il y a des choses qui — à mon avis — ne sont pas... bien! », et commencer un long réquisitoire contre « les gens qui ont dessiné ces maisons », tout en ménageant « Monsieur Le Corbusier ».

* *

Une première série d'interviews non-directifs fut alors effectuée, devant constituer une *pré-enquête* auprès des habitants. Quatorze interviews d'environ une heure et demie en moyenne furent enregistrées sur magnétophone. Signalons que l'un d'eux eut lieu à Pessac; mais à cinq kilomètres environ des quartiers Frugès, auprès des gens qui avaient entendu parler du quartier à l'époque, y étaient passés au cours de promenades en bicyclette, n'y étaient pas revenus depuis environ cinq ans. Cet interview fut, lui, centré *essentiellement* sur l'« architecte ».

Ce sont les résultats de cette pré-enquête, extrêmement intéressants en eux-mêmes qui nous incitèrent à poursuivre l'étude suivant la même méthode d'interviews non-directifs sans questionnaires. Il eut en effet été dommage, pour cette *seconde enquête*, de se priver de l'apport profond de l'interview non-directif pour obtenir des réponses précises sur des points précis et isolés, d'autant moins intéressants qu'isolés. D'autant que les réponses auraient été sujettes à caution étant donné les facteurs dont nous avons parlé, susceptibles d'influencer les gens, qu'il s'agisse de la personnalité de Le Corbusier ou de l'éventualité d'un classement aux Monuments Historiques (grand sujet d'étonnement pour les gens). Même sur des points précis, comme la simple question de savoir si une personne utilise ou non sa terrasse, par exemple, la réponse à un questionnaire, même large, eut été sujette à caution comme on peut en juger :

a. — Vous servez-vous parfois de votre terrasse?

F-6 — Bah!... ma foi on y monte... c'est bien agréable... on a une belle vue de haut...

a. — Vous y mettez des chaises?

— Heu... il y fait chaud l'été... très chaud... très chaud l'été... c'est pas... parce que le ciment voyez, heu, renvoie la chaleur hein!... mais autrement...

a. — Et vos voisins eux l'utilisent cette terrasse?

— Mon Dieu, vous savez... on n'y va pas beaucoup!... on y va... bien sûr! mais...

a. — On est content de l'avoir?

— *Voilà!*... on est content, ça fait une sortie du haut d'ailleurs; si on est là-haut, qu'on veut pas descendre, on peut prendre l'air sur la terrasse...

Il eut de même été infiniment regrettable de se priver des :

F-10 — *Autrement* ce sont des maisons qui sont bien...

ou — *Je vous assure* qu'elles sont bien...

ou — Ce sont des maisons où il y a *quand même* une salle de séjour... (...)
...où il y a *quand même* une... (...)
...où il y a *quand même*...

Les interviews furent, durant ^{de} cette seconde enquête, pourtant plus courtes en général que lors de la première, car il était possible d'aller plus rapidement au but en évitant un certain flottement sur des points mis en lumière lors de la première enquête. Elles furent aussi plus nombreuses et une attention beaucoup plus grande fut portée à des éléments extérieurs au quartier. En particulier furent interrogés des habitants voisins situés en bordure immédiate du quartier; une personne ayant habité le quartier autrefois dans une maison dont elle est encore propriétaire et qui songe à y revenir, et enfin, dans une cité construite en 1960 non loin de là, composée de maisons en bandes et de maisons jumelées ayant plus d'un point commun avec le quartier Frugès, quelques interviews purent donner lieu à d'utiles comparaisons.

D'une façon générale, il va sans dire que les gens interrogés furent d'âges variés, d'ancienneté diverse dans le quartier, et de catégories professionnelles mélangées dans la mesure où le rendait possible la composition sociale du quartier.

A l'occasion de plusieurs entretiens fut suscitée une description de l'« échoppe bordelaise », mode d'habitat répandu dans cette région. La mise en évidence par la presse du caractère traditionnel de la région nous a incité à approfondir ce thème.

Parallèlement aux interviews, une observation très attentive de l'état des lieux fut poursuivie : aménagements, altérations (et non-altérations), ameublement, traitement de la végétation à l'extérieur. L'absence d'altérations pouvait dans certains cas être aussi riche de signification que les altérations elles-mêmes, de même que le changement d'affectation de l'espace, sans altérations, ou bien le nom donné à certains lieux pouvait apporter quelques clartés.

C'est de la convergence entre les interviews et les observations que le plus souvent furent tirées les conclusions.

Enfin et surtout, une attention extrême fut portée à l'emplacement et à la position des maisons dans le quartier, que nous réunirons sous le terme de « situation ». En effet, étant donné la standardisation des maisons, il était *a priori* pratique, « toutes choses étant égales par ailleurs » d'étudier le facteur positionnement. Pratique et intéressant, la standardisation posant le problème de la variété (rappelons cette phrase de Le Corbusier : « les standards sont des lettres, avec ces lettres il faut, d'une certaine manière écrire les noms propres de vos futurs propriétaires »). D'autre part, l'hypothèse se confirma dès la première enquête, d'une relation entre la position des maisons et la personnalité des habitants, leur façon d'habiter, les altérations.

Dans l'analyse des interviews non-directives ainsi que dans les directions données à certaines interviews ou passages d'interviews centrés, trois points en particulier furent approfondis :

- 1) Celui des altérations, c'est-à-dire des dispositions intérieures de la maison adoptées par les habitants,
- 2) Celui de la composition des différents types de maisons conçus par Le Corbusier à partir des éléments-standards,
- 3) Celui des positions relatives et de l'emplacement des maisons dans le quartier.

Les implications de ces trois facteurs pouvaient être d'autant plus facilement étudiées qu'ils étaient en quelque sorte les trois variables qu'on pouvait observer, par rapport à la constante fixe représentée par la standardisation. C'est en effet à partir de celle-ci que se sont différenciés les types conçus par Le Corbusier, comme les dispositions des maisons altérées par les habitants. C'est aussi en jouant avec les « cellules-standards » comme avec des dominos-standards que Le Corbusier donne la composition générale du quartier. Dans les trois cas, la trame standard adoptée représentait l'espace de référence, les coordonnées fixes à partir desquelles s'effectuaient les variations.

Introduction chez les habitants

Afin de rendre les interviews au maximum « non-directives » l'introduction de l'entretien auprès des habitants a consisté le plus souvent à présenter notre travail comme une étude générale sur l'architecture : le quartier Frugès construit par Le Corbusier à Pessac n'étant qu'un des éléments d'une enquête plus large.

Pour preuve de la non-directivité effective des interviews, nous citerons ce passage extrait d'un entretien avec une personne qui s'intéresse de très près à la sociologie :

H-19 — Ça serait intéressant de savoir exactement quelle était son idée (de Le Corbusier)... si vous voulez... au départ, et de voir comment les gens... il y aurait une étude à faire d'ailleurs... systématique... de la transformation de la maison par les habitants, je crois que ce serait très intéressant de voir ce qu'ils ont fait, pour quelle raison, etc...

L'interviewé nous proposait de faire ce que précisément nous étions en train de faire...

Note sur la présentation des interviews au lecteur

D'une façon générale, l'analyse d'une interview tire son plus grand profit — c'est une banalité de le dire — de la confrontation de différents passages d'une même personne ou de personnes différentes. C'est de la discontinuité établie par l'analyste dans les entretiens que peut ressortir une interprétation. Or, le souligner permet de prendre conscience de l'intérêt qu'il peut y avoir à laisser au lecteur toute facilité pour effectuer lui-même sa propre confrontation. Comme l'exposé, lui, est continu, il met en valeur le fil directeur — parfois non-linéaire et dichotomique qui implique forcément des répétitions — qui correspond à l'interprétation de l'auteur. Nécessairement, une continuité du texte implique une discontinuité des interviews. Il arrive parfois cependant que nous ayons accordé une plus grande importance à la continuité de l'interview, de sorte qu'une discontinuité de l'interprétation s'en suit.

Nous avons essayé de résoudre ces difficultés par des notations conventionnelles claires et en présentant les séquences d'interviews de la façon suivante :

- Les passages d'interviews sont nettement différenciés du texte par une marge importante les rendant aisément repérables;
- Les interviews sont numérotées suivant un code dont on trouvera les références dans le tableau situé en fin de chapitre, et dans lequel on trouvera les caractéristiques essentielles de l'interviewé, âge approximatif, pages de l'ouvrage dans lesquelles on peut trouver d'autres extraits de la même interview;

— Les numéros précédés de EXT. signifient que la personne interviewée n'habite pas les Q.M.F. étudiés ici.

— Les numéros précédés de VOIS. signifient que la personne habite une maison extérieure au quartier de Le Corbusier proprement dit mais en bordure de celui-ci.

F signifient que l'interviewé est une femme,
H — — — est un homme,
E — — — à moins de 15 ans;

s. —
indique l'intervention de l'enquêteur sociologue de formation;

a. —
indique l'intervention de l'enquêteur, architecte de formation, auteur;

s. — ... ou

a. — ... signalent un silence volontaire de l'enquêteur;

— Les mots ou expressions **en caractères gras** indiquent que la personne interviewée a elle-même insisté dessus par son intonation;

— Les mots ou expressions *en italiques* indiquent que l'auteur désire attirer dessus l'attention du lecteur;

— Les mots ou expressions (*mis entre parenthèses*) indiquent une précision apportée par l'auteur sur la signification des paroles de l'interviewé;

— Les points entre parenthèses indiquent une coupure dans le passage cité : ...(...)... tandis que les points seuls... indiquent une pose dans le débit de parole de l'interviewé;

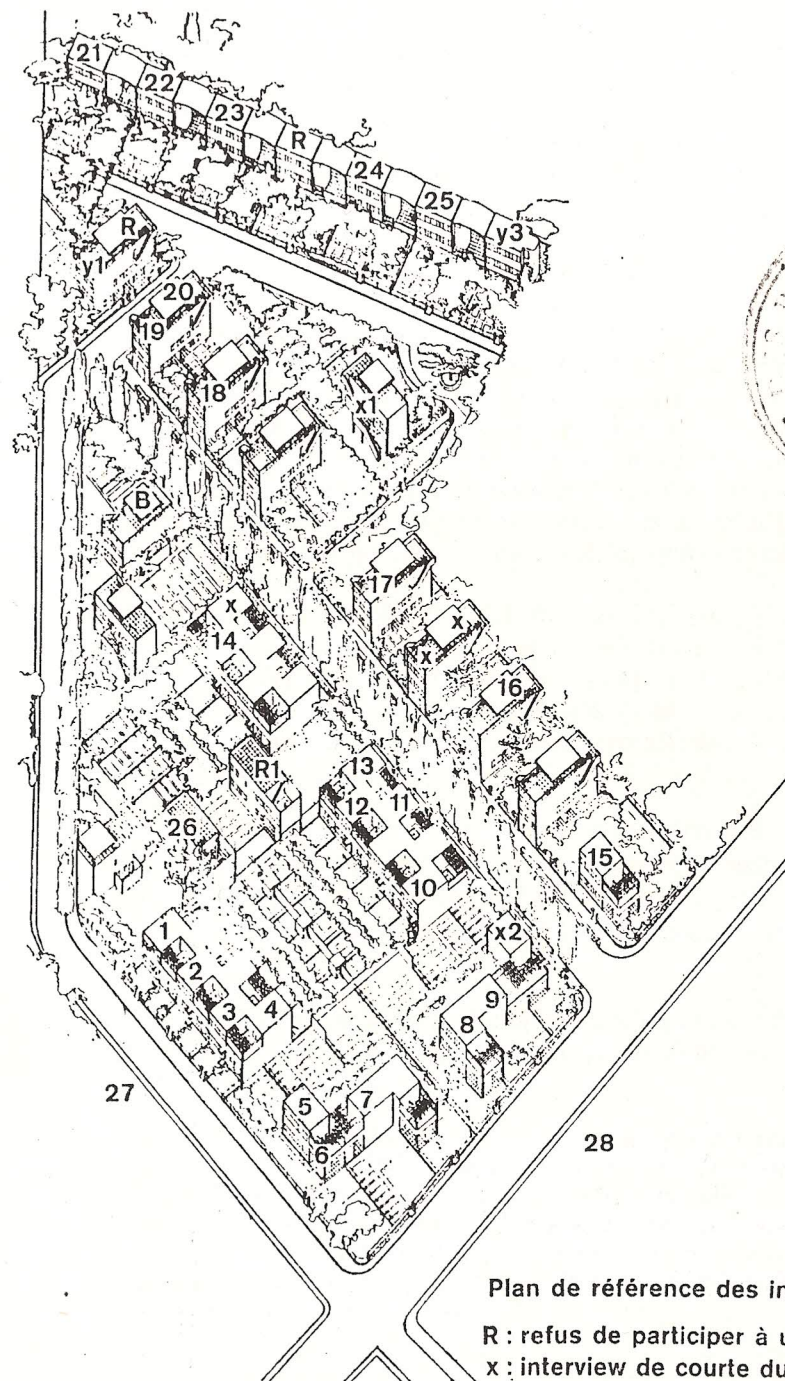
— Les points par trois espacés tels que :
indiquent que les lignes de l'auteur qui suivent ou qui précèdent viennent s'insérer dans un passage d'interview qui en fait est *continu*.

PESSAC, LE QUARTIER LE CORBUSIER

Tableau de référence des interviews

N°	AGE (ap.)	OBSERVATIONS	PAGES CONTENANT DES EXTRAITS DE CES INTERVIEWS
11-1	40		73
11-2	40		12, 92, 103, 107, 108, 122.
11-3	55		67, 83, 92, 122, 123.
11-4	65	Ancien	15, 35, 74, 77, 79, 81, 82, 83, 92, 103, 123.
11-5	65	Ancienne	14, 35, 71, 78, 83, 96, 123.
11-6	65	Ancien n'habitant plus mais comptant revenir.	
11-7	45		
11-8	65	Ancienne.	49, 71, 77, 78, 79, 105, 111, 113, 122, 139.
11-9	40		48, 75, 87, 88, 126, 128.
11-10	18	A toujours vécu là.	38, 87, 89, 95, 111, 137.
11-11	65		
11-12	65	A connu Le Corbusier «ancien»	48, 73.
11-13	30	Mariée, habitait déjà une autre maison du quartier, enfant.	35, 50, 96, 101, 107, 139.
11-14	40		
11-15	35		71, 73.
11-16	60		73, 105.
11-17	20		68, 79.
11-18	65		76, 139.
11-19	30		48, 73, 84, 89, 92, 104, 48.
11-20	70	Ancienne.	84.
11-21	40		
11-22	40	Assistant à la Fac.	52, 66, 85, 91, 98, 102, 111, 119, 129.
11-23	40	Travaille sur place.	84, 101, 131, 132.
11-24	40	Militaire.	85
11-25	35	Bibliothécaire.	126.
11-26	70	Ancien.	66, 98, 102.
11-27	70		
11-28	70	Ancien.	
11-29	70	Ancien.	
11-30	40	De Paris, passage en famille.	140.
11-31	40		122.
11-32	40		
11-33	40		104.
11-34	40		105, 136.
11-35	40		
11-36	40		80, 136, 137.
11-37	40		81, 86, 119.
11-38	15		105.
11-39	60	A entendu parler du quartier.	71, 74, 75, 80, 84, 86, 88, 119.
11-40	20		75, 80, 86.

NOTE. — H : homme; F : femme; E : enfant; EXT. : n'habite pas le quartier Frugès; VOIS. : n'habite pas le quartier Frugès, mais une maison en bordure de celui-ci.



Plan de référence des interviews :

R : refus de participer à un entretien

x : interview de courte durée

y : impossibilité

« On pourrait construire des
maisons admirablement agencées,
à condition, bien entendu, que le
locataire modifie sa mentalité.

LE CORBUSIER.

5

Discussion de groupe

I. — Échec de Pessac

La discussion de groupe réunit pendant près de trois heures cinq architectes d'origines, de compétences, et de préoccupations suffisamment divergentes* :

- « B » ...maître d'œuvre;
- « E » ...architecte-ingénieur, chercheur en structures;
- « G » ...décorateur;
- « H » ...architecte, prix de Rome;
- « M » ...architecte, groupe de recherche à la Direction de l'Architecture.

Un des buts essentiels qui nous avaient incités à organiser une telle discussion avait été, à l'origine, de mieux cerner le projet de Le Corbusier et d'en mieux apprécier les caractéristiques; l'autre étant de faire parler des architectes sur un projet d'architecture pour confronter le résultat aux interviews des habitants. Nous pensions ainsi pouvoir dégager de façon plus objective les intentions de l'architecte, en l'occurrence connu ici de tous.

* Participaient en outre, naturellement, un sociologue que nous indiquerons par S.; et nous-même que nous indiquerons par A.

Évidemment nous avions posé comme prémisses de départ que la discussion serait libre. De sorte que le groupe n'emprunta pas exactement la démarche que nous avions envisagée. Ce fut du reste, tout à fait bénéfique car c'est du fait même que le premier de nos buts ne fut pas atteint que le second prit toute sa signification. En effet, aucune critique touchant vraiment de près le projet lui-même dans ses détails ne fut réellement formulée, aucune analyse non plus. Seulement des *a priori*, fonctions d'une part de la connaissance de Le Corbusier et de l'intérêt porté à son œuvre, d'autre part, de la finalité du participant. Et en définitive, outre l'intérêt primordial de constater cette faculté qu'a eue le groupe de pouvoir parler d'un projet, et à propos d'un projet, sans jamais éprouver le besoin de se référer à l'objet matériel architectural — et on verra que cette constatation corrobore une des conclusions que nous tirons de cette étude — il est probable que ces *a priori* sur l'architecture de Le Corbusier et sur ses intentions ont été plus porteurs d'information que ne l'auraient été les observations du groupe sur des points de détail du projet.

Bien que des plans aient été affichés lors de la discussion, bien que des documents aient été au préalable envoyés aux participants, bien qu'ils aient eu sous les yeux des photos des transformations apportées par les habitants — celles-ci ne manquèrent certes pas d'exciter la curiosité mais ne suscitèrent strictement aucune remarque précise et circonstanciée — le niveau de finesse d'analyse ne fut guère élevé :

- G. — Justement je trouve que ce plan est très attachant.
- E. — Cela ressemble à n'importe quel quartier de banlieue, vous en trouverez trente autour de Paris!...
- G. — Je voudrais bien qu'il y en ait trente comme ça dans la région où je suis!...

Mais grâce à cela précisément, des opinions générales sur Pessac furent émises, d'autant plus intéressantes qu'elles paraissaient aux participants évidentes, allant de soi.

- B. — Je pense que l'échec de Pessac vient de cette gêne, et notre attitude professionnelle est triste, parce que nous faisons de l'architecture volontaire; en faisant une cellule, deux, trois, quatre, cinq, nous sommes un peu les fascistes de la construction, en imposant un volume prédéterminé et fini qui correspond à une sensibilité moyenne qui n'est jamais la sensibilité de la personne qui va habiter...

Nous avons souligné en *tirets* les expressions les plus importantes. Le plus fondamental n'est du reste pas ici l'explication donnée de l'échec de Pessac mais le simple fait — apparemment évident — qu'il s'agisse d'un échec! Personne, à aucun moment n'a remis en question l'échec de Pessac. Le Corbusier, on l'a vu, le considérait également comme un échec à en croire cette parole que nous avons déjà citée : « c'est toujours.../...l'architecte qui a tort ». Et la personne qui nous a précisément rapporté cette phrase nous disait elle-même : « Corbu était un homme beaucoup trop loyal pour ne pas reconnaître ses erreurs... ».

Pour nous-même au départ, comme pour tous les participants à la discussion, l'échec de Pessac allait de soi. Or si l'on examine une explication qui en fut donnée :

E. — ...C'est pour cela que les gens de Pessac essayent de transformer, de personnaliser leur logement, parce qu'ils n'ont même plus la possibilité d'imprégner sur eux leur volonté...

La contradiction passe — et passa — tout à fait inaperçue. Pourtant, à analyser de près cette assertion, on s'aperçoit que si les gens ont « transformé et personnalisé » leur logement autant qu'ils l'ont fait, c'est précisément que l'architecture leur en a laissé le loisir et qu'ils avaient « la possibilité d'imprégner sur eux leur volonté ». Ce qui contredirait également l'explication précédente dans laquelle l'« architecture volontaire » des « fascistes de la construction » est attaquée. Et lorsqu'on pense à l'article que nous avons cité plus haut, du Dr. P. Winter, dans laquelle l'image du fascisme devient réalité, on se trouve devant un dilemme. Que l'architecture ait été pensée de façon autoritaire, il y a peu de doutes sur ce point; Le Corbusier ne prétend-il pas que le locataire doit modifier sa mentalité? Et le Dr. Winter dans son article, affirme la nécessité — le devoir sans doute — de « changer dans le sens que nous voulons, la vie de la famille moderne ». Les participants à la discussion de groupe, même défenseurs de Le Corbusier, n'ont guère émis de doute sur :

B. — L'attitude d'un architecte très sûr de ses idées; les exprimant avec des lignes d'une pureté absolue, dans des harmonies que nous ne pouvons contester dans la majorité des cas... (...) obligation d'être très volontaire pour exprimer une idée...

Pourtant, l'architecture de Pessac s'est bel et bien laissée altérer, transformer, modifier, transmuier, signe qu'une certaine liberté avait été laissée à l'habitant...

II. — *Le personnage de Le Corbusier*

L'image qu'on peut avoir de Le Corbusier — et ses écrits ont largement contribué à en préciser une certaine figure — est donc d'une importance fondamentale dans l'interprétation qu'on peut donner du phénomène de Pessac. Car on peut l'interpréter comme une réussite avec les mêmes critères précisément qui le faisaient considérer comme un échec. Montrons comment la discussion s'est polarisée parfois autour de la personnalité de Le Corbusier. La polarisation s'est établie entre deux des participants — précisément les plus prolixes — l'un censeur, l'autre défenseur de Le Corbusier. On jugera aussi du tour polémique que prit la discussion dans le caractère passionné des critiques comme des louanges.

B. — Le Corbusier a toujours été un créateur, et pour situer Pessac dans ce cadre-là, en souhaitant qu'il y en ait d'autres pour en faire autant, je dis que c'est d'abord une attitude de pionnier, pour habiter. 1923, 24, 25, 26, 29, voilà des dates qui parlent beaucoup plus que tout le reste... c'est l'attitude d'un pionnier dans une époque de mutation...

E. — Avant on n'habitait pas?...

Le jugement de valeur fait ici autorité, et là le sarcasme :

E. — Quand les musulmans entrent à la mosquée, ils retirent leurs chaussures, quand les catholiques entrent dans une église, ils trempent leur main dans l'eau bénite, quand on parle d'architecture ou de maisons, on trempe sa main dans Le Corbusier!... Voilà l'eau bénite de l'architecture!... Je trouve cette façon de faire aussi ridicule que si un médecin voulant étudier le comportement de l'être humain choisissait une grenouille, ou même simplement de la bave de grenouille, et prétendait en tirer des conclusions pour toute l'humanité. C'est aussi saugrenu et aussi déplacé! On ne peut pas faire converger toute une profession, et au fond toute une partie de l'activité humaine qui touche à l'acte de créer son lieu de vie, sa cité, sur un homme qui est né en dix-huit cent... je ne sais combien, qui est mort en 1965, et dire que, avant et après, il n'y a rien! Moi je trouve, qu'au contraire, après cette espèce de « star », de « führer » qui, tout en ne faisant que ce que vous avez sur le papier que vous tenez dans les mains — que cela, Messieurs! — a découvert la poudre à jeter aux yeux des autres, en clamant des idées

telles que les architectes croient qu'il n'existe rien en dehors de ce lavage de cerveau stupide... C'est donc à ce point que je place la discussion! Si on veut prendre absolument Le Corbusier comme exemple de l'architecte du xx^e siècle, c'est que la question est très mal posée! Des gens comme cela, avec leur tonitruante propagande, ont enflé tellement leur propre personnalité qu'ils ont tout balayé! Mais il y avait certainement des techniciens plus modestes, des techniques plus valables que le béton qui ont été complètement annulées : on peut dire que techniquement, moralement, au point de vue compétence, l'architecture a été refoulée à un niveau inférieur à ce qu'elle était au xix^e siècle, et c'est pour cela que nous n'avons pas assez de logements, c'est pour cela que nous n'avons pas de place même, dans les logements que l'on construit, c'est pour cela que les gens de Pessac essayent de transformer, de personnaliser leur logement parce qu'ils n'ont même plus la possibilité d'imprégner sur eux leur volonté!

III. — *Permutation des rôles dans la discussion*

Une autre caractéristique de la discussion fut la permutation des rôles qui s'est affirmée de manière singulière. Ainsi a-t-on vu l'architecte, Grand prix de Rome, s'inquiéter des *besoins* :

H. — Notre but est de répondre à certains besoins; *ensuite on parlera d'architecture...*

De la même façon, le maître d'œuvre (dont la fonction peut être strictement assimilée à celle de l'architecte) semble démissionner de son rôle d'assumer la fonction architecturale :

B. — J'emploie le mot *construction* au lieu du mot *architecture... l'architecture, cela me fait très peur...* l'architecture n'existe que quand l'œuvre est réalisée : *faire de l'architecture* est une expression aberrante...

Parallèlement, l'architecte-ingénieur qui s'est voué à la recherche de nouvelles structures constructives et de nouveaux moyens de construction soutient et défend la décoration, accusant vertement Le Corbusier de l'avoir supprimée :

E. — A part la sympathie que vous avez pour lui, c'était un homme extrêmement vicieux : en déclarant que la construction est au

fond un moyen de décoration, tout en ne sachant pas construire, mais en exprimant sur ses façades une construction qui n'en valait pas la peine, il trouvait un moyen un peu vicieux de décoration : la décoration telle qu'on l'avait toujours comprise pendant des siècles disparaissait des façades et ce qui apparaissait était au fond un cache; vous voyez cette déviation d'esprit lubrique qui pendant longtemps a présidé à une doctrine qui n'en était pas une, mais qui a survécu pendant longtemps sans qu'on la dévoile...

Tandis qu'en même temps, sous les auspices de Le Corbusier, — le grand épurateur de la décoration —, le décorateur se défend de la décoration :

- a. — Vous faites de la décoration, je crois?
- G. — Oui... je n'aime pas beaucoup ce terme, mais il faut bien se donner une étiquette...
- E. — Vous n'aimez pas cette étiquette-là?
- G. — Je pense que Le Corbusier serait plus explicite que moi là-dessus... (...) ...j'ai une position difficile, car je crois que je fais un travail que je ne devrais pas faire dans une situation architecturale normale (...) *je n'ai pas à exister* dans une architecture saine. *On n'a pas besoin d'ajouter de la décoration, l'architecture se suffit à elle-même...*

Curieusement cette permutation des rôles vint à être exprimée dans la discussion elle-même :

- E. — Dans l'ancien temps, l'architecte était plutôt l'entrepreneur qui était en même temps le décorateur; aujourd'hui, il y a un glissement : l'entrepreneur est devenu un nouveau métier, l'architecte a glissé vers le décorateur et le décorateur s'est glissé dehors, ne voulant pas céder sa place, en guerre avec les autres ...situation confuse...

On passera sur l'illogisme formel de cette proposition qui n'en met pas moins l'accent sur un problème fondamental, celui de la séparation des fonctions de l'acte architectural. Les démissions diverses que nous avons observées dans cette discussion — démissions sur le plan de la discussion seulement... — ne sont-elles pas précisément l'image de la nostalgie d'un acte architectural unique et global dans lequel architecture, construction,

décoration, facteurs humains et économiques (ce fut également le Prix de Rome qui souleva ce dernier aspect) ne faisaient l'objet que d'une seule réponse synthétique?

Or, à Pessac, Le Corbusier avait précisément tenté d'intégrer ces différentes fonctions.

IV. — Deux thèmes particuliers

Il n'est pas possible d'analyser ici tous les thèmes apparus dans cette discussion et il nous a paru préférable pour la clarté de l'exposé de présenter les passages correspondants de la discussion de groupe lorsque nous pourrions les mettre en rapport avec les entretiens effectués auprès des habitants. Qu'il nous suffise pour l'instant de savoir que la majorité des thèmes apparus peuvent être finalement interprétés comme les divers aspects de cette opposition entre liberté et autoritarisme que nous avons montrée plus haut. Suivant les cas cette opposition prenait l'une ou l'autre des formes suivantes : mobilité/fixité, ouverture/fermeture, non-finition/finition, public/privé, collectif/individuel, juxtaposition/intégration. Nous les analyserons plus loin.

Ainsi sont liés entre eux les thèmes suivants :

- mobilité ou fixité des éléments de la maison,
- décoration intégrée ou ajoutée,
- degré de finition de la maison livrée aux habitants,
- conception de la maison comme jeu de construction à l'usage des habitants,
- notion d'architecture ouverte et d'architecture fermée avec la confusion entre le sens spatial physique et le sens opératoire abstrait des concepts d'ouverture et de fermeture.

Ces thèmes constituent donc l'axe central de la discussion. Ils mettaient en valeur certains critères qu'il était intéressant de confronter aux thèmes développés par les habitants eux-mêmes. Comme la discussion de groupe eut lieu avant la première enquête, elle ne put nullement être influencée par des éléments qui, à la suite d'entretiens avec les habitants, auraient pu provenir de nous-même. Inversement, nous n'avons disposé de la transcription de cette discussion que beaucoup plus tard, une fois la première enquête terminée, de sorte qu'on peut également exclure toute influence involontaire des entretiens par des thèmes développés lors de la discussion. On peut donc attacher une importance d'autant plus grande au fait que certains thèmes — et c'est le cas de ceux que nous venons de citer — soient apparus communément lors de la discussion et lors des interviews. C'est pourquoi nous préférons analyser ensemble entretiens et discussions.

Nous approfondirons pourtant deux thèmes particuliers qui peuvent encore apporter des éléments importants aux données que nous avons recueillies et exposées au cours de la première partie. L'importance que nous leur donnons ne reflète pas celle qui leur fut donnée durant la discussion : le premier que nous intitulerons « architecture et logement » n'a guère été traité pendant plus d'une minute, et encore fallut-il que le sujet en soit suscité par le sociologue; quant au second, qu'on pourrait appeler « architecture de béton et défense militaire » il a surtout été le fait d'un des participants qui a axé la discussion pendant un long moment sur ce thème, mais n'a guère été suivi.

Nous n'en attacherons pas moins d'intérêt pour cela à l'un et à l'autre. Au premier pour insister sur un point essentiel de la conception de Le Corbusier; au second les résonances qu'il a pu avoir dans les entretiens et qu'il nous paraît utile de mettre en lumière.

1) Architecture et logement

Nous avons déjà évoqué dans un précédent chapitre l'importance que Le Corbusier attachait à relier les deux termes architecture et logement. Nous avons vu que pour lui, l'architecture était « vouée au logis » :

« Il était regrettable de scinder le moderne en deux camps adverses dont l'un proclame : *construire d'abord* et l'autre : *l'architecture est le jeu savant, correct et magnifique des volumes assemblés sous la lumière.* »

Au cours de la discussion le thème apparut — encore dut-il être amené par le sociologue — et fut traité avec une brièveté dont on peut juger :

- s. — Est-ce que les problèmes centraux de l'architecture et de l'architecte sont les problèmes du logement? Ou est-ce que l'architecte c'est autre chose? je n'en sais rien, je pose la question...
- E. — C'est autre chose.
- B. — Sûrement!

Ce sont précisément les deux « leaders » généralement en opposition qui sont tombés ici d'accord sans hésitation sur ce point. On en conclurait à l'évidence de l'affirmation si précisément Le Corbusier ne s'était employé dans une bonne partie de ses écrits à affirmer le contraire. Certains titres de ses ouvrages : « La maison des hommes », et surtout : « Une maison, un

palais» — qu'on pourrait traduire par «logement égale architecture» sont suffisamment explicites. D'autres expressions comme les «prolongements du logis» renforcent la thèse. Une église pour lui, c'est d'abord un prolongement du logis : ainsi refusait-il un jour de construire une église :

« *Mon métier c'est de loger les hommes, de leur donner l'enveloppe de béton qui leur permette de mener une vie plus humaine. Comment construire une église pour des gens que je n'ai pas logés? Un jour on me demandera peut-être de construire une église pour une cité d'habitation, ça aura un sens pour moi...* »

Tenant compte de ce prolongement du logis, la majorité de l'œuvre de Le Corbusier a effectivement concerné le logis; églises, stades, maisons de jeunes s'ajoutant aux multiples constructions d'habitations, villas, unités d'habitations, etc... Et un couvent pour lui est d'abord un logement.

Le lien architecture-logement n'a donc rien d'évident comme le prouvent à la fois la certitude — pour la négative — des participants à la discussion de groupe, et l'insistance — pour l'affirmative — de Le Corbusier dans ses écrits.

Que Le Corbusier ait tenté véritablement de «faire de l'architecture» à Pessac, est indéniable.

Que les concepts *architecture* et *logement* puissent être réunis comme il l'entendait, ne l'est pas.

2) Architecture de béton et défense militaire

E. — (*Au XIX^e siècle*)... il y avait une multiplicité de techniques. La construction industrialisée, ou industrielle, était beaucoup plus évoluée qu'aujourd'hui : on fabriquait des poteaux, des poutrelles, des éléments de planchers préfabriqués qu'on pouvait acheter par exemple tout au long de la Porte des Lilas, il y avait des endroits où l'on pouvait acheter une maison qu'on montait en quelques semaines. Il existe à Paris et dans les grands pays occidentaux des traces très visibles de cette architecture (*architecture métallique*) par exemple les «galerias» ou «passages» de Paris, avec toutes leurs arcades extrêmement légères. Toute cette architecture extrêmement légère a été arrêtée. Pourquoi? Je pense que c'est l'aviation qui l'a arrêtée, parce qu'on était toujours sous la menace d'une guerre, et les gens avaient un sentiment d'insécurité quand ils se trouvaient sous une sorte de verrière. On a alors prescrit — et cela c'était la loi! — depuis qu'on utilisait les avions pour bombarder,

une épaisseur de trente, et même parfois dans certains pays, cinquante centimètres de béton au-dessus. La multiplicité des planchers de béton a contribué à la sécurité. Alors quelques chimpanzés se sont mis à crier «c'est de l'art! c'est de l'art!». En réalité c'était tout simplement une mesure anti-aérienne! Pour faire la ligne Maginot, il fallait lancer une production incroyable et sans précédent de ciment... malheureusement pour cette industrie, il n'y a pas toujours la guerre! on a parfois la paix! On a des entractes, pendant ces entractes, il fallait maintenir ces industries en pleine activité, il fallait écouler cette marchandise au fond frelatée parce que lourde, difficile à manier, sonore, on connaît les problèmes que cela pose, des gens qui deviennent fous d'entendre parler au-dessus! De plus, le matériau est thermductile, il y a des problèmes de chauffage. Enfin c'est une matière dont nous avons appris à l'école qu'elle est inapte à la destination que M. Le Corbusier voulait lui donner, pensant faire une révolution. Voilà! j'ai résumé à peu près la révolution technique à laquelle vous avez cru pendant vingt ans!

La thèse fut plutôt mal accueillie par les autres participants et considérée comme partielle :

B. — Vous parlez des bombardements! il n'en était pourtant pas question avant la guerre de 14, si j'ai bien lu ce que j'ai lu, et il y avait M. Perret qui faisait du béton armé bien avant 1914 et qui a tout de même fait des réalisations très intéressantes, et M. Hennebique avant!...

G. — effectivement Perret! tout le monde connaît! c'est public! alors je n'arrive pas à comprendre votre point de vue!...

On s'en souvient, nous avons vu dans un chapitre précédent que l'origine exacte du projet de Pessac — cet article de Le Corbusier qui avait convaincu définitivement Frugès de s'adresser à lui — mettait justement en évidence la possibilité d'utiliser des techniques d'origine militaire pour construire. Cet aspect militaire de l'architecture de Le Corbusier est loin d'être négligeable pour apprécier le projet de Pessac. Or une interview devait nous en donner une version très suggestive. C'est celle du seul habitant des quartiers Frugès qui soit venu expressément s'y installer par une véritable passion pour Le Corbusier : ses jugements sur l'esthétique de Le Corbusier et les

valeurs qu'il y trouve en ont d'autant plus d'intérêt. Admirateur fervent de son architecture, il nous développe ici un des points de son intérêt pour l'esthétique corbuséenne, à partir de l'unité d'habitation de Marseille :

H-22 — Ce que j'aime énormément à Marseille, ce sont les pilotis, les pilotis de Marseille sont... *trapus, en somme!*

a. — Et... c'est ce qui est beau... qu'ils soient trapus...

— Oui! Alors là!... j'aborde un point qui est tout-à-fait personnel. Comme vous l'avez vu là, je m'occupe de l'histoire du matériel militaire* et alors, j'ai une certaine admiration... enfin... un certain intérêt à voir les blockhaus... voyez!... non pas... en tant qu'ouvrages militaires, mais en tant que... plastique. Voyez par exemple, j'aime aussi beaucoup les constructions de Ledoux... voyez, ça répond à une... enfin je ne sais pas, il faudrait un psychanalyste! pour voir ça... alors dans les pilotis de Marseille et puis dans pas mal d'endroits, dans son système de béton brut de décoffrage, on retrouve cette espèce de force qui... qui m'intéresse dans les blockhaus...

Il serait erroné de considérer cette réaction comme un cas particulier. Cette tendance de l'architecture moderne se réalise même en 1967, sous la forme d'une architecture en « béton brut de décoffrage » dont l'église construite par Claude Parent et Paul Virilio à Nevers, directement inspirée de l'architecture des blockhaus est un exemple probant**.

Le thème de l'« aspect blockhaus » est d'ailleurs apparu dans une autre interview, cette fois de manière péjorative.

H-19 — Ça fait un peu blockhaus...

Et il est intéressant de constater que dans le même entretien, la personne interviewée exprime son appréciation défavorable du béton :

H-19 — J'aime beaucoup, moi, comme matériaux modernes, le verre, le métal, l'acier, l'aluminium, j'aime pas le béton!...

L'interviewé rejoint ici E dans la relation qu'il établit entre une certaine architecture de caractère militaire et l'utilisation du béton armé. Et au-delà

* Cette personne fait en effet collection de modèles réduits de chars et autres éléments de matériel militaire.

** On comparera l'architecture de l'église Sainte-Bernadette à Nevers aux exemples de blockhaus, dont la revue de C. PARENT et P. VIRILIO, *Architecture-Principe*, n° 7, a donné des photos saisissantes.

de l'appréciation positive ou négative sur le béton, nous avons rencontré les liens béton-sécurité, béton-architecture militaire, béton-guerre :

H-2 — Vous dire à quel point ces maisons sont solides : une bombe a soufflé la maison là-bas, la terrasse s'est couchée et ne s'est pas démolie et l'escalier est resté debout. C'est vous dire que... hein!... *si c'est du solide!*... c'est du solide!... et moi, j'ai voulu couper des pans de mur pour faire la terrasse... eh bien je vous assure que... j'ai trouvé du fer!... et il y en a!... et quand on dit que c'est du béton armé, eh bien... croyez-moi qu'il est armé! hein!... avant que ça s'écroule, hein, toutes les maisons, elles seront écroulées que la mienne elle tiendra encore... sûr!

Ici encore, le lien sécurité-béton armé est manifeste. Il implique aussi la solidité : quand nous examinerons le thème du « jeu de construction » il aura été utile d'avoir pris conscience de ce que l'opposition béton/métal entraîne une autre : solidité/mobilité.

« *S'il est vrai que les notions de globalité et de totalité, d'homme total, et d'interaction dans cette totalité ne vont pas sans problèmes, ce n'est pas une raison suffisante pour les abandonner...* »

H. LEFEBVRE.

6

Les interviews : les éléments de la maison et la maison comme totalité

Nous donnerons d'abord l'image d'une interview dans sa quasi-totalité. Malgré son exceptionnelle brièveté, elle est suffisamment riche pour donner une idée de la résonnance profonde que la vie, dans sa globalité, peut trouver dans la maison; et sa brièveté n'en est que plus démonstrative. On pourra y voir comment la maison peut servir de support à la projection d'une multitude de sentiments et servir de miroir à l'image qu'on peut avoir, à un moment donné, de sa propre vie; image qu'elle semble renvoyer fidèlement et à tous les moments de cette vie changeante, malgré ses vicissitudes et l'apparent statisme de la maison. En quelque sorte, le logis reflète la vie dans sa réalité la plus globale et ce n'est qu'en transcrivant ici une interview *in-extenso*, que nous avons pensé pourvoir donner une idée des résonnances profondes de certaines interviews. Seule la totalité de l'interview peut rendre compte de la globalité de l'« habiter ».

a. — Alors c'est mal fait...

H-14 — Oui! **très mal fait** même!... avec ceci, là, il aurait pu faire mieux que ça... tenez regardez!... regardez! il pleut partout!... tenez!

c'est moi qui ai fait ça (*couvert le patio*) c'est moi qui l'ai fait, mais voilà! les bombardements! voilà ce que ça fait!... ils ont cru faire des miracles! Eh bien croyez-moi!... j'ai travaillé dans le temps un peu dans le bâtiment, eh bien!... **j'ai vu faire autre chose que ça, hein! oh oui!** ... j'ai une pièce là, il y a le plafond ouvert!... il y a des gouttières, mais jamais il (*le propriétaire*) ne vient les faire arranger... seulement le loyer, lui, augmente! mais les réparations il n'en fait pas... on arrive à douze mille et quelque chose... alors naturellement...

a. — Vous l'auriez achetée autrefois?

— Ah oui! parce que là, on aurait refait des murs... on aurait rebriqueté les parois... *mais maintenant...* l'aîné s'est fait construire... le second il a eu un accident, il marche avec des béquilles... le troisième il est parti au régiment aussi... encore qu'il vient d'avoir un accident aussi... alors on peut pas vivre comme ça!... non!... bien sûr une maison construite tout autrement, alors ça aurait peut-être... regardez : qu'est-ce que ça signifie tout ça?... on dirait qu'on est à... chose de Marabout là-bas en Afrique... regardez, là, les pergolas... à quoi ça sert?... il aurait mieux valu monter deux pièces de plus dans une baraque et c'est tout... ...que de voir ce machin en suspens, là! (*la terrasse*) et encore, tout ça s'écaille par le temps... le ciment s'en va,... la ferraille fait péter le reste et puis voilà!... *acheter ça...* mais dites-moi!... acheter ça! mais il faut enlever ça! (*la terrasse*)... et il faut pas être tout seul pour enlever ça! ça pèse ces machins!... vous avez des rondins de fer comme ça! alors que Le Corbusier il aurait pu monter un building, hein! avec les ferrailles qu'il y a là!... En face : ...une truie aurait pas voulu y entrer... *allez-y maintenant!* c'est une maison qui vaut au moins treize millions! (*un des « gratte-ciels » de Le Corbusier*)... *maintenant* je peux plus arrêter l'eau hein!... ça serait propre autrement... tenez on y mangeait avant (*dans le patio*)... avec les enfants... *maintenant* on mange toujours dedans...

a. — Avant c'était mieux...

— Heu... c'est-à-dire que c'était à ciel ouvert... maintenant j'ai fait ça (*couvert le patio*) et il pleut quand même!... quand ils bombardent (*il s'agit des « bangs » d'avions à réaction*) : la porte s'ouvre... le chien, il fout l'camp!... quand ils foutent leurs putains de bombes là... parce qu'ils commencent à nous courir ceux-là aussi... les malades là-bas : vous croyez que ça leur fait du bien, ça?... on était bien tranquilles nous autres

avant ici!... *maintenant* depuis qu'on monte des maisons... regardez *maintenant* c'est une ville qu'il y a là!... ma femme elle en pleurait... elle voulait pas rester... mais on était tranquilles ici... *maintenant* les enfants ils se marient... je ne demande pas un château!... mais qu'on soye au moins à l'abri!... qu'est-ce que c'est que ça... à côté ils l'ont racheté... tout le bloc là... il y a que moi qui l'ai pas achetée...

a. — Mais il y a d'autres locataires...

— Pensez-vous!... je suis le seul... ils ont tous acheté!... il y a plus que moi qui suis locataire... Tiens!... le chat!... ah celui-là au moins c'est un phénomène!...

a. — Vous avez d'autres animaux?

— Oui... encore une chatte et un chien...

L'interview est ici pratiquement complet à l'exception des quelques mots d'introduction et de séparation.

L'organisation syntaxique nous semble elle-même démontrer l'interaction physique entre l'habiter et le reste : « le troisième, il est parti au régiment aussi... encore qu'il vient d'avoir un accident aussi... alors on peut pas vivre comme ça!... non!... bien sûr une maison construite tout autrement, alors ça aurait peut-être... »

Nous avons souligné la répétition des « maintenant » : comme si la maison n'était pas la même qu'autrefois. Elle a vieilli, certes, mais la vie a-t-elle d'abord changé ou est-ce la maison? et dans l'interaction des deux peut-on même donner la priorité du vieillissement à l'une ou à l'autre?

Il est donc difficile de séparer cet aspect global de l'habiter du reste des implications de tous ordres qu'il peut entraîner. Il suffit d'ailleurs pour s'en convaincre, de considérer l'impasse dans laquelle pourrait nous mener l'étude analytique, point par point, des divers éléments de l'habitation : prenons pour cela l'exemple de la *fenêtre en longueur*.

Un des cinq *points-clés* de l'architecture moderne énoncés par Le Corbusier, éléments essentiels de sa nouvelle syntaxe architecturale, c'est sans doute au premier abord un des aspects les plus frappants des altérations qu'on peut observer. Il s'est apparemment effectué un véritable retour à des formes traditionnelles de la fenêtre, dont Le Corbusier précisément

remettait l'existence en question. S'adressant au jeune étudiant en architecture il écrit :

« Comment fais-tu une fenêtre? Mais à propos : à quoi sert une fenêtre? sais-tu vraiment pourquoi on fait des fenêtres? Si tu le sais, dis-le. Si tu le sais, tu vas pouvoir m'expliquer pourquoi on fait des fenêtres carrées, cintrées, rectangulaires, etc... je veux des raisons à cela. Et j'ajouterai : tiens-toi bien : avons-nous besoin de fenêtres aujourd'hui? »

La solution, après cette fondamentale remise en question, c'est pour Le Corbusier, la « fenêtre en longueur ». Grâce au fait technique nouveau que la façade n'est plus nécessairement porteuse, on peut se permettre de faire courir une fenêtre sur toute sa longueur.

« La *fenêtre en longueur* et finalement le *pan de verre* nous ont mis dans quelque chose qui n'a rien de commun avec le passé ».

Dans le quartier Frugès, plus de la moitié des fenêtres originellement « en longueur » ont été raccourcies. A cela sont données les explications les plus diverses :

F-13 — Nous lui avons demandé (*au propriétaire*) des ouvertures plus étroites pour arriver à faire plus grand...

a. — Vous, ça ne vous plaît pas les grandes baies...

— Ah non! pas du tout! je les ai eues : premièrement c'est très difficile, il faut s'asseoir sur le rebord pour arriver à faire la la croisée... quand vous êtes au deuxième c'est!... Et puis le métal, ça a joué... encore à côté, c'est refait en bois, c'est bien...

F-6 — ...Pendant la guerre, avec les bombardements, toutes les vitres ont été soufflées; à ce moment-là, on ne trouvait pas de vitres, alors on a dû réduire les fenêtres.

F-3. — ...Comme les fenêtres allaient jusqu'au bout, les jeunes à côté s'amusaient à agacer les enfants que nous avions ici... alors on a fermé... et puis on a mis ce pan au milieu, je trouve que c'est mieux...

EXT.

F-35 — Les baies ne sont pas jolies, hein!

a. — Pourquoi?

— Pourquoi?... eh bien! parce qu'elles sont laides!

a. — (...)

— Je trouve que ce qui est laid dans ces baies, ce sont ces montants de fer, là, il y en a trop! Une baie : ou il n'y a rien, ou alors c'est des petits carreaux...

Dans la multiplicité des explications se mêlent fonctionnalisme, rationalisme, esthétique. On a toujours la raison fonctionnelle prête à fournir comme explication, mais en fait, celle-ci est souvent ailleurs : « ...et puis (...) je trouve que c'est mieux... » Finalement l'explication ne serait-elle pas dans ces canons traditionnels qu'on finit par énoncer : « une baie : ou il n'y a rien, ou alors c'est des petits carreaux... »

Une contradiction apparue dans un entretien tendrait à nous confirmer ce conservatisme qui devient ici conformisme : il s'agit d'une personne qui, d'une part, ferme ses volets, car la fenêtre en longueur, selon elle, avec toute cette surface vitrée, laisse pénétrer la chaleur et arrive même à lui brûler ses rideaux. A l'inverse la fenêtre « occasionne l'hiver des pertes de chaleur ». Puis on constate au cours de l'interview, que la même personne envisagerait dans une autre pièce orientée strictement de la même façon, de faire « agrandir comme on fait maintenant, avec une baie accordéon pour donner carrément sur le jardin ». Quelle différence entre la fenêtre en longueur et la « grande baie accordéon » sinon que l'une est « comme on fait maintenant »...

Mais n'y aurait-il pas mieux à trouver que ces explications sur des points particuliers? Et à supposer que le conformisme explique le raccourcissement des fenêtres, c'est ce conformisme qui resterait encore à expliquer...

* * *

On trouve un autre aspect de cette difficulté à découper de façon élémentaire les réactions des habitants devant tel ou tel élément de la maison en étudiant le problème de la terrasse. Plus précisément celui de la « toiture-terrasse » qu'on se devait toutefois d'examiner étant donné — comme pour la « fenêtre en longueur » — l'importance de cet élément dans la conception de Le Corbusier :

« Le toit-jardin est un outil neuf pour des usages charmants. (...) le béton armé apporte le toit-terrasse et, avec 15 ou 20 cm de terre, le *toit-jardin* ».

Qu'en disent les habitants?

a. — Vous montez sur la terrasse?

F-1 — Oh non! pas pour y séjourner... il y fait chaud... et alors voyez, quand il y a du vent comme ça, il y fait froid.

H-13 — Là ce sont mes parents... mais si c'était moi, je m'en servais, on peut faire un jardin d'été sur la terrasse qui serait très moderne...

a. — Vous allez sur cette terrasse?

H-9 — Oh oui!... maintenant il y fait... on pouvait manger là, on y mangeait...

F-13 — La terrasse, comme la véranda, ne servent pratiquement à rien, alors, par habitude, ça sert de débarras, on y met... des choses, des vieilles choses, de vieux meubles... pas grand chose quoi!... on aurait pu y faire carrément une entrée et une pièce, ça aurait donné davantage de place...

.....

On se reportera également au passage cité page 49 (F-6), mais la complexité apparaît totale dans le passage suivant :

F-15 — ... (...) ...la terrasse est très grande! bon! bien! très grand volume! mais pourquoi n'a-t-on pas songé à faire un escalier extérieur : on est obligé d'entrer... prendre cet escalier... traverser une pièce qui est considérée comme une chambre à coucher... une terrasse, c'est toujours plus ou moins fleuri, et ça fait un va-et-vient d'eau et de terre... pour la maîtresse de maison! D'ailleurs voyez!... et c'est presque amusant!... personne ne se sert des terrasses! il n'y a que les grands bâtiments là à droite où les gens se servent de leur grande terrasse plate qui est tout à fait en haut pour y mettre leur linge... mais personne ne l'a aménagée avec des fleurs, ou des meubles en fer forgé, par exemple comme on voit à Arago ou à Camponnac. Et pourquoi? parce que ce sont des loggias (à Arago) qui donnent directement sur la salle de séjour. Donc, sortant de la salle de séjour, on peut directement passer sur la terrasse sans pour cela traverser la chambre à coucher. Et alors on a fait dans ces grands ensembles plus modernes la loggia qui donne directement sur la chambre à coucher. Mais alors c'est... c'est différent... c'est personnel à la chambre, ça ne gêne personne...

En définitive, quelle conclusion tirer de ces passages? Qu'il fait chaud sur les terrasses/mais qu'on peut en faire un jardin d'été... qu'on n'y va pas/mais qu'autrefois on y allait... que les terrasses en soi sont très bien mais que/c'est l'accès qui en est critiquable, bien que dans de « modernes ensembles » la loggia donne aussi directement sur la chambre à coucher./mais là « c'est différent »... Au total, une série de contradictions qui, sans doute, prises séparément, ont chacune leur bien-fondé, mais ne peuvent constituer en aucun cas des critiques péremptoires.

Aussi nous a-t-il semblé qu'il fallait se placer au-delà des critiques de détail, apparemment objectives, formulées par les habitants. Les représentations semblent déjà plus intéressantes que les critiques formulées directement : aux terrasses est fortement relié le caractère oriental des maisons que nous analyserons plus loin. Mais c'est aussi une « place perdue » que ces terrasses :

EXT.

F-35 — Ce patio, ces terrasses, ça fait beaucoup de place perdue pour notre climat où il pleut beaucoup...

Il s'agit bien là d'une représentation puisque la personne qui parle n'habite pas le quartier et n'a jamais visité ces maisons. Or la place ne peut être considérée comme perdue ou non, que suivant la surface à laquelle elle s'ajoute. On verra précisément que ces maisons sont assez spacieuses. On tendrait donc à penser que le « ça fait beaucoup de place perdue » a la même signification que le « ça fait oriental ». On touche là au problème de décalage entre les faits et les mots, entre le niveau sensible et le niveau verbal, entre ce que « ça fait » et ce que « ça est ». Rien ne traduit plus ce décalage que l'opposition fréquente entre paroles et comportement de fait que nous avons observée. Tel cet habitant — pour poursuivre l'analyse des terrasses — qui après avoir expliqué qu'il se sert de sa terrasse, qu'il y mange parfois l'été et même parfois y couche lorsqu'il fait trop chaud — ce qui arrive fréquemment à Bordeaux — après avoir également montré avec fierté qu'on pouvait arriver à distinguer depuis cette terrasse le nouveau pont de Bordeaux exprime le regret que ses moyens ne lui aient pas permis d'acheter, « évidemment », une maison avec un toit... ou encore à l'inverse, cet autre habitant qui, ne montant jamais sur sa terrasse (une fois par an pour l'entretien) nous exprime sa satisfaction de pouvoir monter sur son toit :

H-3 — Ici il y a même la terrasse... je peux même respirer sur le toit!... vous croyez que c'est pas beau, ça?...

N'a-t-on pas ici les deux aspects de l'image qui englobe la totalité de la maison : le traditionnel toit d'une part, le toit sur lequel on monte, « toit-jardin » qui selon Le Corbusier apporte un « plaisir qui fut celui de certaines civilisations ». Trouvera-t-on alors étonnant que ce soient précisément les terrasses qui aient donné à l'architecture de Pessac le sens que les habitants lui ont trouvé?

EXT.

F-35 — Ce qui surprend surtout, ce sont ces terrasses... ça fait un peu oriental ces terrasses-là...

et de la même personne, on entend :

EXT.

F-35 — En somme, moi!... ce qui me plaît, c'est ce genre voyez!... une grande maison... avec un grand toit!

Toit ou terrasse, la maison est *une* et chapeautée par un signe.

H-7 — Si je change le style de la toiture, je change en somme le style de la maison... vue la construction, carrée comme elle est, si vous mettez par exemple un toit, vous enlevez tout le cachet de la maison...

Mais il y a deux sortes de signes : le signe-objet, et le signe-mot. Au niveau de l'objet, le toit est une chose matérielle, physique. Mais la terrasse n'est pas quelque chose de matériel, c'est un simple plan, au plus une abstraction — pour architectes... — et finalement c'est avant tout l'absence de toit, comme le met en évidence l'expression suivante :

EXT.

JF-35 — Ça surprenait, par rapport aux échoppes, ces toits en terrasse... ce manque de toit...

Au niveau verbal, on comprend alors qu'avant de pouvoir employer le mot simple de « terrasse », il ait fallu utiliser le mot composé de « toiture-terrasse », ou de « toit-jardin » et l'expression venait pourtant de l'architecte.

Dans le public, l'expression n'est pas encore tout à fait passée : un habitant pour parler de sa terrasse, a utilisé le mot toit et évidemment, en tant que toit, la terrasse en est un plutôt bizarre : on est dans l'inconnu

total, on arrive même à en perdre le sens de certaines réalités élémentaires comme le poids de l'eau et sa vitesse d'évaporation... :

11-15 — Le toit, je ne sais pas... je n'y ai jamais été... dessous il y a des fissures... sur le toit ça doit faire cuvette... je ne sais pas... je n'y suis jamais monté... je ne sais pas s'ils ont prévu un écoulement pour l'eau — normalement ils auraient dû en prévoir un... ou alors s'ils attendent que l'eau s'évapore...

Ici la persistance du mot « toit » évoquant un concept et un objet bien connus, et l'étrangeté de la chose matérielle dont il s'agit, indéfinissable, vont de pair...

Totalité, la maison est une synthèse d'éléments, mais parmi ces éléments, certains peuvent servir à en supporter la signification globale.

« On-a-tou-jours-cha-cun-son-plan! On veut sa maison, hein! pour soi... comme... comme on veut l'avoir quoi! »

M. L., habitant à Pessac.

7

Les interviews : les représentations des habitants

Il est apparu que si la maison est une totalité qu'on peut difficilement découper en éléments, certains de ces éléments — le toit, la terrasse par exemple — peuvent servir de support matériel à l'idée globale de la maison. Mais, à son tour, la maison supporte d'autres représentations correspondant à un certain nombre de concepts qu'il nous paraît intéressant de mettre ici en évidence.

1) Les impressions de départ : étrange et étranger

Nous citerons essentiellement ici des passages d'interviews effectués auprès des « anciens », des gens qui sont venus habiter ces maisons au début, c'est-à-dire entre 1926 et 1930. Des passages déjà cités ont mis en évidence l'inquiétude qui fut la leur à l'époque, augmentée par la réputation sociale du quartier, presque devenu tabou.

F-6 — Au début, voyez, c'était pas tellement bien fréquenté, voyez, le coin ici...

H-3 — Au début, il y avait des drôles de gens... c'était mal fait... parce qu'il y avait cette loi Loucheur... les gens payaient pas (...). Ça a choqué beaucoup... d'abord, on n'avait pas l'habitude

d'avoir des maisons carrées et puis, c'était cette couleur; alors ça, c'était le comble... c'était pas beau. Ce marron là! non, c'était pas beau. pas beau du tout, ça faisait... C'est ce qui a choqué beaucoup de gens, aussi, cette couleur... Ils se sont pas dit : « Bah! on peut les peindre! »

F-3 — On était des pestiférés... — Comment! Vous habitez le quartier marocain?... — Et moi, je me disais : « Oh! là! là! et si je m'y plais pas? Qu'est-ce que je vais faire?... » C'était vilain... j'avais l'impression d'entrer en prison! J'ai demandé, avant d'acheter si on ne s'y plaisait pas, si on pourrait revendre. On m'a dit que oui... alors bon, ça va... Quand j'ai dit qu'on allait acheter là-bas : — Ouh! vous allez dans ce quartier! Bah! c'est pas bien! — Alors j'ai dit : « Si on peut pas s'en débarrasser, alors, comment on va faire?... » Sur dix personnes qui disaient « C'est pas bien », il y en avait au moins neuf qui n'avaient pas mis un pied dedans. Ils n'avaient pas du tout vu.

s. — Il a fallu vaincre...

— Bah! oui! Alors j'ai dit : « Si je ne m'y plais pas!... Qu'est-ce qu'on va faire?... J'étais un peu impressionnée par ce... jugement; et puis, dès qu'on a été emménagé, on s'y est plu... et on y est resté! et on y restera... Maintenant, j'ai dit : « C'est grand pour le ménage, et puis quand même, ...on est bien ici!

D'abord, on n'explique pas bien pourquoi Pessac déplaît :

F-6 — Mon mari, au début, ça lui plaisait pas du tout, du tout, du tout!

a. — Qu'est-ce qui ne lui plaisait pas?

— Rien!... Rien ne lui plaisait... il l'avait pris... vous savez... il a fallu que j'insiste pour lui faire accepter, mais ça-ne-lui-plaisait-pas! Et puis, après, il s'y est habitué, et puis il me disait : — T'as bien fait quand même d'acheter ça! — On s'y est habitué et puis, on s'y plaisait bien-bien-bien! oui!

a. — C'est le style de la maison qui ne lui plaisait pas?

— Oh, bah!... je ne sais pas... vous savez... quand on a un parti pris contre quelque chose, hein! on ne sait pas bien pourquoi! je ne sais pas... Il m'a jamais dit ce qui lui plaisait pas... peut-être le quartier? Peut-être la maison? Enfin... ça lui plaisait pas! Du tout! ...

Et puis on trouve des explications :

.....

F-6 — C'était plus que moderne!... Je crois que c'était le premier travail de Le Corbusier, et... vous savez, les gens n'aimaient pas ça... Ils n'aimaient pas ce style... non... heu... ils appelaient ça justement le Quartier du Maroc, oui! parce qu'ils disaient que c'était des maisons marocaines, avec le style marocain; mais nous... extérieurement... (mon mari avait fait les colonies) extérieurement, ça ne me plaisait pas beaucoup, et puis, une fois que je l'ai eue visitée, vraiment, j'ai été conquise par l'aménagement de la maison, les dispositions de grandes pièces très claires, très aérées, bien exposées, et l'extérieur, ma foi, vous savez, on l'a fait repeindre, on l'a fait arranger, une fois que nous l'avons eue refaite, elle était vraiment très bien... ça!... c'était d'ailleurs la plus jolie du quartier, hein, en 42!...

Toujours l'évocation de l'architecture africaine. Mais elle ne concerne que l'extérieur de la maison, les terrasses en particulier, comme nous l'avons vu :

H-3 — Ça faisait algérien, c'était le style colonie.

a. — Qu'est-ce qui vous faisait penser ça?

— Ces maisons, d'abord! qui sont avec des terrasses, carrées, comme ça... cubiques et puis... le style avec terrasses. En bas, c'était le patio, quoi!...

Autrement dit, ce qui évoque l'architecture arabe, c'est bien la terrasse et puis... la terrasse...

H-14 — Regardez! Qu'est-ce que ça signifie tout ça? (montrant la terrasse) ...on dirait qu'on est à... chose de Marabout, là-bas, en Afrique...

L'important semble bien être ici exprimé : la terrasse ne signifie rien, la terrasse ne signifie pas. Et comme il faut bien la faire signifier, on a trouvé l'architecture arabe. Car la chose ne peut pas exister seule, elle doit évoquer et signifier. Ce qui paraît important dans cette évocation, à propos des quartiers Frugès, de l'architecture arabe, c'est le besoin éprouvé par les gens de rattacher nécessairement à un pays ou à une région une architecture qu'ils voulaient étrangère parce qu'elle leur semblait étrange. Car on pour-

rait aussi bien trouver des significations dans d'autres plans, et il y en a une en particulier que nous avons citée : « les morceaux de sucre Frugès ». Il nous semble donc important de souligner ce fait que l'architecture de Le Corbusier à Pessac — dont on a vu qu'elle participait du « Style international » en lutte contre le régionalisme — a « littéralement » été *régionalisée* par les habitants, et surtout, par les observateurs. Toujours de cette même personne, qui n'habite pas le quartier :

EXT.

F-35 — Il semble que cette architecture n'est pas adaptée, que ce ne soit pas sa place... Une architecture que je verrais bien dans un pays de soleil... Ce qui surprend un peu, ce sont ces terrasses... ça fait un peu... un peu oriental, ces terrasses-à...

Certes, on attendrait alors de cette même personne une définition plus précise de l'architecture locale, régionale ou nationale que celle qu'elle nous donne :

— Ce qui est bien **pour ici**, moi je trouve que c'est une grande maison avec un toit à quatre pentes, par exemple.

2) Le stéréotype régional : l'« échoppe »

Pourtant, l'architecture régionale existe, nous l'avons vu : l'« échoppe bordelaise », « la chartreuse ». On nous en a donné deux catégories de définition : la définition par l'extérieur :

EXT.

J. Fi-35 — Une échoppe, c'est un bâtiment long et bas et uniforme, c'est au bord d'une route..., tandis que la chartreuse elle est au milieu d'un jardin; il y a quand même une différence assez sensible entre une échoppe et une chartreuse.

La définition par l'intérieur :

EXT.

F-32 — L'échoppe, c'est... un corridor au milieu, les pièces de chaque côté, une véranda derrière, puis voilà le style bordelais, quoi! (...) ça m'aurait plu quand même... si j'avais eu les moyens...

De toute façon, elle sert manifestement de modèle :

EXT.

✓ F-33 — Le seul défaut de ces maisons : il faut passer par la salle de séjour pour aller dans les chambres... (... mes parents ont toujours eu une échoppe... c'est peut-être pour ça que je voudrais un couloir central...

Cette dernière personne habite dans une maison construite en 1960, appartenant à une autre cité¹, mais le problème se pose exactement de la même façon dans les « Q.M.F. » : entrée directe dans la salle de séjour. Précisons seulement la définition de l'échoppe : il existe « l'échoppe double », qui correspond à la définition donnée plus haut et « l'échoppe simple », dans laquelle le couloir est latéral et ne dessert des pièces que sur un de ses côtés (l'autre étant en général mitoyen avec la maison voisine). Le plan dessiné par Le Corbusier se prêtait aisément à des transformations simples qui rapprochent les maisons de Pessac du prototype de l'échoppe. Observant les altérations intérieures apportées par certains habitants, on s'aperçoit qu'il était possible — et c'est arrivé fréquemment — de recréer, en construisant une simple paroi, ce qui est apparemment l'essentiel de l'échoppe simple : le couloir latéral. Un habitant non originaire de la région le suggère lui-même :

H-3 — Alors ici, moi, quand je suis entré, je suis rentré dans ma maison... potable, quoi!... normale.

s. — Normale...

— Oui, quoique... le dehors le paraissait pas... je vous dis que c'est pour ça qu'il y a des gens qui ne voulaient pas venir... mais ici... moi... je suis rentré! bah! il y a une salle à manger, ya une cuisine... il y a... un petit salon, un studio, des chambres. Bon, j'dis ça va, y a tout ce qu'il faut... Il y en a beaucoup qui ont fait une cloison, là, pour ne pas dire " J'entre directement " ...non! ça leur plaisait pas... Fallait qu'ils rentrent comme dans les maisons d'où ils venaient là-bas... en ville, voyez!... dans les échoppes, qu'on appelait ça à Bordeaux : on rentrait toujours dans un couloir. Bah! Ils venaient de toutes ces échoppes, ils voulaient rentrer dans un couloir, et pas directement dans la pièce.

1) Voir chap. IV, p. 50.

2) Voir en fin d'ouvrage l'influence du modèle de l'échoppe sur le dessin d'un fils d'architecte (9 ans environ) qu'on notera par la présence d'un couloir (alors qu'il habite dans la maison moderne qu'a construite son père, espace intérieur fluide et qui précisément n'en compte aucun).

Autrement dit, la maison « normale » pour le Bordelais, c'est l'échoppe, tandis que pour cette personne, les maisons de Frugès étaient des maisons « normales »; encore lui fallut-il, pour s'en convaincre, s'assurer qu'elle comportait bien tous les éléments qui habituellement font une maison... salle à manger, cuisine, chambres, etc... Car, à la vérité, ça n'avait rien d'une maison : « le dehors ne paraissait pas ». D'ailleurs, la maison normale existe-t-elle vraiment pour cette personne? Et le terme lui-même n'est-il pas le reflet d'une découverte, d'une expérience qu'il existe des maisons normales auxquelles, faute de mieux, il faut bien finir par s'habituer... :

H-3 — Oh est comme des rois, ici!... Qu'est-ce que vous voulez de plus?...

s. — On a chacun des idées sur sa maison...

— Ah! oui, oui, oui, oui, oui! c'est certain! Moi, avant d'habiter ici, moi, j'avais toujours eu l'idée, j'avais une maison qui était... dans mon esprit!... J'avais le plan qui était fait, comprenez-vous. Je savais, si un jour je fais construire une maison : voilà, comment je la disposerai, hein! Et, elle était là... et maintenant encore, ça arriverait, j'aurais une maison à faire construire pour moi... eh! ben, j'aurais mon plan : voilà ce que je veux...

s. — Elle serait comment cette maison?...

— Bah!... écoutez, maintenant, avec les voitures, tout ça, maintenant, je n'y pense plus beaucoup... Je dis : Si c'était à refaire, j'aurais toujours un plan; maintenant... avec tout ce que j'ai vu, je modifierais peut-être ce que j'avais dans l'idée, mais enfin... **on-a-tou-jours-cha-cun-son-plan! On veut sa maison, hein! pour soi... comme... comme on veut l'avoir quoi! ***

3) Extérieurement et intérieurement

Des deux définitions données plus haut de l'« échoppe » — la définition extérieure et la définition intérieure — il est curieux de constater, d'observer, que la première nous est donnée par une personne qui ne semble pas être concernée par l'échoppe — elle habite une maison dans un jardin et son rêve serait une « chartreuse » —, tandis que la définition intérieure nous vient d'une personne tout à fait concernée par l'échoppe : « Mes parents ont toujours eu une échoppe... C'est peut-être pour cela que je voudrais un couloir central »... Est ce pousser trop loin l'interprétation que de voir dans les formes syntaxiques employées la nuance entre la définition de la

* Voir photo 70 de la maison de la personne interviewée.

maison par l'extérieur, objective et dégagée : « une échoppe..., c'est »; et la définition par l'intérieur, engagée et péremptoire : « l'échoppe, c'est... »?

De toute façon, la dualité du jugement entre l'extérieur et l'intérieur est apparue de nombreuses fois. Nous l'avons déjà rencontrée :

H-3 — Sur dix personnes qui disaient : « C'est pas bien », il y en avait au moins neuf qui n'avaient pas mis un pied dedans...

et la femme de l'interviewé continue :

— J'étais impressionnée par ce jugement... et puis, dès qu'on a été emménagés...

— Extérieurement, ça ne me plaisait pas beaucoup, et puis, une fois que je l'ai eue visitée, vraiment, j'ai été conquise par...

H-3 — Quand je suis rentré dans ma maison... potable, quoi... normale (...) quoique... le dehors le paraissait pas...

Dans l'ensemble, le jugement péjoratif à l'extérieur devient favorable à l'intérieur,

F-3 — Les personnes qui viennent voir : — Jamais j'aurais cru que c'était si bien à l'intérieur. Avec cet escalier on se croirait sur un bateau. Agréable! — Il faut rentrer; l'extérieur, c'est pas pareil.

H-2 — Extérieurement... je vous dis, les gens étaient choqués par ce genre de constructions... Moi, ça ne m'a pas choqué, mais... une fois qu'on était rentré, on était même **ahuri** de trouver le confort que l'on trouvait!... A ce moment-là, en 1930, il n'y avait guère que les maisons bourgeoises qui pouvaient avoir ce confort!...

Une exception, cependant :

— Intérieurement, il n'y a pas du tout ce qu'on attend. L'extérieur et l'intérieur ne concordent pas. Extérieurement, elles rendent bien très, surtout celle-ci rend très bien. Mais intérieurement, on y vit mal. (Je ne parle pas à deux, moi et mon mari)...

puis après une description des transformations intérieures possibles :

.....
— Alors là, une fois que ce serait fait comme ça, à mon avis, l'extérieur commencerait à ressembler à l'intérieur...

Or on constate chez la même personne, — alors qu'elle prend une position strictement contraire à l'ensemble des autres habitants interviewés — que sa propre attitude est inversée lorsqu'il s'agit du quartier :

F-15 — Beaucoup de personnes quand elles voient ce quartier sont horrifiées... ça, c'est le premier aspect : c'est affreux... ces murs peints de toutes les couleurs, il faut dire la vérité, c'est très laid, et puis... quand on y habite, comme je vous disais, on garde quand même une certaine personnalité, les gens ne vous épient pas, ne voient pas tous vos faits et gestes parce que les maisons, tout en étant mitoyennes, sont quand même isolées : il y a ce jardin devant, ce jardin derrière...

C'est que, précisément, le rapport entre extérieur et intérieur peut nous mener d'une certaine façon au passage de l'architecture à l'urbanisme, de la maison au quartier. On examinera plus loin les comportements et les observations relatifs au quartier. Mais il semble intéressant d'établir dès maintenant un parallèle entre les deux séquences du même interview cité plus haut, l'une relative à la maison, l'autre au quartier.

Dans les deux cas, il y a :

1) D'abord un aspect extérieur qui « rend » ou ne rend pas (murs peints de toutes les couleurs) et qui correspond à un jugement artificiel — au propre et au figuré.

2) Et puis, un jugement à la longue sur la vie dans le quartier ou dans la maison : « quand on y habite », « on y vit bien » ou « on y vit mal ».

Pour certains, le jugement ne peut être qu'extérieur, étant le seul objectif :

H-17 — Quand vous arrivez quelque part, si vous voyez quelque chose de mal fait, vous le voyez en entrant... le premier jour vous le voyez... mais après, quand vous êtes habitué de le voir, vous n'y ferez plus attention. Ce que vous voyez pas le premier jour, c'est fichu, vous le verrez plus!...

EXT.

F-35 — Je ne peux pas avoir de jugement, parce que j'y habite.

De toutes manières, le jugement esthétique concerne l'extérieur :

H-20 — Esthétiquement... ça ne me plaisait pas, surtout l'extérieur... mais j'ai immédiatement vu les possibilités que je pouvais y trouver...

Même dualité entre l'aspect extérieur du quartier dans son ensemble et la réalité sociologique qu'il recouvre :

H-19 — Extérieurement, ce quartier-là fait taudis... du point de vue sociologique, ce n'est pas un taudis ce quartier.

Alors on est étonné de voir chez une assistante sociale prédominer l'aspect esthétique :

F-20 — Si on les classait " Monuments historiques ", je rigolerais!... pour moi, les Monuments historiques c'est... d'une part plus ancien,... d'autre part plus esthétique... ce serait un affront à Versailles!... c'est pas présentable... ..

Et pourtant certaines qualités sociologiques sont précisément reconnues, par cette assistante sociale, mais c'est comme si l'architecte n'en était pas responsable :

Remarquez qu'ici on ne se gêne pas,... les familles sont juxtaposées, pas superposées (la personne habite une maison jumelée) ...en tant qu'assistante sociale, je sais fort bien ce qui se passe dans des immeubles comme ceux que vous voyez là-bas!... (H.L.M. courants d'une centaine de mètres et d'une dizaine d'étages, voir photo 42) il suffit qu'il y ait une mauvaise couche pour que ça empoisonne toute une cage d'escalier, à ce point de vue là, ici on est bien... mais franchement... dites, franchement vous les trouvez bien ces maisons?...

4) Représentation de l'architecte

Avec ce dernier passage, on touche à la représentation de l'architecte. Manifestement, ici, les monuments historiques, c'est Versailles, c'est l'Architecture avec un grand « A » et c'est par conséquent ce dont l'architecte est responsable. Que par ailleurs, la vie dans le quartier soit agréable, c'est apparemment indépendant de l'architecte, c'est ainsi, simplement, et ce n'est pas de son ressort. Dans la maison, c'est la même chose :

F-20 — Je reconnais qu'il a fait entrer la lumière dans la maison...

Formule stéréotypée qui montre bien l'impersonnalité du jugement, idée reçue à force d'avoir entendu répéter que Le Corbusier avait fait entrer la lumière dans la maison... Mais en fait, ce dont est vraiment responsable

l'architecte, c'est le style, c'est l'aspect esthétique. Ce n'est pas tellement ce qu'il fait que la manière dont il le fait qui importe. Car de toute façon, ce que l'architecte doit faire, c'est obéir aux ordres du client qui lui dicte son plan :

EXT.

J. Fi-35 — Bien sûr que je la vois ma maison (*la maison dont je rêve*)... je suis déjà passée devant même (...) on arrive avec une idée chez l'architecte!... de toute façon, on a vu dans les revues des choses qui nous plaisent... il y a tant de questions qui entrent en jeu... évidemment, l'architecte, s'il me montre des exemples, je verrai... mais enfin, *en principe*, on se fait une idée et puis on aime bien qu'elle soit réalisée...

Nous avons même relevé ce lapsus qui nous semble chargé de signification :

EXT.

F-35 — *Quand on va porter ses plans à l'architecte...*

Littéralement cela signifierait que les plans sont déjà faits lorsqu'on va voir l'architecte. Mais c'est en fait un lapsus, car les plans doivent tout de même être dessinés, et c'est le rôle de l'architecte :

a. — Mais qu'est-ce que c'est que l'architecte...

EXT.

F-35 — Bah!... c'est lui qui dessine?... non?

a. — « ... »

— ...Il ne dessine pas l'architecte?... si!... il dessine l'architecte?... n'est-ce pas qu'il sait dessiner?...

Les plans sont faits, il ne reste qu'à les dessiner, l'architecte est là pour cela, « il sait dessiner » lui, ce qu'on lui apporte à dessiner. Toutefois :

— Je pense que quand on va porter ses plans à l'architecte *on a quand même tendance à l'écouter...*

EXT.

F-33 — Évidemment, pour quelqu'un qui s'y connaît...

a. — Pour quelqu'un qui s'y connaît?...

— Oui! eh bien... un architecte... oh bah oui, nous aurions pu faire faire ça par un architecte, ça aurait certainement été mieux fait... **les plans, non!**... les plans, non, parce que les plans, c'est mon mari qui les a conçus très bien, mais pour *monter* la pièce, il n'est pas du tout au courant... il a fait ça pour une question pécuniaire...

a. — L'architecte a des connaissances techniques?...

— Oh, je pense que oui, tout de même...

a. — Mais pour le plan?...

— Pour le plan, mon mari a su se débrouiller tout seul... d'ailleurs les plans ont été agréés!... maintenant... je présume que tout le monde n'y arrive pas...

Il arrive même que le rôle de l'*architecte* soit totalement ignoré :

a. — C'est Le Corbusier qui a construit votre maison?

H-8 — Oui oui, il l'a fait construire par l'architecte, c'est lui qui a donné l'idée, quoi! Le pauvre, s'il avait tout fait!... c'est de *lui*, quoi!...

5) Le Corbusier, son style, le « style »

L'architecte, ici, c'est Le Corbusier. Nous avons évoqué déjà l'implication que sa personnalité pouvait avoir dans notre étude. On peut cependant à travers lui, atteindre encore certaines représentations de l'architecte, en général, et de concepts comme « le style », « le moderne » — concepts qui, rappelons-le, sont apparus d'eux-mêmes. Inversement, on peut déceler des réactions propres à l'architecture de Le Corbusier en particulier.

Citons d'abord à nouveau cet interview :

H-7 — *Il faut reconnaître* que sa conception, on la retrouve partout!... plafonds bas, terrasses, cuisines petites, hein! Franchement pour moi actuellement, c'est bien, quoi! ...*et puis c'est costaud*, croyez-moi (*on sent ici une certaine compensation trouvée dans la solidité*) (...) ...je m'aperçois que vous avez des blocs qui viennent d'être construits là-bas sur la route d'Arcachon, et c'est le même style!... (...) ...il a voulu reconstruire Agadir... évidemment toujours dans son style... peut-être un peu personnel à l'époque, mais que je vois bien qu'on reprend!... sur la route d'Arcachon, il y a eu une cité construite il y a cinq ans et c'est le style d'ici, exactement le même style et dans le fond... un style qui en vaut bien d'autres sûrement...

Dans le fond, ce qui compte, avant la qualité du style, c'est qu'il y en ait un :

a. — Il y a un style?

EXT.

F-35 — Oui! bien sûr! mais le caractériser, c'est difficile parce que... *on n'est pas spécialistes* et puis... mais bien sûr qu'il y a un style! D'abord le style se dégage par rapport aux maisons à côté.

a. — Il se caractérise par quoi?...

— Par les murs... c'est quelque chose de rigide, de strict... *c'est cubique!* On peut pas tellement porter de jugement sur cette cité parce qu'elle est tellement délabrée que maintenant, je trouve que, *ça ajouté au reste*, ça ne va pas... mais une maison stricte comme ça, ça ne me déplairait peut-être pas... mais peut-être que je la préférerais dans une maison individuelle...

H-7 — *Évidemment, le style on n'y fait pas attention tous les jours...* : vous allez dans un endroit magnifique plusieurs fois, vous vous y habituez!

La relation architecte-style-esthétique-jugement extérieur momentané est dans ces derniers mots mise nettement en évidence.

s. — Qu'est-ce que c'est que ce style?...

— Eh bien... toits plats, terrasse, maison carrée de style « espagnol (*nouvelle affectation géographique*)... si j'avais à refaire, je referai pareil... remarquez! je crois qu'on n'a pas le droit de changer, mais... parce que si je change le style de la toiture, je change en somme le style de la maison... vu la construction, carrée comme elle est, si vous mettez par exemple un toit, vous enlevez tout le cachet de la maison...

s. — On garde un cachet...

— On respecte un cachet parce que la personne qui a eu l'idée de faire comme ça... c'était sûrement qu'elle devait avoir raison... *il y a des styles plus ridicules que celui-là* : ici on dirait que c'est un style arabe... mais devant un H.L.M. on dit que ça ressemble à une caserne...

H.L.M. ou pas, le nouveau style est jugé par sa ressemblance à des styles antérieurs existants et connus.

F-15 — Ce cube, c'est peut-être très bien mais à l'usage, il y a des erreurs... vous n'avez rien, là, qui protège le bâtiment... le bâtiment, c'est un cube, et puis il est exposé à tous les vents...

s. — C'est austère...

— Oui! c'est... il n'y a pas de douceur dans la construction de la maison... c'est vraiment un cube... avec tout ce qu'il a de rigide, d'anguleux, de laid... c'est très propre! c'est très net, c'est très propre, ça se dessine très bien, mais... et puis! *également au point de vue architecture ça a un énorme inconvénient*, c'est que, un cube,... par exemple, ceci sous la pluie, se trouve entièrement inondé (*la fenêtre*) et rien ne le préserve, il n'y a même pas un auvent autour des fenêtres, on n'a même pas pensé à mettre un petit rebord de béton, une proéminence, ce qui aurait été très bien parce que l'eau aurait été éjectée un petit peu plus loin, tandis que là, elle nivelle, constamment ça fait une érosion et c'est pourquoi les bâtiments sont abîmés : par l'eau... c'est en plein vent... il se dresse comme ça... *carrément!*

Il semble ici que la volonté plastique de Le Corbusier soit ressentie pleinement, et transformée en défaut fonctionnel.

H-8 — Maintenant qu'il est mort, ils trouvent, voyez! qu'il était pas trop bête quand même!... (...) ...c'est un peu comme Jules Verne... (...) ...ça a toujours été comme ça!... les gens qui étaient plus en avance que les autres... (...) ...si tout d'un coup vous avez une idée de faire des maisons que personne encore a fait, ils diront que vous êtes fou, à tous les coups... c'est qu'après... quand vous serez mort, ils trouveront quand même que... mais si vous n'êtes pas mort, hein!... ce sera même pas la peine d'exposer vos affaires...

a. — C'est pareil en architecture qu'en peinture?...

— Oui oui! faut trouver un style!... du moment que le gars il trouve un style... de maisons, n'importe comment on peut les faire... mais il faut quand même qu'il y ait une base... (...)

a. — En architecture et en peinture c'est pareil...

— C'est pas pareil, l'architecture... c'est défini... il y a déjà une base... en peinture, celui qui veut faire un tableau moderne, personne verra que c'est un bateau... tandis que si vous voulez faire une maison... abstraite... si vous mettez une porte sur le

toit... je sais pas comment vous dire... la porte elle est faite pour entrer, si vous la mettez sur le toit...

a. — Pourtant, quand cette maison a été construite, les gens ont réagi un peu comme ça...

— Oui oui! ils se sont demandés s'il était fou...

a. — Vous comprenez ça?...

— Oui je comprends parce que je trouve que le gars il était très en avance...

a. — Les gens avaient un peu l'impression qu'il mettait les portes sur le toit, en gros... pour eux c'était un peu pareil que du Picasso...

— Oh oui oui oui!... c'était ce genre, ils disaient : « celui-là il est complètement fou... mettre la cheminée au milieu de la salle à manger... » ils disaient : « ça y est, il débarque! »... mais moi je trouve que (...) Le Corbusier, il était assez intelligent d'avoir fait ça... (...)

a. — Et c'est quoi, « le style »?...

— Bah... quelque chose que... que *personne*, encore, a découvert... avant lui... c'est un genre... à lui quoi! particulier... Le Corbusier, il avait son genre particulier de construire une maison...

a. — C'est quoi, par exemple...

— D'abord... il les a construites cubiques... je ne sais pas comment vous dire... (...) ...remarquez, à force d'inventer on trouvera plus rien, mais enfin... ce n'est qu'un renouvellement... mais il faut trouver quelque chose de nouveau... du moment que vous trouvez quelque chose de nouveau, ça y est, votre renommée est faite... c'est un peu comme la musique moderne, maintenant, le "jerk", tout ça, vous me direz : « ça ne ressemble à rien... » bon!... par rapport aux gens qui... aux anciens qui vivent maintenant! moi je trouve ça normal! mais vous jouez une "polka" avant que ça existe! eh bien ça y est on dit : « celui-là il divague » ou « ils sont fous dans cette génération... » c'est pareil... notez... ça va un peu trop vite maintenant...

a. — Quoi?...

— Le temps... tout!... ils trouvent trop de choses à la fois en ce moment...

On en arrive maintenant au concept de « moderne ».

— Voyez, c'est moderne ça... les vases là!

a. — Mais pourquoi c'est moderne?

— Parce qu'ils ont pas de forme justement!... voyez! je sais pas mais... ils ont pas de forme ces bougeoirs, ça a l'air d'être... des morceaux, qu'on a cassé ou qu'on a tapé à coups de... marteau et puis un ciseau voyez et puis... on a découpé ça un peu... au petit bonheur la chance... c'est tombé comme ça puis ils ont fait... un chandelier avec...

a. — Mais pourtant c'est pas cubique?...

— C'est du moderne justement... du moment que... le buffet là il est classique, il est pas ancien évidemment parce que ils sont sculptés etc... mais il est classique parce qu'il a rien de spécial... Le vase là-haut serait classique : je représente un vase, moi, je fais un cône avec un pied!... tandis que là celui-là il a des cornes là, il est tordu, là tout de suite, ça y est! de suite c'est moderne...

Mais le moderne n'a sans doute pas la même signification pour les diverses générations. Les jeunes lui attribuent comme on vient de voir, une sorte de baroque formel. Pour la génération adulte, les valeurs positives du moderne sont singulièrement proches de celles définies par Le Corbusier à l'époque, en particulier, la netteté de la machine.

H-19 — Pour moi, dans la plupart des constructions modernes, ce qui me plaît — sauf exception —, ce qui me plaît, c'est le caractère neuf, propre, net, si vous voulez... alors là c'est le gros avantage du moderne... mais quand c'est du moderne vieilli, détérioré... ça je trouve ça absolument abominable, épouvantable... parce que tout ce qui en fait l'aspect attirant à disparu, il ne reste vraiment que du repoussant à l'état pur... alors que l'autre style de maisons, les vieilles maisons en pierre, etc..., elles peuvent se permettre de vieillir, ça n'a aucune importance... tandis que ça, ça ne peut pas vieillir, ou alors il faudrait que ça soit impeccablement entretenu... j'attends du moderne qu'il soit propre, net, impeccable... s'il n'est pas impeccable, alors c'est pas la peine...

6) L'image temporelle de Pessac

Cette idée du « moderne vieilli », nous l'avons retrouvée. Elle éclaire profondément, à notre avis, la position que tient Pessac dans le temps. Elle précise le facteur temporel qui contribue à former l'image du quartier. Il y apparaît que l'architecture de Pessac n'y contient pas de durée :

F-15 — Je préfère les choses anciennes, mais j'aime bien le modernisme... *(on trouve d'ailleurs plus loin dans cet interview, la synthèse de l'ancien et du "modernisme" dans l'expression d'un projet : « une armoire ancienne transformée en placard à balai »)* on fait des choses très bien dans le modernisme... alors forcément, nous faisons une différence entre ce vieux modernisme et le modernisme actuel qui nous paraît mieux, peut-être parce qu'il est neuf, mais aussi parce qu'il y a eu une recherche... il y a eu une expérience... il y a eu des erreurs et on y a pallié... On a dit « bon!... on a fait ça... bien!... mais en fin de compte c'était pas tellement formidable »... ou « c'était gênant » ou « c'était encombrant ou inutile », alors on va changer, on mettra autre chose et...

L'architecture de Pessac, c'est donc du vieux modernisme. Et en cela, elle ne contient ni la preuve de vie de l'ancien, ni l'expérience acquise qui peut être contenue dans le « modernisme actuel ». On est tenté d'évoquer ici la formule de Gaston Bachelard :

« L'espace tient du temps comprimé, l'espace sert à ça. » Alors précisément, l'espace de Pessac ne sert à rien, l'architecture n'y contient pas de temps. Une compensation cependant — et elle est toujours apparue comme telle dans les interviews — il s'agit de la solidité qui, elle, permet justement de s'enraciner dans le temps, et physiquement, dans l'espace. La sécurité temporelle absente, on trouve la sécurité dans la matière :

F-15 — Ici la construction est très solide, beaucoup plus solide que certaines constructions très modernes qui paraissent très très très légères!... alors ici, on a l'impression d'une masse... d'abord c'est cubique... alors on a l'impression d'une masse...

H-3 — Nous on s'y plaît... au début elles ont été très critiquées, mais c'est parce qu'ils les connaissaient pas! regardez nous avons été bombardés et pourtant elles ont tenu le coup... ça aurait été comme celles d'en face!... on a eu cinq bombes dans le coin... faut qu'elles soient solides!...

a. — Comment vous la trouvez cette maison?...

H-1 — Je trouve... comment dirai-je... que c'est une maison... solide... on voit pas des lézardes comme ces nouvelles maisons qui se font...

H-2 — Et au point de vue construction, ici... *c'est pas mal!* hé!... c'est du solide... vous dire à quel point ces maisons sont

solides : une bombe a soufflé la maison là-bas, la terrasse s'est couchée et ne s'est pas démolie et l'escalier est resté debout! c'est vous dire que... hein! si c'est du solide!... c'est du solide, et moi... j'ai voulu couper des pans de mur pour faire la terrasse... eh bien je vous assure que... j'ai trouvé du fer... et y en a!... et quand on dit que c'est du béton armé, eh bien croyez-moi qu'il est armé... hein! ...avant que ça s'écroule, hein! toutes les maisons elles seront écroulées que la mienne elle tiendra encore, sûr!...

« C'est épatant ce qu'ils ont fait... »

LE CORBUSIER.

8

Les interviews : confrontation à la conception architecturale

1) Standardisation

Selon Le Corbusier lui-même, la standardisation a été l'aspect le plus fondamental de la conception des Q.M.F. D'une façon tout à fait inattendue pour nous, la similitude des maisons n'apparut guère au cours des interviews. Déjà, le docteur M..., conseiller municipal à l'époque de la construction, et M. Vrinat, directeur des travaux, nous avaient précisé que l'aspect standardisé des maisons n'avait pas été mal accueilli et n'avait pas été un motif de la réaction défavorable des habitants. La standardisation ne fut pas une critique soulevée. L'information ne nous paraissait pas sans intérêt, étant donné la polémique qui — dans les milieux architecturaux — a eu lieu et a encore lieu sur le thème de l'opposition entre standardisation et personnalité. Nous reviendrons sur l'étonnante synthèse qu'on a pu trouver au problème dans la « personnalisation »...

Au cours des interviews, seul un jeune homme de dix-huit ans a développé longuement ce thème. Mais le fait s'explique parfaitement par l'existence d'un voisin renommé et considéré en quelque sorte comme le spécialiste de Le Corbusier, celui qui sait, qui explique comment et pourquoi Le Corbusier a fait ce qu'il a fait*.

* En tant qu'artiste sculpteur animalier, ayant suivi Le Corbusier, lors d'une de ses visites ultérieures au quartier, M. B..., c'est le « connaisseur ». « Allez donc voir

L'expression de la conception de Le Corbusier exprimée par lui-même, transmise par M. B... aux parents pour être finalement mêlée au jugement personnel de l'interviewé n'en a pas moins d'intérêt :

H-8 — Les maisons, ce sont les mêmes pièces, et aucune est disposée pareille (...) ...Mais je ne comprends pas. Il y en a pas une pareille. Remarquez, comme ça, c'est mieux... comme ça, on les remarque, en en faisant aucune pareille... Il y a aucune maison qui sont pareilles, ça fait qu'on les remarque toutes. Tandis que si elles sont pareilles, on les remarque pas...

Ici... c'est une cité... tout en étant aucune maison pareille : vous avez votre jardin; vous avez aucune maison disposée comme les autres... Je reviens à dire qu'il a fait aucune maison pareille... C'est une idée à lui, ça. (Ici, on a la preuve de l'endocritinement par M. B...) Et, en même temps, c'est une cité, parce que les maisons se ressemblent, et... ne sont pas pareilles : c'est une cité, puisque toutes se ressemblent et sont faites par le même. Je suppose que c'est ça qu'on appelle une cité.

s. — Ça fait à la fois pavillon, maison individuelle et cité.

Oui, ça fait tout, quoi! C'est ça, justement, qui est bien. Je trouve que c'est pas bien d'habiter dans la même maison que celle du voisin. Voyez celle-là, elle est pas pareille, on se sent supérieur, voyez! Et le voisin se sent supérieur à celle-ci, et ainsi de suite. Ça fait que chacun trouve que sa maison est mieux... Par exemple, nous, on est mieux exposé le matin qu'eux, mais eux le sont plus le tantôt, alors ça fait que ça s'accorde... Je sais pas comment vous dire, c'est pareil... sauf que les pièces sont pas exposées pareils. Par exemple, chez un camarade : voyez, ici c'est la salle à manger, bon... Eh! bien, chez lui, c'est la cuisine, et la salle à manger, ils en ont pas. A la place de la salle à manger, soit qu'ils ont une chambre, ou un vestibule, comme nous on a ici, c'est des pièces qui sont remplacées. Et puis en haut, il y a... au lieu que ce soit une chambre, comme chez nous... c'est un bureau... Dans toutes les maisons, c'est

M. B..., il vous donnera des explications que nous, évidemment, on ne peut pas vous donner. Il s'y connaît; en somme, il est un peu de la partie. »

En particulier, c'est sous l'influence de ce voisin que les parents du jeune homme en question ont fait enlever une cloison qui avait été mise par leurs prédécesseurs. Leur voisin leur avait expliqué, comme à nous :

— Le système de Le Corbusier à l'intérieur c'est ici : vous voyez cette enfilade de l'escalier : si on met une cloison, on coupe tout. »

Ce rôle de propagateur de la théorie corbuséenne n'est pas négligeable dans la vie du quartier.



« comme ça... Je sais pas pourquoi il a fait comme ça...; certainement qu'il avait prévu quelque chose, je sais pas quoi... on verra... la suite des événements peut-être... Il avait dû prévoir quelque chose...
(...)

— Moi, *j'aime pas les maisons qui se ressemblent*... pourtant, elles se ressemblent, mais elles sont pas pareilles... C'est ça qui est... c'est ça qui est bien : celles-ci (*il s'agit de celles qui sont alignées*) elles sont toutes pareilles à peu près; c'est ça que j'aime pas... Par exemple, ici, vous avez aucune maison qui est disposée pareille, elles sont pas pareilles; ça, c'est bien. Vous avez la même maison que les autres, mais, c'est pas la même... Les autres, elles sont toutes pareilles : toutes les terrasses sont disposées du même sens, tandis qu'ici, voyez, y a une terrasse qui s'ouvre là, mais celle-là, elle est disposée à l'envers. Cette maison par rapport à la nôtre et puis ici, la terrasse sur le côté, dans un autre sens, là...

Il est remarquable que la standardisation, vue sous l'angle de la personnalité n'apparaisse jamais dans les autres entretiens. Seul l'interviewé précédent exprime l'intérêt de pouvoir rendre sa maison personnelle — comme son solex et les enjoliveurs qu'il y ajoute (voir photo 61), phénomène qu'il présente pour lui comme une nécessité absolue — et les possibilités qu'offrent les maisons de Le Corbusier à ce point de vue. Ailleurs, le problème de l'expression de la personnalité n'est jamais évoqué, et c'est un aspect purement fonctionnel — à savoir l'isolement — qui est apprécié dans la variété de disposition des maisons (le fameux « jeu de loto » de Le Corbusier).

F-3 — La disposition de l'une à l'envers, l'autre à l'endroit, moi, je je trouve ça très bien, parce qu'on ne se gêne pas du tout entre voisins. Quand moi, je suis dans ma cuisine, derrière, ma voisine, elle est dans sa cuisine, là... Moi, je sors derrière pour mes boîtes à ordures et tout ça, et elle, elle sort devant... Au fond, on peut rester une journée entière sans se voir, tout en étant accolées les unes aux autres... On a l'impression d'être chez soi...

F-10 — ...Quand je suis dans ma salle à manger, si je reçois du monde, nos voix vont plutôt porter vers le jardin... si cette dame reçoit du monde, ce sera plutôt sur la route...

Certes, il ne faudrait pas conclure de l'absence, dans les entretiens, d'éléments relatifs à la similitude des maisons, et à leur aspect identique,

que le facteur n'a aucune influence sur les habitants. Mais déjà nous ressentons — et nous le préciserons plus loin — que la réaction banale devant les modifications apportées par les habitants qui consiste à penser que ceux-ci ont voulu personnaliser une architecture impersonnelle est peut-être simpliste et que, même si elle n'est pas fausse, elle appelle réflexion.

2) La « machine à habiter », fonctionnalisme, rationalisme. Décalage entre pensée et comportement chez l'architecte et chez l'habitant

Reportons-nous aux deux séquences d'interviews relatives au « moderne » et au « modernisme ». Dans l'un d'eux, l'expérience du « modernisme » — puisque c'est le terme impropre employé — consiste essentiellement dans la suppression de ce qui est « gênant », « encombrant », « inutile ». Dans d'autres passages de la même interview, apparaissent les termes de « pas logique », « pas rationnel », « pas fonctionnel », à l'adresse des maisons étudiées. C'est donc principalement le fonctionnalisme et le rationalisme prônés par Le Corbusier qu'on attend du moderne, et que cette personne ne trouve pas à Pessac. De l'ancien, on attend autre chose, et la synthèse entre ancien et moderne semble nous être donnée par cette même personne lorsqu'elle exprime son projet d'« une armoire ancienne transformée en placard à balais »... L'absence de placards « comme on fait maintenant »... est durement éprouvée par l'habitante. Le rôle fonctionnel du moderne est ici explicite. L'évangélisation rationaliste de l'architecture par Le Corbusier semble bien avoir atteint son but..., non l'architecture! Dans son article déjà cité, on pouvait lire, à la suite de citations de textes de Le Corbusier : « Il résulte de cette conception que l'on doit d'abord chercher à supprimer tout l'inutile encombrant qui gêne nos mouvements, complique nos travaux d'entretien, immobilise de l'argent inutilement, etc... » Formant un ensemble, les mêmes termes y sont employés que ceux qui servent à la personne interviewée pour exprimer les lacunes des maisons de Le Corbusier...

De même, les mots « netteté », « propreté », « aspect impeccable » — qui, eux, expriment un aspect extérieur, tandis que les termes précédents traduisent des qualités fonctionnelles — ne sont-ils pas l'expression des attributs esthétiques majeurs de la machine tels que Le Corbusier les définit? « ...Une beauté basée sur la pureté des formes et la rigueur de l'exécution. Les machines remplacent le travail à la main; les sphères sont lisses, régulières et parfaites; les cylindres ont l'absolu d'une théorie : la machine sans s'étonner, dresse les surfaces les plus exactes... ». Mais justement l'exécution, à Pessac, comme dans beaucoup des œuvres construites par Le

Corbusier, est loin d'avoir été parfaite. « Les murs ne sont pas d'équerre... »

Sans doute, faut-il rapprocher cette rigueur, cette propreté, cette netteté, cette perfection que l'habitant cité (H-19 page 91) attache au moderne de l'expression de ses réactions aux différents matériaux modernes :

H-19 — J'aime beaucoup, moi, comme matériaux modernes, le verre, le métal, l'acier, l'aluminium... J'aime pas le béton.

La sphère lisse que nous décrit Le Corbusier n'évoque-t-elle pas justement une sphère d'acier poli? Pourtant, Pessac est en béton et on n'exagère guère en disant que toute son œuvre est en béton, béton brut de décoffrage, le plus souvent, dont les aspérités et les imperfections sont justement sentées lui donner une âme. L'incohérence qu'on trouve ici entre le texte, l'intention explicite de Le Corbusier et son acte réel n'est pas rare. L'habitant, à ces impératifs tout à fait assimilables aux valeurs prônées par Le Corbusier, ne trouve pas de réponse dans l'architecture de Pessac. Une véritable rupture entre l'intention et l'acte de l'architecte est ici mise en évidence. Déjà, nous avons souligné, dans un chapitre précédent, l'ambiguïté de la « machine » de Le Corbusier.

Curieusement, il en va strictement de même chez la personne citée : une vieille 2 CV, une maison mal ordonnée, des fils électriques suspendus à travers le passage, des murs qu'il « faudrait badigeonner un peu » satisfont apparemment — en deça du besoin exprimé de propreté et de netteté — une personne intellectuelle, vraisemblablement quelque peu détachée des choses matérielles. Ici encore, les formes syntaxiques utilisées nous semblent refléter la dualité entre deux jugements. De nombreuses fois, en cours d'interview, réapparut la formule suivante :

H-19 — Il y a deux niveaux... (...) ...le premier niveau...

— ...là encore, il y a deux niveaux...

L'interviewé ci-dessus, intellectuel, et, par là, conscient des deux niveaux de pensée, ne fut pas la seule personne à exprimer consciemment cette dualité de jugement :

H-22 — Ce qu'en pense ma femme?... eh bien... alors, ma femme étant professeur, je ferai deux chapitres : en tant qu'intellectuelle si vous voulez, enfin le terme est pédant... (...) ...elle apprécie beaucoup... à un moindre degré que moi... (...) ...elle apprécie... enfin, ...je parle sur le plan... intellectuel...

a. — Sur l'autre plan...

— Alors sur l'autre plan évidemment, les deux premières années, elle ne bénissait pas Le Corbusier... pour des raisons qui ne dépendaient pas directement de... alors ces raisons étaient essentiellement le chauffage et la mauvaise étanchéité des fenêtres... (...) ...le point de vue de la mère de famille... (...) ...de la ménagère...

La personne met en évidence que la maison est vécue sur deux plans. Disons plutôt qu'elle est d'une part pensée, d'autre part vécue; jugée au premier abord en fonction de réactions esthétiques, puis vécue. Dualité exprimée clairement aussi dans le dépliant publicitaire dont nous avons parlé, s'adressant — par définition — à des personnes qui n'habitent pas :

« Il suffit de demander à ceux qui habitent nos villas comment ils les trouvent et comment ils s'y trouvent. »

Comment on trouve la maison, et comment on s'y trouve sont deux choses différentes et, de toute façon, pour juger, il faut demander à ceux qui vivent la maison.

Finalement, la maison, dans sa totalité, est double : l'une est pensée, objectivement, et souvent c'est l'extérieur qui en est le support matériel; l'autre est vécue subjectivement et l'intérieur en constitue le cadre physique.

Remarquons, en fonction de ce que nous avons vu dans le chapitre précédent, que l'architecte n'est pas forcément responsable des deux, aux yeux des habitants : on attend surtout de lui le dessin, le contour extérieur physique, l'aspect, la forme d'un contenu dont on a décidé.

3) Les transformations : le « jeu de construction »

Nous venons de mettre en évidence un certain décalage entre les intentions de l'architecte et ses actes véritables, ainsi qu'entre l'opinion exprimée par l'habitant sur sa maison, et son comportement de fait. Ce décalage, nous l'avons rencontré à plusieurs reprises et, à notre sens, c'est le même dont il s'agit quand les habitants énoncent le hiatus qui existe entre deux jugements possibles sur la maison :

- « ...au début... et puis après, voyez... »
- « ...de l'extérieur... à l'intérieur... »
- « ...quand on arrive... quand on y habite... »
- « comment ils les trouvent... comment ils s'y trouvent... »
- « sur le plan intellectuel... sur le plan de la vie... »

Aussi, à ce point de l'étude, on peut s'interroger sur la question de savoir comment trouver une approche du problème des *altérations* apportées par les habitants — qui sont précisément à l'origine de notre étude — étant donné qu'elles sont l'expression matérielle même du comportement de fait de ces habitants.

Nous avons décidé d'interroger des habitants et nous avons justement découvert un décalage entre les paroles énoncées et les faits. Nous avons aussi rendu compte au chapitre VI de la difficulté de disséquer les raisons pour lesquelles les habitants effectuent telles ou telles transformations. Comment lever ces difficultés? Ici encore, la solution fut trouvée en se situant à un niveau beaucoup plus général et, au lieu d'analyser le détail des transformations, en les considérant dans leur ensemble. C'est la même démarche qui nous a fait conclure, en examinant le problème de « l'échoppe », que l'important — bien au-delà des problèmes d'aménagement de l'échoppe — était surtout dans la mise en évidence d'une tendance générale des gens à ajouter d'eux-mêmes des parties à leur habitation, au point que ces ajouts contingents en apparence étaient pour ainsi dire devenus la règle.

Aussi, nous ne nous occuperons pas de savoir, dans le détail, si telle ou telle transformation s'est produite, si un couloir a été mis ou non, etc... Nous nous sommes contentés de faire un certain nombre de schémas représentant chacun une situation réelle existante, et dont l'intérêt n'est pas le détail d'aménagements, mais la variété, prise dans son ensemble, des transformations qui ont été apportées.

Certes, il est intéressant de savoir que dans la présence d'un couloir, il y a toute chance pour qu'il y ait une réminiscence de l'échoppe. Mais combien plus important de savoir que, comme pour l'échoppe — habitation traditionnelle de la région de Bordeaux — les maisons de Le Corbusier ont pu être et ont été transformées. En regard d'un contexte régional où l'on décèle un système de transformations fréquentes de la maison et une habitude de meubler la campagne de constructions annexes, la réalité globale d'une tendance générale des habitants à aménager eux-mêmes leurs maisons est sans doute plus intéressante à considérer que les causes fragmentaires, d'ordre fonctionnel ou autre que l'on peut analyser. Le phénomène de Pessac prend ici un nouvel éclairage et un sens que corrobore l'enquête. Car ici, justement, contrairement au décalage si souvent observé, observations et interviews vont de pair pour déceler la multiplicité des possibilités de transformations que fait apparaître la conception architecturale de Le Corbusier. Il ressort qu'une des qualités essentielles de cette

architecture tient précisément dans ce qu'elle a permis ces transformations et, même, dans une certaine mesure, les a suscitées.

On sent l'intérêt qu'il y eut à approfondir le phénomène au-delà d'une impression immédiate qui faisait ressentir comme un échec ce qui, en définitive, s'avère éminemment positif : les transformations apportées par les habitants...

La convergence des témoignages et des faits apparaît sur ce point manifeste :

H-20 — J'ai acheté cette maison en cinq minutes : extérieurement, elle ne me plaisait pas, mais j'ai tout de suite vu les possibilités... (...). Enfin, c'est une maison qui permettait un tas de combinaisons.

F-10 — Si j'étais propriétaire de cette maison, je sais que j'y ferais des transformations et qu'on aurait pu passer par un couloir. Je sais que j'aurais fait un couloir tout le long de la maison et que cette pièce je l'aurais faite agrandir, comme on fait maintenant, avec une grande baie vitrée accordéon pour donner carrément sur le jardin... Il y a beaucoup de transformations à faire dans ces maisons... Je crois, autant il y a de maisons, autant de styles différents. Il pourrait se faire...

s. — Est-ce que c'est une caractéristique de ces maisons qu'on peut les...

— ...les transformer? (*Noter la non-directivité qui donne tout son poids à la reprise.*) Je ne sais pas si Le Corbusier y a pensé, il y a trente-cinq ans, mais toujours est-il qu'on peut très bien les transformer et y faire ce que l'on veut hein!... Je ne sais pas du tout ce qu'il y a pensé, mais il est certain qu'on peut en tirer ce que l'on veut... Cette pièce-là divisée en deux, elle fait deux chambres... absolument normales dans les plans actuels... Oh! il y a de quoi les modifier... Vous savez, mon mari en a fait déjà trente-six plans différents.

a. — Il a d'autres projets?

— Oh! oui. Pour notre part, nous en avons déjà fait quatre plans différents (*noter « pour notre part » qui exprime la valeur courante du phénomène chez les autres*) ...pour cette pièce, on n'est d'accord ni l'un ni l'autre... les autres il y a de quoi les arranger, par exemple, la petite pièce du fond, vous la supprimez, vous agrandissez la cuisine et ça fait un couloir qui viendrait jusque dans ce salon... ce qui fait quand même une grande cuisine...

c'est une possibilité... l'entrée vous pouvez en faire un garage... si vous ne voulez pas en faire de garage, vous pouvez en faire une buanderie... vous pouvez en faire même une salle de bains et les waters... et là-haut, ma foi, il y a de quoi agrandir la pièce en prenant sur la petite salle de bains et en ne faisant à ce moment-là, là-haut, qu'un cabinet de toilette, ce qui fait une chambre assez appréciable. Ce qui est d'ailleurs fait chez mes parents... (*qui habitent également le quartier*).

Cette faculté d'aménagement est parfois clairement ressentie :

H-22 — Il y a quand même une certaine... flexibilité qui permet d'adapter... d'insérer des besoins nouveaux dans un cadre qui n'était pas essentiellement prévu pour eux...

Et parfois clairement exprimée :

H-19 — Mais ce que j'aime, si vous voulez, dans la maison, au point de vue architectural... au point de vue commodités (*noter la précision apportée de l'architectural au commode*)... mais je ne crois pas que ça ait été conçu par lui de cette façon-là parce que j'ai l'impression qu'il avait quand même une vue assez rigide des choses... il serait sûrement assez désolé d'ailleurs de voir ce qu'on a fait de ces maisons — d'ailleurs à juste titre pour une grande partie, — mais ce qui me plaît... ce qui m'apparaît intéressant, c'est, si vous voulez, une structure créée au départ, avec une possibilité, si vous voulez, d'adapter la maison aux habitants et pas seulement les habitants à la maison... en ce sens que... ce qui me sert d'entrée autrefois c'était un espace vide... ça (*le bureau*) c'était un garage... heu... là-haut, bon! il y avait une salle de séjour qui faisait tout l'étage... or, les habitants ont la possibilité, en fonction de leurs besoins et de leurs désirs, de transformer ce garage en pièce, de boucher, là, pour faire une autre pièce, de cloisonner l'escalier... pour faire une pièce... heu... ça me paraît extrêmement intéressant : créer, si vous voulez, un volume... important... sans pour autant qu'au départ... il y ait... heu... un F5 si vous voulez... ça permet à celui qui habite... aux différentes générations, d'apporter leur changement... alors que certaines maisons... on l'a, et puis... faut vivre avec, quoi! on peut pas transformer... (*ici*) les maisons sont très transformables... puisque, la terrasse, bon!... certains en ont fait une pièce... (*et la personne s'apprête à nouveau à décrire des transformations possibles*).

H-1 — De l'autre côté c'était à l'air libre... moi j'ai fermé parce que... on est nombreux chez moi et j'ai tâché de faire à ce qu'on soit le mieux logés possible.

- a. — Finalement, on peut faire ce qu'on veut dans ces maisons?...
— Oui! regardez!... une maison qui... ici c'était la cuisine et il y avait deux chambres et la salle de séjour... mais aujourd'hui, j'ai trois chambres, ici ça fait une cuisine... et la salle de séjour... qui est toujours aussi grande... alors voyez dans le fond... ça fait un F4...

Une chose importante est que la vue de ces transformations semble avoir fait prendre conscience aux habitants, ici plus qu'ailleurs, de cette nécessité d'« adapter la maison aux habitants, et pas seulement les habitants à la maison » :

H-3 — Comme je leur disais... faites-le pour vous, ne faites pas de transformations pour vos enfants, parce que n'importe qui, que ce soit vos enfants, un étranger, n'importe qui, ...qui viendra habiter chez vous, *il-dé-mo-li-ra-tou-jours quelque chose!* {ça ne lui conviendra pas! la porte, vous l'avez mise là, et lui il la voudra là-bas! vous avez fermé un mur pour faire... lui! il fera une porte dedans ou il le fichera en l'air... pour faire une grande pièce là (et c'est arrivé!) : il y a des maisons là-bas, ils ont fait sauter une grande cloison, ils ont fait une grande cuisine et patati et patata... puis maintenant, bah... le bonhomme il a refait une cloison pour refaire sa cuisine moins grande puis faire une pièce pour un de ses enfants... comprenez?... il y a toujours des changements... il faut pas dire "c'est épatant!" non!... *la maison, aussi bien conçue soit-elle, elle est jamais bien conçue pour une famille qui vient habiter dedans...* Il y a toujours quelque chose à changer... ça fait rien... ça fait marcher le commerce!... Et ici depuis trente ans, j'ai toujours vu ça! il y en a qui ont eu trois ou quatre propriétaires différents, à chaque coup, ils démolissaient quelque chose et ils refont, forcément, chacun à son idée... *une façon de vivre...*

Mais aussi les transformations, l'idée de transformer semble naître de cet aspect étrange de l'architecture — qui frappe lorsqu'il ne choque pas — de la taille même des pièces qui étonne. Le passage suivant nous vient justement d'une jeune femme qui n'a emménagé que depuis trois mois : il semble qu'on y assiste à la naissance même de l'idée des transformations dans le sens que nous venons d'expliquer :

F-15 — Remarquez que beaucoup de personnes disent : « Oh ! que c'est grand ! ». Quand ils arrivent ici, ils trouvent que c'est grand... Seulement, évidemment, quand ils rentrent dans le cabinet de toilette, ils disent : « Mais c'est minuscule ce cabinet de toilette ! ». A deux, on s'y gêne, c'est pour vous dire !... très petit... La grande chambre... est très grande !... D'ailleurs, on l'appelle la grande chambre, mais elle est effectivement... **grande** ! Puisqu'elle est comme ici... Elle est grande... ça fait une grande superficie, quoi !... la petite chambre est... un peu trop petite... un petit peu ! un peu trop petite ! Il faudrait qu'on... quoique... J'aime assez les grandes chambres... Mais... pour que ce soit rationnel, il faudrait qu'on en prenne un quart ici, qu'on le porte là-bas, alors, voilà, ça ferait deux chambres équilibrées. ...Ça ferait une salle de séjour... bien. La cuisine, à la rigueur, elle peut rester comme elle est... ou alors ceci resterait, mais à condition de couper la véranda, — la véranda qui ne sert à rien — et... avec les W.C. qui sont là qui m'énervent énormément, ce serait... Il y aurait par exemple... ce serait muré d'un côté avec une grande porte d'entrée, muré au milieu avec une seconde pièce, parce que ça ferait une trop grande pièce qui ne servirait à rien ; ça ferait donc deux pièces... Une pièce qui communiquerait avec la cuisine, une pièce qui communiquerait ici, dont on pourrait trouver très facilement l'utilité... Alors là ! une fois que ce serait comme ça, à mon avis, l'extérieur commencerait à ressembler à l'intérieur...

A l'inverse, et à l'appui de notre thèse, citons les paroles de quelques habitants que nous avons interrogés dans une cité située à trois ou quatre kilomètres de là. Les maisons, jumelées ou en bandes, sont très proches de la conception de Le Corbusier, bien que construites en 1960. C'est la cité dont il est question page 87, lorsqu'un habitant veut montrer qu'on construit maintenant dans le style de Le Corbusier.

La question relative à d'éventuelles transformations — question directive, car elle n'aurait pas été soulevée si nous ne l'avions amenée — éveille bien le désir d'en faire, mais de toute évidence l'habitant n'y avait pas songé :

a. — Est-ce que vous avez des projets d'aménagement ?

EXT.

F-29 — Dans cette maison, je crois pas qu'on puisse faire beaucoup d'aménagements... A l'extérieur, peut-être, oui !... Si j'avais eu

une maison en bout... j'aurais peut-être essayé d'arranger le garage. Voyez, en faire une pièce supplémentaire ; il y en a qui l'ont fait.

Ailleurs, dans la même cité :

a. — Vos parents ont fait des projets ?

EXT.

E-34 — Oh ! Retapisser les chambres, mais c'est tout...

a. — Derrière, avez-vous construit quelque chose ?

— Oui, un chai !... Ça sert de débarras, quoi ! Presque tous les voisins l'ont fait, d'ailleurs...

Et chez un autre habitant, encore :

a. — Avez-vous l'intention de faire des transformations ?

EXT.

H-30 — Oui, mais... pas tout de suite... Je crois que... Parce que, si je fais un couloir, ça va me réduire la pièce de moitié... je crois que, finalement... je laisserai comme ça et... on ne peut pas faire beaucoup de transformations ; ça a été calculé au plus juste... évidemment, ils ont pris un peu partout pour économiser, quoi !...

Il est certain que la rareté de l'espace est, dans ces maisons, en grande partie responsable du carcan que constituent ces habitations. Et par opposition, les maisons du quartier Frugès ont été largement conçues :

F-6 — Il y a de la place... il y a beaucoup de place ! alors on a fait tomber des cloisons, on les a déplacées, on a arrangé quoi...

Mais outre l'aspect quantitatif du problème, l'espace est qualitativement conçu de façon à permettre une grande latitude d'aménagement :

a. — Qu'est-ce que vous feriez ?

H-13 — J'arrangerais de manière à ce que ce soit moderne... *soit moderne, soit ancien*... on peut faire les deux dans ces maisons...

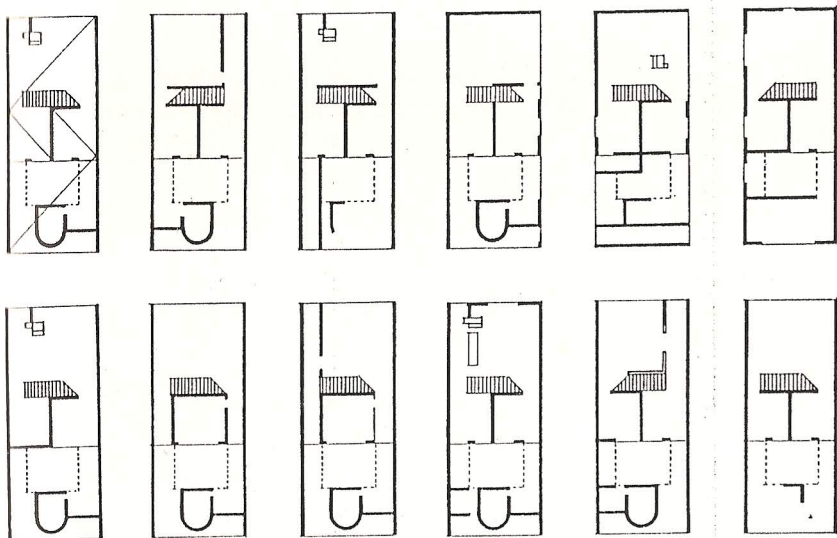
a. — On peut faire les deux dans ces maisons ?...

— On peut faire les deux dans ces maisons...

- a. — Mais pourquoi...
 — Vu la disposition... vu... vu comment elles sont faites! la terrasse, je mettrais un jardin d'été... là, sous l'escalier, je mettrais un bar... là-bas, chez « X », ils ont fait une maison *superbe*... *c'est une maison où ils ont fait trois appartements!* il faut dire que c'est quelqu'un du métier...

4) Pessac, œuvre ouverte

De fait, le rapprochement des aménagements intérieurs avec le plan de Le Corbusier montrent bien comment la conception pouvait d'elle-même donner lieu à de multiples possibilités combinatoires. Nous donnons ici des schémas des diverses transformations que nous avons rencontrées dans un des types de maisons*. Ils montrent la variété des combinaisons possibles et



réalisées. Selon l'expression même d'un habitant, l'architecture peut en être considérée comme une infrastructure à partir de laquelle, dans le cadre de la trame et des données spatiales, le libre-jeu des habitants pouvait évoluer dans des limites assez larges, tant au point de vue qualitatif (combinatoire que quantitatif (surfaces).

Quantitativement, la surface totale affectée à la maison n'est pas supérieure à la normale. Nous avons vu qu'elle était à peu près équivalente

* En haut à gauche le plan original de Le Corbusier.

dans les constructions de Oud, à la même époque. La particularité tient dans ce que les petites pièces sont réduites au maximum, selon la théorie de Le Corbusier, inspirée des bateaux modernes et des wagons-lits; ces espaces, cuisine, salle de bains, étant considérés comme des « laboratoires » dans lesquels chaque chose est à sa place et pas un centimètre carré ne doit normalement être perdu. Il en résulte de la place récupérée pour les autres pièces. La salle à manger par exemple, 25 m², agrandie par l'espace de l'escalier qui lui est affecté. On a une bonne expression de cette organisation de surface dans une interview déjà citée : (voir p. 106) : « cabinet de toilette minuscule... » « grande pièce... grande », « petite pièce... un petit peu trop petite... » Il en résulte un gain de place utilisable dans d'autres lieux.

Par ailleurs, la disposition est telle que le décalage entre les maisons fournit presque gratuitement la surface de la terrasse — espaces qui précisément sont souvent considérés par les habitants comme de la place perdue, tandis qu'elle est littéralement gagnée —, car ils ne constituent pas de véritables « pièces ». Il semble ici que la rareté de l'espace qui caractérise les logements modernes soit justement prise comme argument contre des maisons dont certaines pièces sont extrêmement grandes :

F-10 — « Cette pièce-là divisée en deux, elle fait deux chambres absolument normales dans les plans actuels... »

H-1 — Voyez dans le fond, ça fait un F4...

Si l'on tient compte de ce que Le Corbusier n'est pas pour rien, par l'influence de ses écrits, dans cette conception du logement moderne à petite échelle (le wagon-lit ou le paquebot pris comme exemples) on se rend compte qu'il n'utilisa pas quant à lui la formule de façon unilatérale et que finalement — à Pessac du moins — il serait faux de dire que l'espace y est limité. Il n'en sera peut-être pas de même dans la suite de son œuvre. Les pièces y sont seulement très différenciées de sorte que certaines sont beaucoup plus petites qu'ailleurs, tandis que d'autres sont très grandes. Notons qu'il en résulte esthétiquement un contraste et une mise en valeur relative des différents volumes qui nous ont frappé, mais ne sont guère apparus dans les entretiens. La surface, la quantité de mètres carrés contribuent précisément à donner aux volumes des qualités différentes. L'espace y est qualifié en partie par les dimensions.

Qualitativement, au contraire, l'espace n'est pas défini d'une façon absolue. Et le non-fonctionnalisme que nous avons souligné dans le chapitre III, en comparant la conception de Le Corbusier à celle de Oud, beaucoup plus « fonctionnelle », est un autre facteur d'ouverture de cette

architecture. L'affectation rigoureuse et fonctionnelle de l'espace qu'on pourrait attendre d'une machine à habiter est éminemment moins contraignante ici qu'ailleurs. Elle est pourtant, elle aussi, une caractéristique générale des logements construits actuellement et dont Le Corbusier encore supporte sans doute une bonne part de responsabilité.

Prenons un exemple. La dénomination d'un espace auquel Le Corbusier donne le nom de *parloir* montre combien l'affectation en est vague et indéfinie. Le mot veut tout dire. De fait, cet espace serait difficile à qualifier, prenant un sens différent suivant les dispositions de la maison (rappelons que celles-ci sont alternativement dans un sens et dans le sens opposé par rapport à la rue). Les habitants eux-mêmes emploient parfois des termes qui ne sont guère plus précis que celui de Le Corbusier et en montrent le caractère indéfini :

« Ici... ça faisait reposoir... »

Or, de cet endroit, les gens ont précisément fait soit une entrée, soit un bureau, soit une chambre, soit un salon, etc... L'un d'eux a même servi de *salon de coiffure*, devenu « *studio* » depuis que la personne n'exerce plus son métier.

H-1 — Nous avons fermé de nous-mêmes... le petit studio, au besoin on peut en faire une petite chambre, c'est peut-être... c'est pas une chambre si vous voulez, c'est une chambre... qu'on peut donner... le cas échéant...

De même, des garages — et les maisons ayant été construites en 1925 pour des ouvriers, on peut voir dans ces garages des espaces éminemment *ouverts* aux diverses éventualités — ont donné lieu à différentes transformations en chambres, cuisine, atelier d'artisan, bureau, atelier de bricolage, débit de boissons, etc...

À la liberté de conception spatiale, il faut ajouter celle du parti constructif, directement issue des cinq « points-clés » de l'architecture moderne énoncés par Le Corbusier à l'époque : fenêtre en longueur, toiture-terrasse, pilotis, façade-libre, plan-libre.

Les quatre premiers points sont des espaces *ouverts* par nature, au sens propre et au figuré. Ainsi par exemple, la fenêtre en longueur, que rend possible la libération de la façade de tout point d'appui (devenue ainsi « façade-libre ») permet très facilement une obturation tandis qu'il eut été difficile, à l'inverse, d'élargir des ouvertures qui eussent été conçues étroites au départ. D'une façon analogue, la terrasse, ainsi que l'espace laissé libre

sous les pilotis, laissent à l'habitant toute faculté pour les fermer et les emplir, et il est sans doute plus facile de mettre un toit sur une terrasse que de remplacer un toit par une terrasse. Considérations matérielles que ces espaces physiquement « ouverts » et faciles à fermer... Pourtant les altérations se sont faites dans la matière et ce serait une erreur d'oublier d'en tenir compte.

Le cinquième *point-clé* de Le Corbusier, c'est le « plan-libre ».

S'il offre à l'habitant, comme on l'a vu, une latitude dont il ne se défend pas d'user, il n'est pas douteux cependant, que Le Corbusier en entendait la liberté de conception pour l'usage de l'architecte. Ici encore, on est amené à s'interroger sur les intentions véritables de Le Corbusier — intentions qu'on suppose *a priori* exposées dans les écrits du théoricien, et ses actes, l'œuvre construite de l'artiste.

5) Confrontation à la discussion de groupe

En lisant ses textes, on arrive semble-t-il à la même conclusion que l'idée restée sous-jacente lors de la discussion de groupe. Si celle-ci a porté sur l'opportunité ou non d'une architecture ouverte ou fermée, libre ou finie, tout le monde était d'accord de façon implicite sur le caractère essentiellement fermé et fini de l'architecture de Le Corbusier. Or il semble bien qu'il y ait une totale contradiction entre l'idée qu'on peut se faire de l'architecture de Le Corbusier en général et ce qu'il a réellement fait — tout au moins à Pessac*. Il suffit pour s'en convaincre de comparer quelques passages de la discussion de groupe avec des séquences d'interviews.

B. — Je dirai que jusqu'à notre époque en général, la maison de la famille, des individus, n'a pas été construite par un architecte. C'est là que s'ouvre, je crois, une approche du rôle de l'architecte qui pour l'instant se situe au seuil d'un chaos. Le rôle de l'architecte n'est pas de finir une maison, c'est de préparer un lieu pour que les gens s'y installent, avec des éléments préparés, fabriqués, industrialisés, pour lui permettre de faire des montages tels qu'ils s'y trouvent bien et qu'ils aient le moins de possibilités pour faire des fautes d'harmonie dans le montage des volumes, dans les clôtures, dans les distributions intérieures qu'ils peuvent faire. (On notera la légère contradiction qui consiste à enlever aux habitants la possibilité de faire des fautes.)

M. — Qu'il y ait une souplesse du plan, tous les architectes sont bien d'accord; ils doivent penser à une souplesse nécessaire au

* Contradiction que le lecteur aura sans doute notée dans le passage d'interview H-19 page 102.

moment de la conception... si on peut utiliser une architecture pour faire A et une architecture pour faire A ou B, celle qui satisfera le besoin A et B est la meilleure, cela c'est sûr!

- a. — Mais est-ce que les architectes se posent la question de trouver le moyen de faire A ou B?...

M. — Mais bien sûr!...

- a. — Est-ce que Le Corbusier par exemple se l'est posée?... A part le fait qu'il a dit de violer les gens, est-ce qu'en réalité, il a fait quelque chose pour que les gens puissent choisir A ou B?...

M. — Il les a peut-être un peu violés, il a souhaité les violer parce que dans le fond, je veux dire par là que les gens ne souhaitaient certainement pas ce que Le Corbusier leur apportait au moment où il le leur apportait... cela ne répondait pas au besoin immédiat du jeune couple qui s'installe, cela, certainement pas!... effectivement, il n'a certainement pas pensé, autant qu'on peut y penser maintenant, peut-être en raison des échecs de ses expériences, à la souplesse nécessaire, mais il était très sûr de lui, c'est une qualité qu'on peut lui reconnaître; c'est une espèce de force qui a permis ces réalisations, on peut les contester, mais enfin elles se sont faites quand même, et c'est cette force qui lui a fait escamoter le problème de la souplesse... Il était sûr de sa solution et ne pensait pas qu'il pouvait y en avoir une seconde...

Reportons-nous maintenant au dépliant publicitaire de l'époque :

AMÉNAGEMENT INTÉRIEUR

« Les villas ne sont pas complètement terminées à l'intérieur de façon à éviter des détériorations pendant le temps qu'elles ne sont pas habitées et également parce que dans cet état elles doivent bénéficier des dispositions de la loi du 3 août 1926, art. 18, les exemptant de la taxe de mutation de 7 %. Mais les travaux restant à faire sont peu importants et les acquéreurs n'auront qu'une ou deux semaines à attendre pour prendre possession de leur villa. »

A cet aspect de la maison non terminée, on le voit, les raisons sont d'ordre fonctionnel et économique. Pourtant on lit plus loin :

« Pour les jardins et terrasses, nous laissons le soin et la fantaisie de chacun s'exercer librement; mais nous tenons à la disposition des acquéreurs les plans dressés par MM. Le Corbusier et Jeanneret. »

De toute façon, intentionnellement ou non, il se trouve que les maisons n'étaient pas terminées :

H-8 — Chez « X », je trouve que c'est bien, parce qu'ils ont fait comme ils ont voulu... moi je trouve qu'une maison, on devrait la commencer... pas la peine de la finir... et puis le gars, quand il va y habiter, il se l'arrange à sa façon, comme ça lui plaît... elles sont pas finies ces maisons... (...) ...au début c'était triste... tout gris... (...) ...maintenant qu'on l'a arrangée, ça va...

a. — L'habitant finit sa maison...

— Oui! c'est ça! il a sa maison faite et c'est lui qui la finit... c'est ça qui est bien...

A Pessac, cette participation est même une nécessité :

H-19 — Dans une maison comme ça, il faut être bricoleur, il n'y a pas de problème!...

F-6 — *Il faut savoir l'aménager... il faut savoir en tirer profit, quoi!... autrement ce sont des maisons très agréables... et solides!*

On voit que la réalité est en contradiction avec les suppositions implicites du groupe :

B. — Je reprends une idée que j'exprimais tout à l'heure : les gens n'aiment pas qu'on leur finisse leur maison, je crois essentiellement à cette idée-là. Pour en revenir à *Pessac les maisons ont été finies* et je vais reprendre le mot de « pionnier »... parce que les formes architecturales qu'il a dessinées, qu'il a réalisées étaient différentes de celles qui existaient avant; tout au moins d'une manière générale. Il y a eu une période d'adaptation et ensuite les gens se sont rendu compte, et d'autres gens se rendent également compte que ce qui a été préparé pour eux d'une manière répétée dans le volume (...) les contraint certainement et *risque de les gêner. Je pense que l'échec de Pessac vient de cette gêne* et notre attitude professionnelle est triste parce que *nous faisons de l'architecture volontaire*; en faisant une cellule, deux, trois, quatre, cinq, nous sommes un peu les fascistes de la construction *en imposant un volume prédéterminé et fini* qui répond à une sensibilité de la personne qui va habiter.

De plus il semblerait que les choses aient assez peu évolué sur ce point depuis 1925 puisqu'on entend poser cette question, celle précisément que Le Corbusier s'était posée à Pessac :

- B. — Est-il possible, avec l'ensemble des techniques et des moyens dont nous disposons, de préparer des lieux plus divers, avec des éléments faits à l'avance en grande série, qu'ils soient en bois, en aluminium, en fer, en bronze ou en béton?...

Aussi pensons-nous utile de donner ici un plus large extrait du thème « jeu de construction » tel qu'il s'est présenté lors de la discussion :

- E. — Généralement, quand les choses vont extrêmement mal, il y a des soupapes; il y a une espèce de constante de « ... » difficulté de vivre, et quand on ne peut pas subir quelque chose, on trouve des échappatoires; l'échappatoire qu'ont trouvé les urbains, c'est le camping, peut-être que le camping est trop mobile, c'est peut-être trop malsain, mais c'est à l'opposé de cette ville sclérosée qui existe justement depuis que ces titans ont fait leurs créations en cubes, en béton, en parpaings, avec, par dessus le marché, non seulement une rigidité effective, matérielle, mais aussi une rigidité de la loi qui ne permet même plus d'avoir au-dessous de 4 mètres carrés de placards, même si on a trente-six armoires bretonnes à placer!... depuis dix ans, je claironne qu'il est parfaitement possible techniquement de faire des jeux de construction sans aucun plan, sans aucune règle autre que le bon sens, et les gens ne sont pas attirés par le suicide, tôt ou tard, ils perfectionneront leur culture par la pratique ...comme ils arrivent à s'habiller plus ou moins convenablement, ils arriveront aussi à habiter plus ou moins convenablement, c'est une question d'éducation. Et au moment où se pose le problème des loisirs que j'appelle, moi, de l'oisiveté, ce serait une excellente solution!

- M. — Les jeux de construction et tout ça, c'est très bien! personne ne les conteste!

- E. — Alors pourquoi ne le fait-on pas? ce qui est sur ce papier (Pessac) ce n'est pas un jeu de construction! mes gosses font beaucoup mieux avec le système *légo*! c'est bien plus complexe; mais cette primarité qui inonde cette tonitruante paperasserie, c'est cela qui est nuisible, parce qu'on croit à quelque chose qui n'existe pas!

- a. — Il y a une phrase de Le Corbusier relative à Pessac qui est intéressante : *on peut construire des immeubles admirablement agencés, à condition bien entendu, que le propriétaire modifie sa mentalité...* Que faut-il dire de cela?...
- M. — A mon avis cela veut dire qu'il faut violer un petit peu le locataire, c'est incontestable! je crois qu'il y a un architecte américain, Wright, dont personne ne conteste le talent, qui n'a jamais satisfait ses clients!

Puis le problème est ramené au matériau : *par sa lourdeur le béton empêche toute solution mobile.*

- E. — ...Qu'on fasse des jeux de construction! voilà dix ans que je le propose...
(...)
- M. — Proposer, bien sûr! mais est-ce applicable?...
- E. — Oui c'est applicable! (...) il y a des gardiens partout qui exigent qu'on utilise au moins cinquante kilogrammes de ferraille, plus 1 000 kg de béton, quand on pourrait parfaitement construire, comme Fuller par exemple, une maison avec 17 ou même 15 kg!
- M. — On en revient toujours au béton mais le problème n'est pas celui du béton!
- E. — Ne jouons pas sur les mots (...) qu'est-ce que c'est l'immobilité, la rigidité? (...) un gros caillou qui pèse 500 kg est-ce que c'est mobile ou immobile? c'est une question de poids... c'est mettre la discussion à un niveau assez bas; mais qu'est-ce qui est mobile? c'est ce que je peux soulever; cette table est mobile plus ou moins, moins que cet objet que je tiens dans la main...

Nous avons vu qu'à Pessac, les éléments ne sont pas précisément légers et mobiles (« c'est du solide... »). Et justement, l'aménagement de la maison — que certains estiment comme un facteur positif, tandis que d'autres regrettent d'avoir à s'en occuper — est mis en balance avec cet autre aspect sur lequel nous avons déjà insisté : la solidité.

- F-6 — Il faut savoir l'aménager... il faut savoir en tirer profit, quoi... autrement ce sont des maisons très agréables... et solides!...

Dans le contexte actuel de certaines recherches architecturales qui tendent à poser le problème de la liberté d'agencement de l'architecture par l'usager, l'expérience de Pessac peut apporter un éclairage intéressant, au moins dans le domaine de l'habitat, d'autant que la souplesse, la légèreté, la mobilité visées en général peuvent fort bien ne pas être toujours en accord avec un besoin de solidité et de fixité sans doute corrélatifs d'un certain enracinement qui nous est apparu à Pessac.

« Extérieurement, ce quartier-là fait taudis... du point de vue sociologique, ce n'est pas un taudis ce quartier... »

M. M..., habitant à Pessac.

Les interviews : relations spatiales et relations sociales dans le quartier

1) Individuel et collectif

Au niveau du quartier, la nature du problème change, mais les oppositions fondamentales demeurent. Montrons, en enchaînant directement avec les passages de la discussion de groupe cités à la fin du précédent chapitre, comment les oppositions entre mobilité et fixité, entre liberté et contrainte se transforment d'une façon continue au cours de la discussion en opposition entre individuel et collectif.

- s. — ...Nous nous demandions si, en fin de compte, l'architecture est quelque chose de mobile, de souple, ce sur quoi l'utilisateur peut agir, ou bien si ce n'est pas justement une permanence et, par définition, ce sur quoi l'utilisateur ne peut pas agir...
- M. — Moi, je crois qu'il y a les deux. Il y a ce sur quoi on peut agir très certainement; les enquêtes l'ont prouvé, c'est l'habitat pavillonnaire. Là, certainement, on peut donner une petite chance à chacun d'aménager son intérieur, mais, à mon avis, c'est en voie de disparition.
- E. — En quoi est-ce que cela se distingue, si par exemple l'intérieur reste *idem*?

M. — Cela se distingue en ce sens que je ne mettrais pas une salle à manger au-dessus d'une cuisine, ne serait-ce que pour les odeurs; enfin, cela pose des difficultés simplement. D'ailleurs, il y a une marge qui est possible, certainement, même en étage. *Mais il faut tout de même admettre, dans un habitat collectif, une certaine autorité, une certaine réglementation; on ne peut pas à notre époque, laisser les gens libres, entièrement; certainement pas.*

E. — Mais, qu'est-ce qu'ils ont commis, ces gens?

M. — Ce n'est pas qu'ils aient commis quoi que ce soit, mais il faut faire son deuil de certaines choses.

G. — Ne croyez-vous pas, d'ailleurs, que c'est un demi-deuil? Si on fait un peu d'histoire de l'architecture, on s'aperçoit qu'il ne manque pas de règlements de police; dès le xv^e siècle et même avant, en France, je connais... je ne pourrais pas les citer *in-extenso*, mais ils sont assez intéressants.

M. — Je ne me fais pas le défenseur des règlements, ne croyez pas cela!

G. — Non, mais enfin, ce n'est pas quelque chose qui est né au lendemain de la Libération et qui n'existait pas avant. Il y a toujours eu des tentatives d'urbanisation, de réglementation; voyez la hauteur des bâtiments sur les quais de la Seine au xviii^e siècle.

M. — *C'est propre à la vie en communauté, ce n'est pas propre à l'architecture.*

G. — Mais oui!... Il y a une chose que je voudrais dire, qui n'est peut-être pas très importante, enfin, nous allons voir. Dans un bâtiment qu'on construit, que ce soit un pavillon ou un immeuble à 6 niveaux, *il y a un aspect extérieur qui est un aspect public et un aspect intérieur qui est un aspect privé.* Il faudrait insister là-dessus, je crois que c'est très important.

Le cycle des oppositions semble alors ici bouclé, nous sommes revenus à celle de l'intérieur et de l'extérieur.

Cette continuité qui relie entre eux les différents concepts a son équivalent spatial. Car, si à l'extérieur de la maison, au niveau du quartier, les données du problème sont différentes, passant d'un espace privé à un espace public, — de l'architecture à l'urbanisme, — la façade des maisons constitue précisément la membrane de séparation entre les deux espaces et assure en même temps la continuité matérielle. Aussi, *c'est sans doute dans cette dualité du paysage urbain comme cadre de l'espace collectif et comme visage*

de l'espace individuel situé derrière chaque façade qu'il faut chercher l'origine de l'aspect actuel du quartier. Depuis l'époque où Le Corbusier l'avait conçu comme un décor collectif à l'échelle de l'ensemble, *il est devenu une addition hétéroclite d'effets individuels.*

Les couleurs que Le Corbusier avait passées de façon unie sur certains ensembles et, au contraire, polychrome sur certaines unités, tendraient à prouver son intention — où l'on peut sans doute voir un avatar du cubisme en architecture — de traiter l'espace extérieur comme une unité urbanistique : « Nous avons appliqué une conception entièrement neuve de la polychromie, poursuivant un but nettement architectural : modeler l'espace grâce à la physique même de la couleur, comme nous l'avions fait avec les formes. C'était ainsi conduire l'architecture dans l'urbanisme. » C'était aussi conduire l'individuel dans le collectif.

Petit à petit, les couleurs ou simplement l'entretien apportés par les habitants ont tendu à redonner à l'espace l'expression concrète d'unités séparées en cohérence avec les unités familiales. Les maisons jumelles, par exemple, qui, au départ, revêtaient l'aspect de volumes uniques dans lesquels il était difficile de soupçonner la dualité intérieure, sont devenues des juxtapositions de maisons jumelles. De la même façon, les bandes de maisons traitées d'une couleur uniforme par Le Corbusier expriment maintenant une succession de façades individuelles. A la *composition* d'ensemble pensée par Le Corbusier s'est substituée une *juxtaposition* d'éléments individuels.

Nous avons déjà rencontré l'opposition entre le caractère de « cité » du quartier — qui ressort de l'unité de conception — et l'aspect individuel affirmé des habitations dans le quartier :

— Ici... *c'est une cité...* tout en étant aucune maison pareille : vous avez votre jardin, vous avez aucune maison disposée comme les autres... Je reviens à dire qu'il a fait aucune maison pareille... *c'est une idée à lui, ça.* Et, en même temps, *c'est une cité, parce que les maisons se ressemblent et...* sont pas pareilles : *c'est une cité puisque toutes se ressemblent et sont faites par le même. Je suppose que c'est ça qu'on appelle cité...*

s. — Ça fait à la fois pavillon, maison individuelle et cité...

— Oui! ça fait tout, quoi! C'est ça, justement qui est bien...

Nous trouvons ici également le passage continu de l'opposition variété/standard à celle d'individuel/collectif que nous avons souligné en analysant la conception de Le Corbusier, montrant la continuité entre les

deux problèmes. Nous avons rapproché le fait qu'il avait essayé de concilier l'individuel et le collectif de la démarche analogue à l'égard du standard et de la variété.

Cette dualité individuel-collectif ressort de la majorité des interviews, le plus souvent comme facteur favorable : l'équilibre spatial entre individuel et collectif semble impliquer un équilibre social corrélatif.

F-15 — Il y a une personne qui habite là depuis quinze ou vingt ans et, tout en connaissant tout le monde dans le quartier, elle n'a pas de contact... comment dirais-je?... elle n'est pas forcément intime avec tout le monde. Elle a su garder son intimité et... tout en étant amie avec tout le monde, évidemment, ...ce qui ne se produit pas dans les cités modernes... (...) Ça fait un peu « bloc »... dans l'ensemble, vous savez. Quand on regarde la rue, ça fait des petits blocs... mais ça tient également du... pas du lotissement... Si, des petites maisons avec leur jardin, ça tient à la fois du lotissement et du bloc... (...) Les arbres, autrefois, ça donnait à cet endroit beaucoup de charme... ça faisait un peu... un peu banlieue... (...) Ce qu'il y a de bien dans ce genre de quartier, c'est que tout en... les maisons sont rapprochées... mais nous gardons quand même une certaine individualité, ce qu'il n'y a pas, par exemple dans les blocs actuels... J'ai habité pendant longtemps à la résidence de Camponnac qui est considérée comme une résidence de grand standing et j'ai trouvé que c'était pas seulement intime, voyez! ce qui fait que... tout en étant voisins de... il y a différentes classes sociales... on a des contacts très amicaux, mais, quand même, on n'est pas dérangé comme on l'est dans un bloc ou même dans certaines cités où les maisons sont rapprochées, je ne sais pas exactement d'où ça vient, d'ailleurs... Peut-être parce que c'est assez ancien, les gens ont pris des habitudes... il y a des habitudes ou peut-être une tradition*... pourtant, vous avez des maisons qui sont mitoyennes, eh bien!, on n'est quand même pas gêné par les voisins... Sans parler du gros bloc, il y a des cités où les maisons sont assez espacées et où les gens font attention à ce que disent les uns et les autres, tandis qu'ici, j'ai habité longtemps et je connais les gens. C'est peut-être la disposition également, c'est en rue; ensuite, c'est entrecoupé comme ça, un peu en forme de T, c'est peut-être pour cette raison, je ne sais pas... on a vraiment l'impression, une fois qu'on est chez soi, qu'on est bien chez soi...

* Voir note page 120.

L'aspect extérieur — puisque nous appris à distinguer les deux — c'est l'aspect « cité ».

a. — Qu'est-ce que c'est qu'une cité?

EXT.

F-33 — Bah!... ce groupe, quand même, de maisons...

C'est encore l'aspect vu de l'extérieur, par des personnes extérieures au quartier :

EXT.

F-35 — Amassées, rassemblées comme ça, c'est pas esthétique... du fait qu'elles sont comme ça, en cité, elles pourraient être disposées différemment, ça me déplairait quand même... (...) J'aime pas les cités, j'aime pas les ensembles, j'aime pas tout ça!... (...) Un appartement planté comme ça dans une campagne!... Avoir un appartement en ville, ça ne correspond pas du tout à avoir un appartement comme ça, planté au milieu de la campagne... Là, ça revient à avoir les inconvénients et d'un appartement et les inconvénients d'habiter en banlieue... (c'est-à-dire absence de services, de possibilités d'achats, de loisirs, etc...)

Une fois de plus apparaît la dualité entre, d'une part, l'image mentale *a priori* qu'on possède, revêtue d'un nom, et l'appréciation de fait. La personne que nous allons citer nous dit avoir lu récemment avec grand intérêt le livre de Jane Jacobs : *The death of great cities*. Il en résulte une option décisive pour la « vraie ville » :

H-19 — C'est un urbaniste, comme beaucoup d'urbanistes, anti-urbain... je préfère carrément la ville, la vraie ville, ...soit la campagne... la banlieue, pour moi, c'est pas la ville, c'est pas la campagne, c'est une espèce de magma... évidemment, à l'intérieur de ce magma, il y a plusieurs solutions et celle que je préfère c'est celle-ci, la cité-jardin... ..

Et commencent à naître dans le même interview une série d'appréciations qui semblent au contraire montrer que la personne est très favorable au quartier :

.....

— il y a une certaine densité, sans qu'on se sente les uns sur les autres... (...) les enfants peuvent jouer dehors, sans pour autant échapper au contrôle des parents.

Cette personne insiste également sur « un très fort sentiment d'appartenance » qui selon elle caractérise le quartier*.

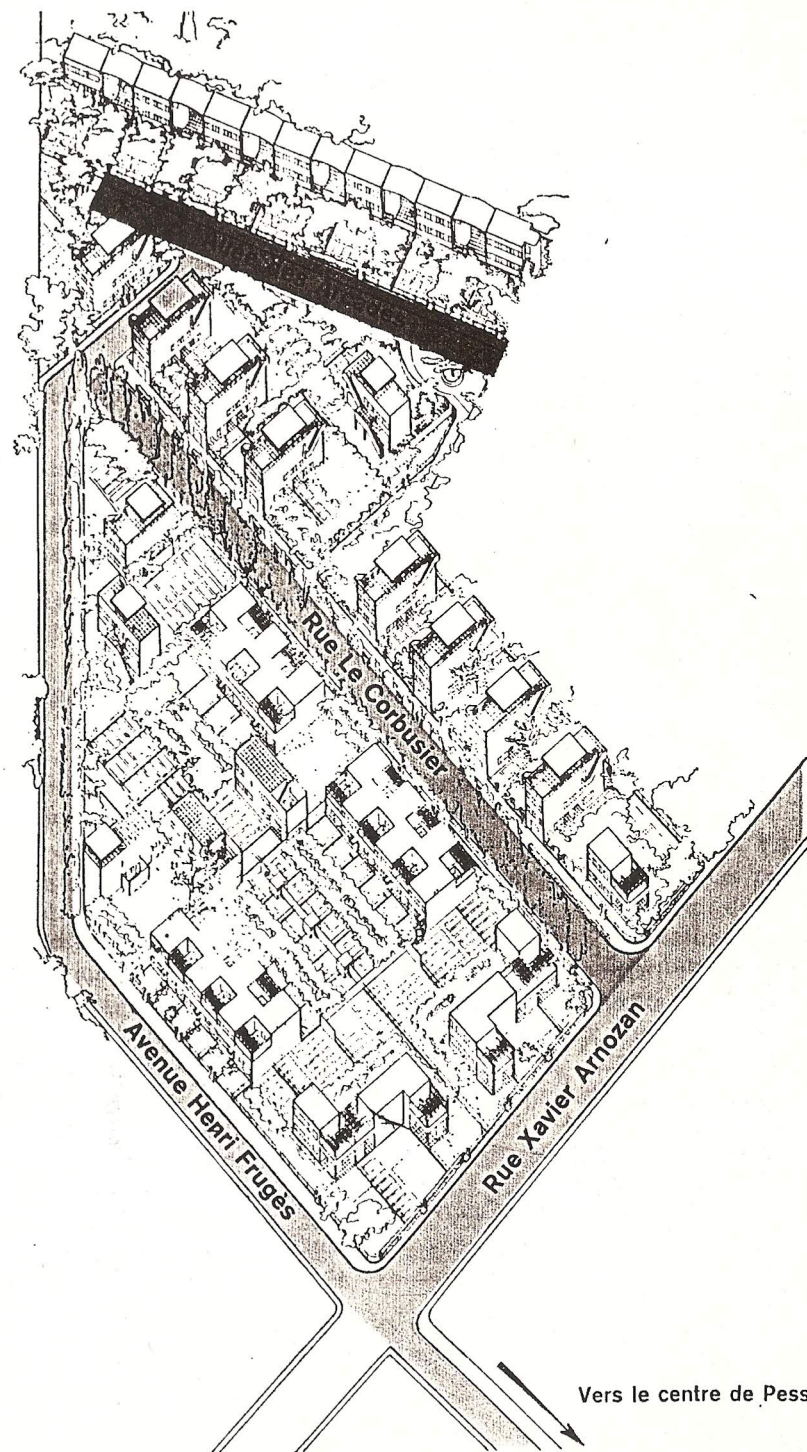
Enfin, l'interviewé, actuellement locataire, envisage fortement de devenir propriétaire, preuve ultime de la contradiction entre les mots et le comportement.

2) Zones latentes dans le quartier

On peut donc constater que les observations des habitants relatives au quartier sont généralement positives. Mais une remarque fondamentale est à faire : les personnes que nous venons de citer, et d'une façon générale, qui d'elles-mêmes ont soulevé le problème du quartier, habitent précisément nettement à l'intérieur de celui-ci. Cette observation faite dès la première enquête devait être reliée à une autre concernant la cohésion d'une certaine zone, nettement marginale, débordant même le quartier architectural proprement dit.

Précisons d'abord la composition topologique du quartier. Depuis le centre de Pessac, on y arrive par une rue appelée : avenue Frugès, qui longe le quartier et ne pénètre jamais à l'intérieur, restant en frontière de celui-ci. Une autre rue, elle, la rue Le Corbusier, est nettement intérieure, coupant pratiquement le quartier en deux et bordée de maisons de l'un et de l'autre côté. Enfin, une troisième rue — le quartier n'en comporte que trois — est encore plus interne, étant sans issue à ses deux extrémités et accessible par son milieu.

Première constatation, si les rues constituent des coupures physiques dans l'espace construit et découpent physiquement le quartier en zones, ces zones ne correspondent pas aux zones sociologiques — cohérentes à des degrés divers — qu'on peut observer : celles-ci sont au contraire centrées sur les rues et pratiquement définies par elles; les rues étant des éléments de liaison et non des coupures, entre les éléments qui les bordent. Il faut préciser que la circulation n'offre aucun danger, étant strictement une circulation de desserte en raison de la position générale du quartier en impasse. Ce qui apparaît remarquable, c'est que les zones définies par les rues ne tiennent *rigoureusement aucun compte* de l'architecture qui borde ces rues. La rue Le Corbusier, par exemple, est bordée d'un côté par des bandes



* A rapprocher de la « tradition » dont l'interviewé F-15 fait l'hypothèse page 118. Une cohésion sociale du quartier apparaît ici.

continues d'habitations basses d'un étage, et de l'autre par des « gratte-ciels » de deux étages, maisons jumelles alignées et espacées suivant un rythme discontinu. Or de nombreuses liaisons de voisinage existent longitudinalement et transversalement sur cette rue.

L'exemple de l'avenue Frugès est encore plus frappant : bordée d'un côté par les maisons en bandes de Le Corbusier, l'autre côté constitué de pavillons préfabriqués ou non, espacés, et du style pavillon de banlieue le plus commun. On y décèle précisément des relations de voisinage nombreuses qui, au cours des temps, se sont même transformées en liens de parenté :

H-2 — *La rangée-là... du reste, ça a été toujours... d'ailleurs nous sommes un peu jalouxés par tous les gens parce qu'on s'entend très bien! voyez!... on a besoin d'un coup de main, ...allez! tout le monde y va!... dans la nuit, si l'un tombe malade... tout le monde va se porter à son secours...*

VOIS.

F-27 — *Là, c'est notre fief... autrefois, le 14 juillet, le voisin mettait un pick-up et allez! tout le monde dansait dans la rue!... . . .*

De façon significative, lorsque cette dame a fait construire son pavillon, les voisins lui ont demandé :

— Les voisins me demandaient : — *Pourquoi vous vous ouvrez pas sur la rue?* — J'ai dit non, je voulais être au sud...

H-1 — *Ah, on peut dire que la rue ici vis-à-vis de la rue derrière, moi je trouve qu'elle est plus jolie... il est vrai qu'on est peu nombreux... ça a été... enfin... un peu entretenu... mais la rue de derrière, vraiment c'est pas joli!... surtout le côté gauche, les grandes...*

F-6 — *Dans la rue, les gens sont très corrects, très convenables et puis ma foi il y a une bonne ambiance (...) ...derrière? non je n'y vais pas... à part M^{me} B. je connais pas grand monde... je n'y vais jamais... je n'ai rien à y faire... il vaut mieux rester chez soi... on se fait sa petite vie intérieure... Ici, chacun reste chez soi, mais voyez! si... quelqu'un est dans le malheur... tout le monde se porte solidaire...*

a. — M. et M^{me} B sur l'autre rue vous les connaissez?

— « B », ce sont des gens charmants! mais *c'est pas pareil*, on est déjà plus... parce que... on sort davantage sur cette rue-ci que sur cette rue-là...

a. — Et la rue ici?...

H-3 — *Ah! très bien!... très bien ici! voyez-vous, parce que dans cette rue-là, par le fait nous ne sommes que 1, 2, 3, 4, 5, nous ne sommes que 7 et alors on s'est toujours bien entendus... tout le monde, comprenez-vous, c'est calme, c'est tranquille, tandis que là-bas il y a beaucoup plus de monde, derrière, c'est une rue où il y a des maisons de chaque côté, et puis, il y a les maisons doubles qui sont là, les grandes, il y a... un locataire devant et un locataire derrière alors ça fait beaucoup plus qu'ici où tout est calme... voyez vous n'entendez rien sauf le train qui passe, mais ça on s'habitue, autrement tout le monde est bien calme, bien gentil, on se connaît, on se rend service, si besoin est, c'est épatant...*

Les liens de parenté qui se sont peu à peu établis autour de cette rue sont étonnants :

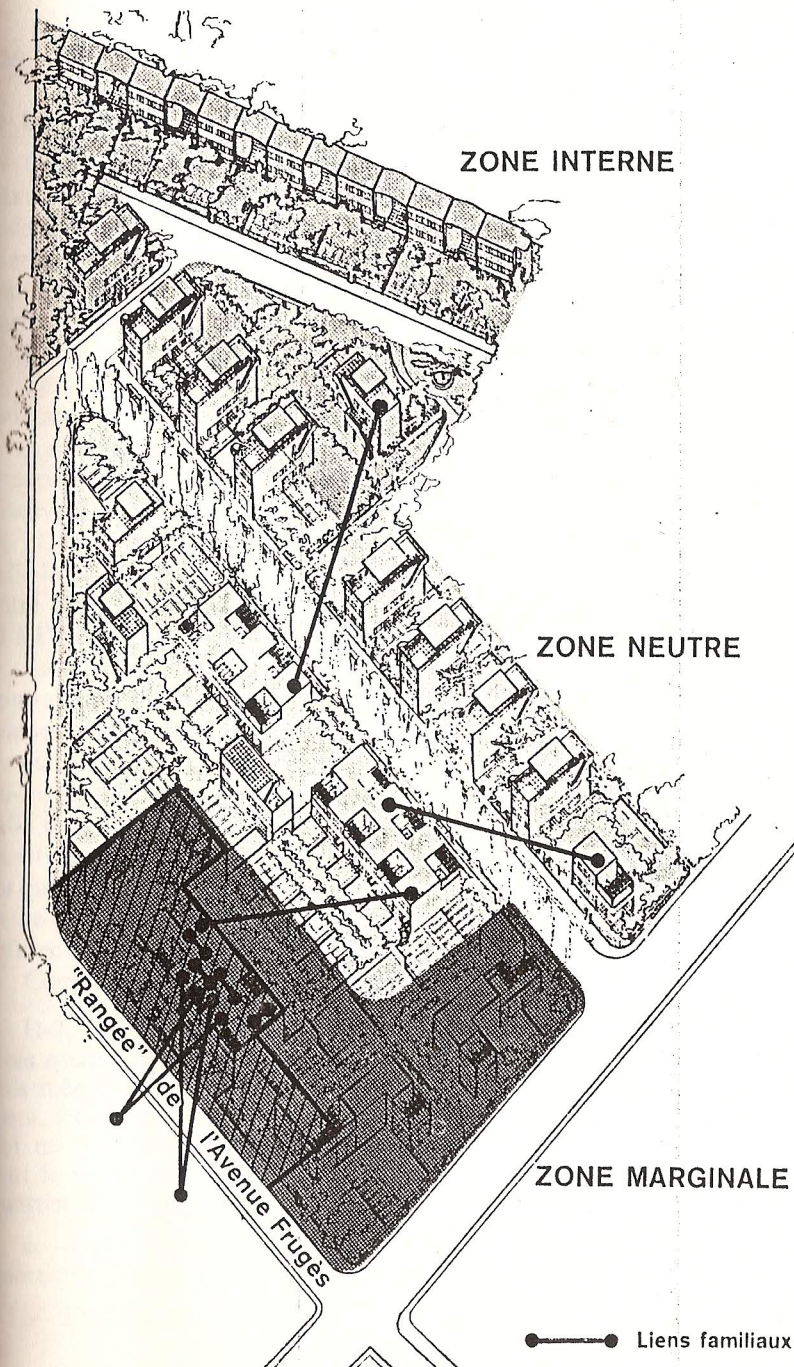
H-2 — *Ma fille s'est mariée avec le fils de notre voisin de droite et habite là-bas derrière... Mon fils s'est marié avec la fille de notre voisin de gauche et habite là, en face, de l'autre côté de la rue...*

F-3 — *Ma sœur habite en face et ici, elle a acheté à nos enfants la maison voisine de la nôtre, qu'ils habitaient auparavant.*

Finalement, en se reportant au schéma, on peut lire combien sont serrés les liens de parenté. Notons qu'il en existe aussi quelques-uns, ailleurs, dans le quartier; mais la densité de ceux que l'on trouve dans l'avenue Frugès est remarquable. On tendrait fortement à interpréter ces relations comme une volonté globale de ce groupe déjà marginal de sortir du quartier Frugès, de s'affirmer dans cette position marginale. Car ces maisons sont celles que l'on voit les premières en arrivant au quartier, en raison de la forme en impasse de ce dernier; ce sont les plus marginales de toutes, celles qui rendaient plus aisée l'auto-exclusion : « derrière, on n'y va pas »...

Ceci semble aller de pair avec l'observation qu'on peut faire d'une seconde zone marquée dans le quartier, et en opposition avec la précédente, dans laquelle les habitants semblent heureux de vivre. Car, à l'inverse de cette zone marginale, il existe une zone interne du quartier dans laquelle on trouve une densité surprenante de cas sociaux (dépression, alcoolisme, maladie nerveuse, suicide, tentative de suicide, pédérastie...). Ces cas nous ont été sobrement dépeints par un habitant du quartier, observateur impartial et équilibré :

« M. X est sujet à des crises de dépression, aux changements de saison, qui sont très violentes et mettent en danger à tous les



points de vue sa famille. Au n° ..., la dame est alcoolique, son fils est en prison. Au n° ..., le monsieur est sujet aussi à de graves et violentes crises nerveuses. Au n° ..., le fils, d'une quarantaine d'années, décédé, était plutôt anormal. Au n° ..., il y a deux ans, un vieillard s'est suicidé. Au n° ..., le vieille est à moitié folle, elle a déjà tenté de se suicider, elle cherche des querelles stupides en particulier à son voisin d'en face, elle est crainte dans le quartier, elle n'hésite pas à porter plainte pour un oui pour un non; quant à son mari, il est, sinon en prison, du moins interdit de séjour. Au n° ..., un fils pédéraste quasi-publicement, les parents fermant les yeux... il s'agit de *cas* qui crèvent les yeux, ils s'imposent d'eux-mêmes... je ne pense pas que ce soit le quartier qui sécrète ces cas, je pense que leur importance correspond à ce qu'on doit généralement constater dans des quartiers assez pauvres. Le quartier intègre bien ces cas sociaux, tous les gens, malgré leurs problèmes, arrivent à vivre ensemble d'une façon relativement satisfaisante. Ceux qui veulent s'isoler, s'isolent, ceux qui veulent voisiner, voient. La seule source de discorde est la présence de la famille au n° ..., mais si tous ces gens étaient entassés dans un H.L.M., je pense que ce serait infernal. Le grand succès du quartier réside pour moi dans sa densité suffisamment forte pour rompre l'isolement, et pas trop forte pour qu'on soit les uns sur les autres... la surveillance s'exerce bien sur les enfants, les voisins prolongent la famille, mais pour les adultes, il y a une grande tolérance, les gens sont acceptés comme ils sont... toutes ces observations ne valent que pour ce secteur du quartier : il existe une frontière invisible entre ce secteur et le reste de la rue Le Corbusier, nos voisins d'en face ne cessent de répéter qu'elles ne pourraient pas vivre rue Le Corbusier car " tout le monde se chamaille "...

- ② Ce qui frappe, c'est la cohérence entre les données sociales et l'ordre spatial qui les contient. On s'aperçoit que les concepts d'intérieur et d'extérieur, dont nous avons souligné déjà l'importance, s'avèrent tout à fait utiles pour ce qui est du quartier. Car en définitive, celui-ci se divise en trois zones, une zone marginale où les contacts sociaux sont amicaux et même parfois se sont transformés en liens familiaux; une zone neutre dans laquelle tout apparaît « normal », une zone interne dans laquelle les problèmes psycho-sociaux sont nombreux. Nous allons voir que la situation individuelle des maisons dans le quartier n'a pas moins de correspondance avec les caractéristiques psychologiques et sociales des habitants.

3) Les positions des habitants dans le quartier

On en arrive ici à examiner les positions individuelles des habitants dans le quartier. Étant donné la *constante* que représente dans cette étude l'identité des maisons due à la standardisation, les *positions* représentaient la seconde *variable* susceptible d'être étudiée, la première ayant été les diverses transformations de la maison. Nous verrons plus loin qu'entre ces deux variables — transformations et positions —, variations dans deux dimensions différentes à partir de la maison, il nous est apparu une certaine corrélation.

La cohérence qu'on peut trouver entre le comportement de certains habitants et leur situation dans la topologie du quartier nous a frappé.

Ayant déjà souligné l'importance de la position marginale de tout un groupe de maisons, nous citerons d'abord deux interviews. La première est relative à la deuxième maison sur laquelle on butte en arrivant dans le quartier. Comme la première appartient à la rangée Frugès (voir F-6 page 122), celle-là est finalement une des plus isolées : bien que physiquement coincée entre deux maisons, elle n'appartient et, physiquement, ne peut appartenir ni à l'un ni à l'autre des groupes auxquels appartiennent ses deux voisins.

La seconde interview dont nous voudrions citer des extraits concerne au contraire la maison la plus enfoncée de ce quartier en impasse. Mais bien que les autres maisons du fond, les « arcades », tournent le dos à l'extérieur du quartier et ne regardent que vers l'intérieur, ferment l'espace et le rendent lui-même, comme la vue, en impasse, celle dont il est question ici est la seule, celle du bout, à *s'ouvrir* sur l'extérieur. Elle regarde en effet l'extérieur du quartier, par delà la voie de chemin de fer qui en constitue la limite. Du côté du quartier, en effet, les hautes futaies lui en cachent la vue. Comme la précédente et d'une manière opposée, elle est isolée du quartier et semble, elle, refuser d'y appartenir.

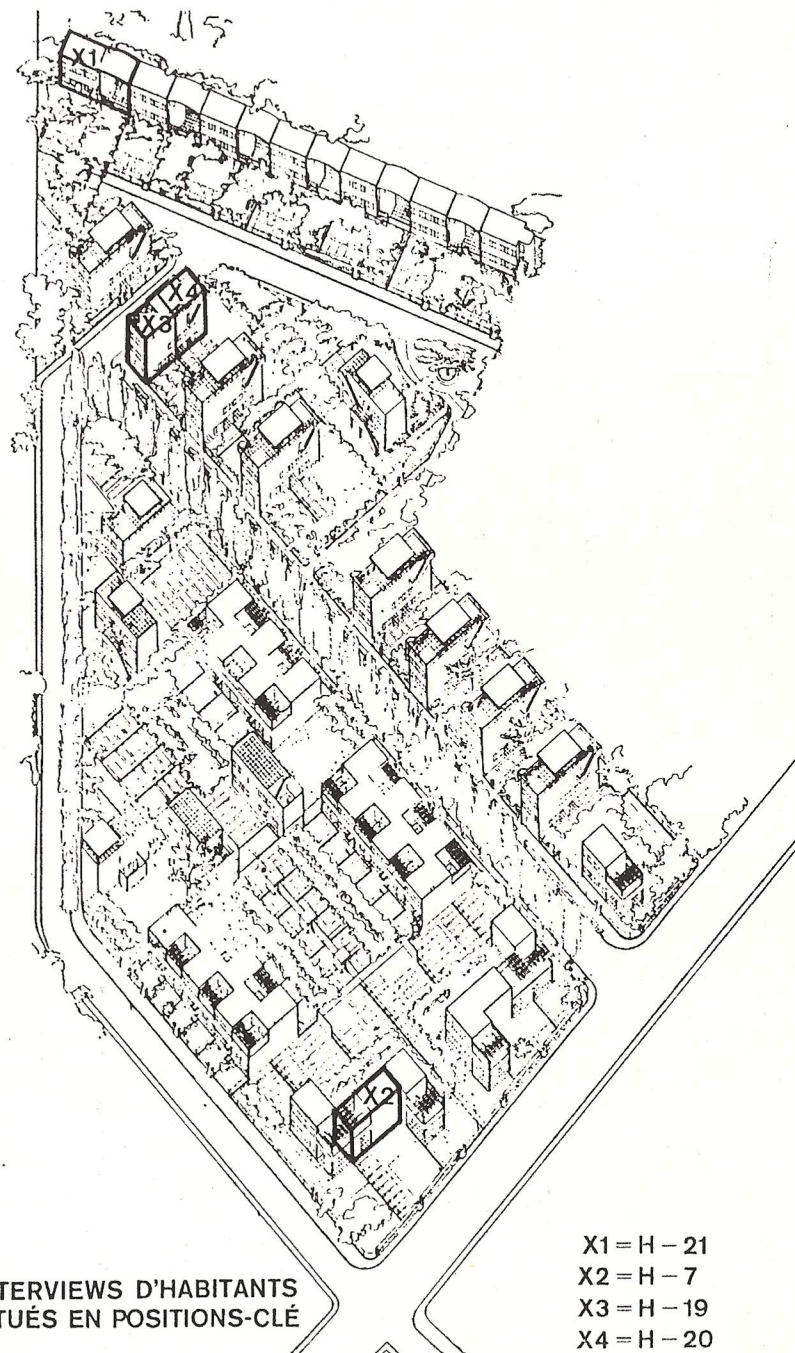
Comparons alors les deux interviews relatives :

H-7. — Si je vous disais que les trois quarts du quartier, je les connais même pas... d'abord premièrement, nous autres on a des services qui ne nous permettent pas d'être tout le temps là (...) je vous dis, le quartier est tranquille...

s. — Qu'est-ce que c'est que le quartier?

— Eh bien je vous dis le quar-

H-21 — Et alors ceux qui habitent en face comme ça... heu... j'ai eu l'occasion une fois de leur rendre service alors évidemment ils m'ont parlé... et je leur ai parlé, évidemment quoi! parce que... autrement... c'est tout quoi! ça s'arrête là!... ça s'arrête là qu'est-ce que vous voulez!... je pars le matin moi, je commence à sept heures et demie, ma femme aussi, et à midi je reste



INTERVIEWS D'HABITANTS
SITUÉS EN POSITIONS-CLÉ

X1 = H - 21
X2 = H - 7
X3 = H - 19
X4 = H - 20

tier... je vous répète même, je le connais pas tellement, pour de bonnes raisons, c'est qu'avec les services que l'on fait, ou bien nous partons le matin, nous rentrons le soir, ou bien je viens de faire la nuit et aussitôt je m'en vais dormir, si bien que je suis incapable de vous dire même les rues qui peuvent se trouver à côté ou même les gens, parfois on me demande les noms, je préfère les envoyer un peu plus loin où ils ont l'habitude du quartier... Si!... les voisins immédiats! autrement... malheureusement le reste du temps on travaille alors je vous dis! quand on vient de faire la nuit on dort le jour (...) par la force des choses, en somme... maintenant je vous dis, quelqu'un aurait besoin d'un service... seulement évidemment! on a même connu une

manger par là-bas, puis je rentre le soir alors le soir, vous rentrez, vous fermez la maison puis tenez!... vous comprenez! ce qui fait dans que le fond... je connais personne... c'est évident! remarquez *je ne me plains pas du quartier!*... ça je n'ai pas à me plaindre!... qu'est-ce que vous voulez... j'ai le bois à côté, c'est très bien situé, j'ai l'ombre, j'ai la petite cour, le jardin, j'ai un garage... je suis très bien, je suis tranquille... *la maison est confortable...*

voisine là... un jour, c'était la maman d'un petit garçon... qui a eu un accident, et c'est comme ça qu'on a fait connaissance, parce que j'avais la voiture là, aussitôt j'ai pris la voiture pour... alors voyez! le... il a fallu des circonstances!

Le parallélisme des interviews et celui de la situation marginale des maisons est surprenant. Continuons de citer la première interview :

H-7 — Mais pour en avoir d'autres, on peut pas, même avec la meilleure volonté on peut pas quoi! Faut dire on termine tard le soir, vers... alors quand je termine tard, moi le matin j'aime bien rester un peu au lit, et bon! là je m'en vais aller travailler je rentre ce soir huit heures, demain matin malgré que ce soit dimanche je prends quand même à cinq heures... jusqu'à midi. Alors voyez quoi! on est tout à fait en dehors... par la force des choses quoi!...

s. — Ce que je saisis, c'est que... c'est plus par la forme de votre travail, par les horaires que vous avez votre position... particulière... moins mêlée... à l'ensemble...

— Oui oui c'est exact oui, oui c'est ça...

s. — Qu'est-ce que c'est que cet ensemble?...

— Bah, c'est-à-dire tous... tous les habitants, tous ceux qui sont dans le quartier... il est évident que l'on pourrait peut-être avoir des contacts... je sais pas moi vous savez... je vous dis... c'est

une question que je n'ai pas réfléchi vue que... ça se présentait pas comme ça... faut vivre comme... comme la situation se présente et puis... c'est tout quoi... on cherche ensuite... peut-être par la suite à se l'arranger mais enfin, la situation étant comme ça il n'y a pas... tout au moins dans ce domaine-là... il y a assez de... de situations autres que celle-ci à améliorer et à s'occuper que de... que de... comment... chercher... pourquoi aller chercher si vous voulez, chercher à aller discuter avec... par exemple avec des... voisins... comme ça... alors qu'on va aller les voir et puis facilement on va rester cinq jours ou dix jours sans les revoir... ou quinze... non! c'est comme ça, c'est comme ça quoi... tout au moins dans ce domaine-là... on se bat assez pour des questions de salaire et tout ça sans aller encore calculer davantage si on doit... améliorer les relations avec le voisinage vu que c'est... quand même assez difficile de le faire... enfin « améliorer »... on est bien avec tout le monde!... hein... si quelqu'un vous donne un service on le rend hé... automatiquement, mais enfin... il arrivera souvent que... que vous trouverez personne hein... (les horaires) (...) du moment qu'on est par là, on peut pas entretenir des relations avec les voisins... ça coule de source...

Un autre signe de cette corrélation qui nous est apparue entre la personnalité, le comportement de l'habitant et la position de sa maison dans le quartier, ressort de deux autres interviews qui ont semblablement des positions symétriques.

La première interview concerne cette personne, déjà citée, qui s'intéresse de très près à la sociologie et dont on aura déjà observé l'importance des considérations sociologiques dans l'ensemble de ses observations.

Lors de nos nombreux va-et-vient dans le quartier au cours de l'enquête, nous n'avions jamais manqué de remarquer la position de cette maison, en bout de l'avenue Frugès : position qui, lorsqu'on se sent étranger au quartier, la fait ressentir comme un poste d'observation. De nombreuses fois d'ailleurs, on voyait une personne ou une autre, passant dans une pièce, lancer un regard vers l'extérieur. Cette impression fut partagée par la personne qui enquêtait avec nous. Puis eut lieu l'interview dans cette maison :

H-19 — Les murs ont des yeux, ce qui permet un certain contrôle : les voisins peuvent surveiller les enfants... ça contribue à créer une certaine entr'aide... quelqu'un d'étranger au quartier est tout de suite repéré...

La correspondance entre la position de cette maison, au carrefour des trois seules rues du quartier, et la personnalité ou plutôt les préoccupations de l'habitant n'est-elle pas remarquable? Elle fournit au sociologue, cette maison, un véritable poste d'observation sociale qui lui permet d'effectuer ce *contrôle social* dont il nous parle, précisément comme venant des autres. Aussi, un certain coefficient de subjectivité, affectera : « les voisins surveillent les enfants » dont nous n'avons guère retrouvé d'écho ailleurs (tandis que la personne nous dit être *elle-même* intervenue dans des disputes d'enfants sur ce terre-plein, situé juste devant son bureau, qui constituait l'espace de jeu en plein cœur du quartier...).

On retrouve encore, nettement cette fois, cette subjectivité, qu'on pourrait appeler subjectivité de position, dans :

« L'isolement du quartier n'est pas un repliement... » En effet, la maison de l'interviewé bénéficie, bien que située en plein cœur du quartier, d'une vue lointaine par delà la voie de chemin de fer, et n'est pas, par suite, étouffée, comme peuvent l'être d'autres maisons situées dans la même zone. Le transfert, par l'interviewé, à l'ensemble du quartier, de réactions conditionnées par la situation de sa propre maison paraît notoire. Rapproché de l'observation que nous avons faite sur la contradiction entre la *maison pensée* et la *maison vécue* chez cette personne — qui démontrait une faculté de s'abstraire de l'architecture — on en peut conclure à un transfert de l'architecture à l'urbanisme qui, observé chez un sociologue, n'est pas sans intérêt.

Le lecteur pourra évidemment émettre à son tour un doute sur notre interprétation — d'architecte, non de sociologue — et la taxer elle-même de subjectivité! Nous essaierons encore de lui transmettre nos impressions par un exemple opposé.

Il ne s'agit plus ici tout à fait de prendre en considération le quartier lui-même, mais l'architecture de la maison, et de montrer la forte affinité qu'il peut y avoir entre la *forte personnalité* de l'habitant de la maison, sur le *plan architectural*. Ces observations ont cependant leur place ici dans l'organisation de notre exposé : toute relation sur le rapport entre *quartier* et *personnalité* n'en est pas exclue. Car le fait même que l'interviewé n'ait pratiquement pas parlé du *quartier* nous paraît important et nous laissons le lecteur libre de juger si les extraits que nous donnons en sont une explication suffisante.

Cette personne est en train de se fabriquer elle-même son bateau, un voilier :

— Oui! au mois de juin il sera terminé; je vais partir, j'irai au moins jusqu'aux Canaries avec... *il faut bien s'évader...*

a. — Sans femme et sans enfants?... ça n'intéresse pas votre femme?...

— Pas du tout... quant aux enfants, ça risque leur vie, *d'ailleurs c'est un bateau qui a été conçu pour un solitaire...* (...)

a. — Et vous le faites vous-même...

— *Chacun désire faire son bateau...* de mon bord, il y a très peu en France... je suis un homme *qui est obligé de s'adresser aux autres...*

Cette personne est voisine du sociologue cité plus haut. Habitants tous deux deux maisons jumelées. L'opposition de tempérament d'un homme éminemment sociable, qui s'intéresse en premier lieu aux problèmes du quartier, des relations sociales, et d'un homme assoiffé de solitude, pour qui les relations sociales sont une *obligation* est remarquable. La position commune de leurs maisons jumelées, mais opposées, met en valeur cette opposition. Nous avons vu ce que cette position contenait d'opposition entre la situation en plein cœur du quartier et l'ouverture néanmoins sur l'extérieur. La personne citée peut en effet accéder en plein cœur du quartier sans toutefois le pénétrer :

H-20 — Le quartier... je passe toujours très rapidement en voiture, je ne regarde pas, je passe toujours par l'avenue Frugès...

On se souvient que l'avenue Frugès reste en bordure du quartier. Et, une fois au cœur de ce quartier en impasse (qui constitue pour le sociologue « un monde plus clos que les autres quartiers ») au milieu d'un monde fermé, n'est-on pas là, le plus à l'abri possible du monde extérieur?

Mais plus close encore que le quartier est la maison. Selon la conception de Le Corbusier — on a vu combien l'esthétique et l'agencement du *paquebot* l'ont inspiré — c'est précisément une espèce de bateau (le thème est revenu à plusieurs reprises chez les interviewés). Chez cette personne, cela a son importance : cordages, bouée, cartes marines, meubles en bois, revêtement de bois, bien que discrets, donnent à l'arrangement intérieur un sens précis. A l'intérieur de ce bateau, on est enfin libre, on n'a plus besoin de fermer l'espace, de s'isoler, l'espace doit être libre : l'habitant supprime donc toutes les cloisons :

a. — Et vos projets...

H-20 — Ici j'ai déjà retiré une cloison... cette cloison, c'était pas bien. Je ne sais pas si c'était d'origine ou si mon prédécesseur l'avait mise (*en fait : retour à l'espace intérieur continu et ouvert de Le Corbusier et au plan-libre*) ...mais ça enlève de l'espace vital, ça empêche l'air de circuler, ça empêche la lumière d'entrer, ça empêche la chaleur de monter... finalement je l'ai enlevée...

Puis, visitant la maison, l'habitant nous explique les transformations qu'il projette :

H-20 — Alors ici... cloison abattue, cette cloison-là!... je l'abats... ici, cette cloison, je l'abats... celle-ci! abattue aussi... pour faire plus d'espace... *pour que ce soit moins cloisonné!*...

La personne a également l'intention de supprimer le parapet de l'escalier en béton plein :

H-20 — Ça permet également de faire des effets esthétiques en mettant du fer forgé comme rampe... pour faire, heu...

a. — Pour avoir une transparence?...

— Voilà! c'est ça... pour avoir une transparence...

En définitive, la personne — qui ne connaît pas Le Corbusier et n'en a jamais entendu parler, vivant un peu à l'écart... — trouve dans sa maison la maison même de ses rêves qu'elle nous définit comme une boîte, pour protéger de l'extérieur et mettre à l'abri, à l'intérieur de laquelle les cloisons mobiles peuvent permettre de faire ce qu'on veut, un peu comme la maison japonaise, mais avec une protection de l'extérieur.

On comprend alors la rapidité avec laquelle la maison fut achetée :

H-20 — Esthétiquement, ça ne me plaisait pas, surtout l'extérieur... mais j'ai vu immédiatement les possibilités que je pouvais y trouver...

Il nous avait d'abord étonné que la maison n'ait pas plu « esthétiquement ». Nous eûmes la réponse :

H-20 — Ces maisons, ça faisait un peu... *paquebot* pour mon goût...

a. — Pourtant vous semblez aimer les bateaux...

— Oui, mais nous faisons une différence dans la marine entre les

paquebots et les voiliers, traditionnellement, il y a toujours eu une forte opposition entre les gens de la marine à voile et ceux de la marine à moteur, ce sont des gens qui ne peuvent pas se voir...

C'est sans doute ici que la conception de Le Corbusier et celle de l'habitant divergent. Gageons que cette même personne supporterait mal de vivre sur le paquebot de la Cité Radieuse à Marseille, tandis qu'ici, sur ce bateau à l'échelle familiale, la contrainte sociale ne s'exerce plus :

— Enfin c'est une maison qui permettait un tas de combinaisons...

Et même dans ce quartier un peu coupé de l'extérieur, dans cette maison protégée de l'extérieur, il est encore possible de s'isoler : une pièce arrangée sur la terrasse, sorte de tourelle de navire réservée au commandant de bord peut permettre de se retirer comme l'a fait cet habitant pendant plusieurs jours.

Bien que ce chapitre concerne le *quartier*, il est important de situer ici une analyse qui concerne plus précisément la conception proprement architecturale. Il apparaît d'ailleurs une fois encore, que les problèmes d'urbanisme et d'architecture sont étroitement liés et qu'on passe d'une façon continue des uns aux autres. En outre, dans l'interview précédente, il semble que le désintéressement de l'habitant devant les problèmes du quartier, problèmes sociaux par excellence, est en relation étroite avec le comportement vis-à-vis de l'architecture.

L'*opposition* enfin, des tempéraments des deux habitants d'une même maison jumelle, compatible dans une même *position* spatiale (qui s'accompagne, précisons-le, de relations de voisinage excellentes entre les deux familles) nous paraissait être le point de l'analyse le plus essentiel à mettre en lumière.

4) Positions et transformations des maisons dans le quartier

Il apparut alors nécessaire de rechercher s'il existait une quelconque relation entre les situations des maisons dans le quartier — dont nous avons senti l'importance — et les altérations des maisons.

L'hypothèse la plus naturelle qu'on pouvait faire *a priori* était la suivante : *considérer que les altérations extérieures étaient une réaction contre la standardisation, entraînant la volonté de personnaliser les maisons, hypothèse banale. On pouvait alors penser que les altérations seraient plus ou moins marquées suivant la position des maisons dans le quartier, les plus*

impersonnelles devant *a priori* susciter les réactions les plus fortes. Ce qui en même temps dénoterait l'influence du facteur *situation*.

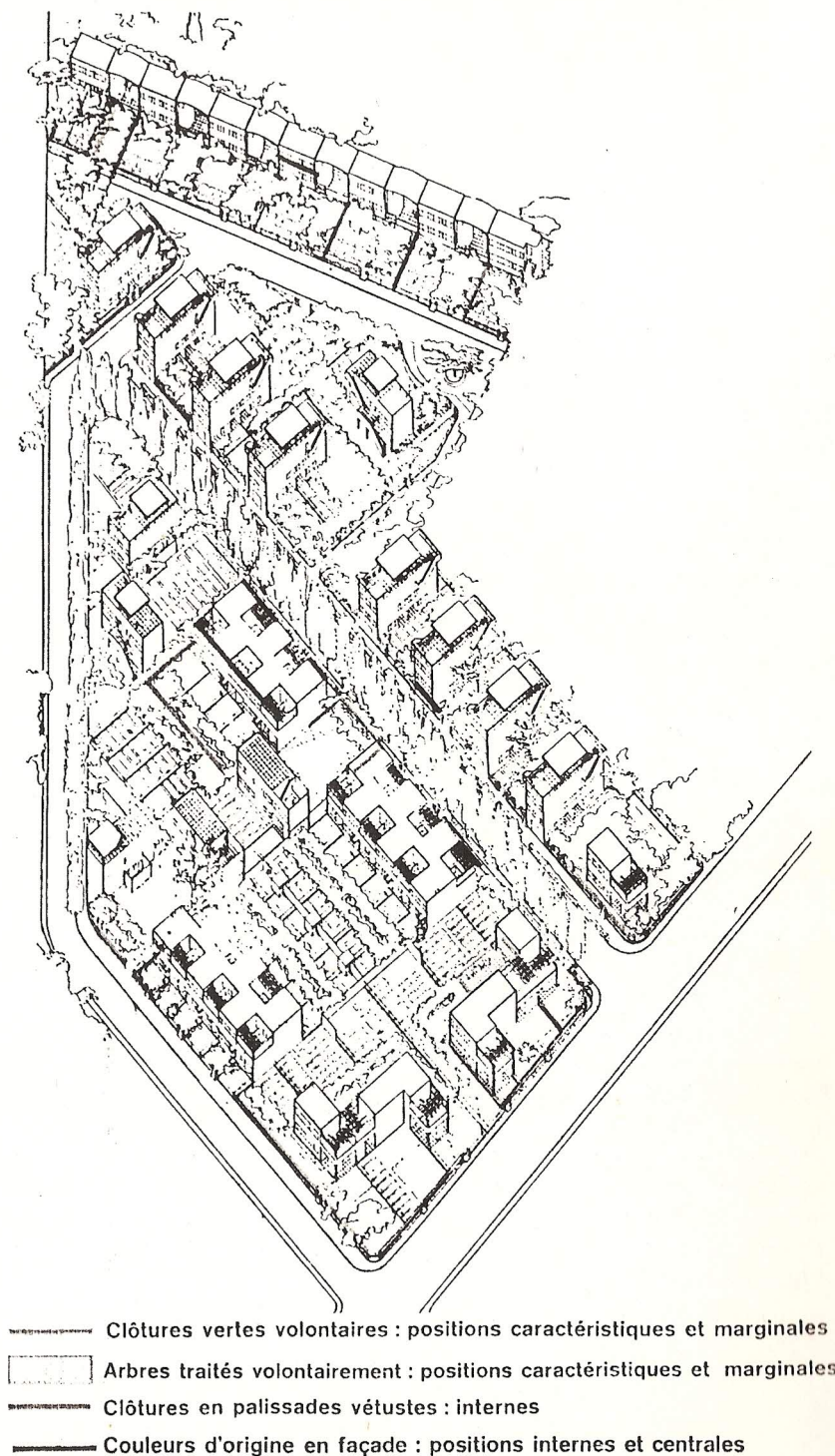
Cette dernière corrélation fut vérifiée, mais en contredisant l'hypothèse de base. Car la correspondance entre altérations et situations s'établit, mais en sens contraire de ce que nous avons envisagé : il semble nettement — une certaine statistique sur 51 maisons n'est guère possible — que les maisons qui présentent les altérations extérieures les plus frappantes sont précisément celles qui, par leur position, ont un certain potentiel de personnalité; comme si l'altération ne faisait qu'exprimer ou exalter une personnalité sous-jacente au lieu de personnaliser le standard, comme nous l'avions d'abord pensé. Or on a vu plus haut que le standard n'avait pas été ressenti par les habitants comme nous aurions pu l'attendre : ceci confirmait cette nouvelle thèse.

Nous avons tenté de mettre en évidence cette corrélation entre caractéristiques particulières de situation de certaines maisons et fortes altérations correspondantes en figurant sur un schéma les divers ensembles de maisons : suivant un certain nombre de critères — type de maison mitoyenneté, nombre d'étages, rue d'accès, orientation ou non sur la rue — on peut figurer un certain nombre d'ensembles qui s'intersectent par endroits; ces intersections correspondent à des maisons qui, appartenant à plusieurs ensembles simultanément, se distinguent des autres sous-ensembles, moins individualisés. On constate précisément que les altérations extérieures les plus remarquables correspondent aux intersections de ces divers ensembles, c'est-à-dire à ces maisons dotées, au départ, de caractéristiques particulières.

Ici encore, la convergence d'observations et d'interviews corrobore cette thèse. On observe, par exemple, que la végétation fait l'objet d'une attention spéciale en certains points-clés; de même, les clôtures, généralement métalliques, sont doublées de haies vertes lorsqu'elles occupent des positions particulières dans le quartier (voir plan-masse).

De ces positions-clé, le coin est encore plus marqué — on l'observe aussi dans d'autres cités — et l'on est frappé de la corrélation entre la position spatiale et ce que nous appellerons la position sociologique : qu'il s'agisse de l'associabilité des habitants, ou inversement, du rôle de catalyseur des relations que peuvent jouer certains autres, on les trouve plutôt dans ces positions (noter encore une fois qu'à une même position peuvent correspondre des caractéristiques opposées).

Ces caractéristiques, nous les avons régulièrement retrouvées dans la cité du pape Clément, à quelques kilomètres des quartiers Frugès où nous avons interrogé quelques personnes :



- a. — Vous les connaissez, *les gens du coin* là-bas?...

EXT.

F-32 — Ils sont très... ils sont jamais là d'abord! et puis... ils sont *pas tellement sociables*...

- a. — On fait une différence entre ceux du coin et les autres.
— Oh oui! quand même!... ça dépend des gens, il y a des gens qui sont plus ou moins...

Les gens *du coin* se distinguent :

EXT.

H-30 — Alors les couleurs (*du balcon*) voyez! moi je les ai refaites comme c'était... les couleurs d'origine... mais alors, *le coin, lui*, il a pas voulu refaire pareil, il a voulu se différencier, sans doute, et puis comme ça, ce sera beaucoup plus facile, quand quelqu'un viendra chez lui il pourra pas se tromper de maison, hé... (*l'habitant du coin a peint son balcon en rouge vif*).
On notera l'expression : « le coin, lui... »

Mais il apparaît que cette personne elle-même aurait voulu habiter le coin :

- a. — Vous avez commandé sur plans... et quand vous êtes venu ici vous avez trouvé ce à quoi vous vous attendiez?...

EXT.

H-30 — C'était ce que j'attendais... c'est-à-dire... j'aurais voulu une maison en bout voyez... et j'ai pas pu trouver de maison en bout quoi!... j'ai été obligé de prendre une maison comme celle-là... moi, *mon rêve, ça aurait été une maison individuelle*...

Cependant, — comme au quartier Frugès où nous avons souligné l'indépendance de toute une bande marginale de maisons — la position de cette personne dans une bande frontière du quartier est pour elle une compensation :

EXT.

H-30 — Ici c'est mieux qu'au milieu de la cité; voyez : devant il y a personne, il y a juste une place, et puis après des vignes quoi! c'est déjà... on se sent un peu... plus seul... parce que moi j'ai toujours aimé l'indépendance voyez...

Curieusement, cette personne qui n'envisage pas de faire des transformations (voir plus haut, p. 105) l'aurait peut-être fait, si elle avait été en bout :

- Si j'avais eu une maison... en bout, j'aurais peut-être essayé d'aménager le garage voyez... il y en a qui l'ont fait...

Une autre personne donne l'exemple d'une hyper-sociabilité : or elle voulait à l'origine habiter une maison en bout d'une bande d'une part, et en marge du quartier d'autre part, et elle se retrouve (c'était son deuxième choix) en bout d'une bande, mais au cœur de la cité, à l'angle de la rue qui donne sur la place centrale :

EXT.

F-32 — On est arrivé à former un petit noyau... on prend souvent l'apéritif ensemble... des réveillons, on passe de bons moments ensemble avec un groupe de voisins là... si je réfléchissais à la question, je dirais que... *c'est à cause de moi*... c'est une question d'habitude voyez!... on est habitués à un petit clan...

- a. — En somme c'est vous qui catalysez les relations sociales entre vos voisins...
— Oui, oui, c'est un peu ça...

Parallèlement, dans le quartier Frugès, les positions ressortent des interviews, et même de l'absence d'interviews... n'est-il pas significatif que le refus qu'on nous a parfois opposé de participer à un entretien (nous qui venions de l'extérieur) soit provenu des positions les plus intérieures au quartier (voir plan-masse, p. 55). Tandis que simultanément, les interviews les plus longues ont eu lieu dans des positions non moins marquées. Également, lorsqu'on considère les ensembles, on constate qu'une bande par exemple a fourni des interviews dans lesquels un contact semble avoir été réellement établi, tandis qu'une autre, à l'exception précisément des deux maisons du bout (19 et 20) n'a donné lieu qu'à une communication réduite. Il en va de même de la dernière, à l'exception encore de la maison du bout (21).

Il nous a paru également significatif que les maisons qui ont gardé leur peinture originelle, par suite celles qui ont été le moins altérées, se trouvent au milieu des bandes internes (voir plan). Quant aux habitants de l'entrée du quartier, ils ressentent nettement le caractère retiré des maisons du fond :

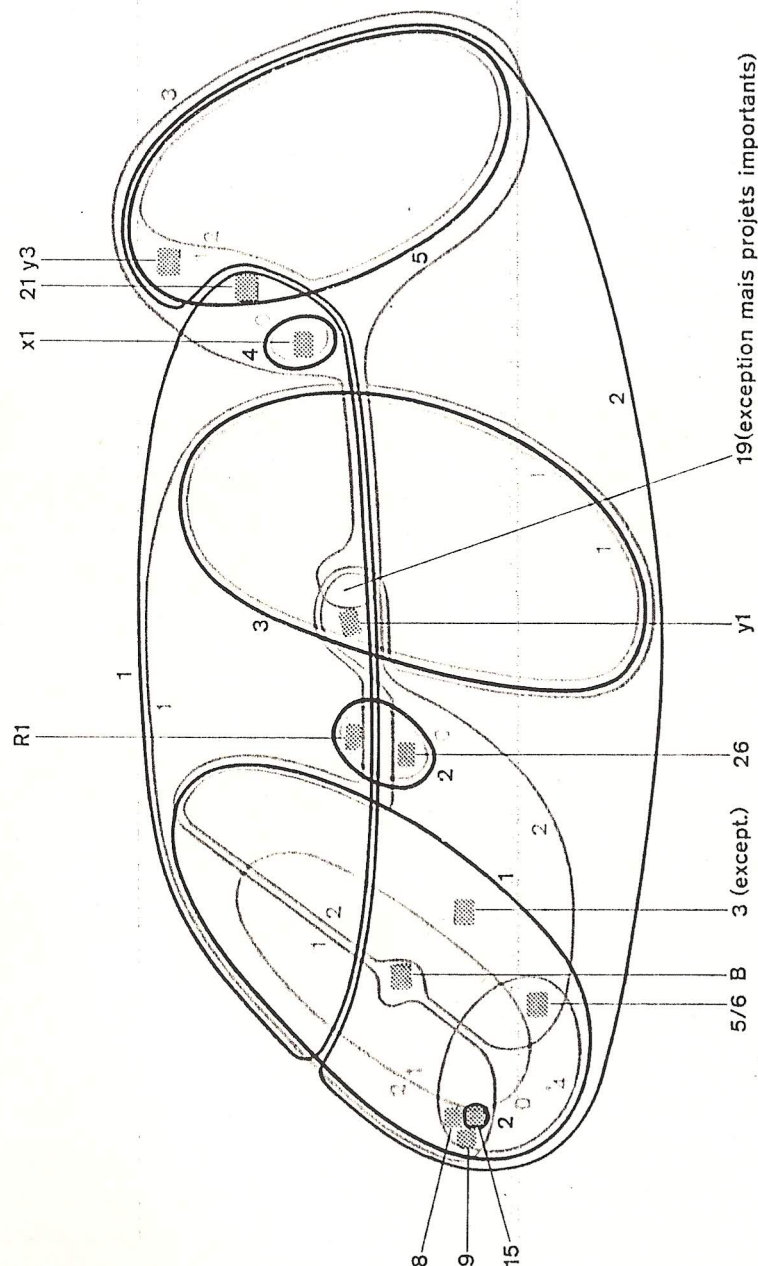
H-8 — Elles font retirées ces maisons là-bas, *on dirait qu'on les a mises là pour finir la cité*...

— 2 - sur rue
— 1 - non sur rue

— 1 - rue Le Corbusier
— 2 - avenue Frugès
— 3 - allée des Arcades
— 4 - rue Arnozan

— 1 - Type bas en bandes
— 2 - type isolé bas
— 3 - type gratte-ciel (2 étages) (jumelées)
— 4 - type unique (2 étages isolé sur pilotis)
— 5 - type "arcades"

1 - nombre de voisins
2



Encore une fois, les interviews confirment l'importance du facteur position.

a. — Vous avez une position en coin, là...

F-10 — Qui est très agréable (*la personne enchaîne directement*) malheureusement c'est très humide, l'inconvénient c'est que j'ai l'humidité... on ne peut pas tout avoir... je serais propriétaire, je la ferais couvrir cette maison (*en fonction de notre thèse cette maison aurait dû être altérée: on voit pourquoi elle ne l'est pas d'une part, et qu'elle pourrait l'être d'autre part*)... ..

— Justement avec un bel auvent de part et d'autre, malheureusement je ne suis pas propriétaire, c'est bien dommage, parce que celle-ci il y aurait de quoi l'arranger.

a. — Pourquoi celle-ci...

— Parce qu'elle est de coin...

De même, une habitante d'un autre coin avait fortement modifié sa maison :

F-6 — Une fois qu'on l'a eue arrangée, c'était la plus jolie du quartier (...) là il y avait des rouledoux métalliques parce qu'ils avaient monté une épicerie, un comestible quoi, pour le coin... (...) je m'y suis plue tout de suite, j'ai pas hésité avec les autres.

Une autre maison paraissait contrevenir à notre thèse, or :

H-15 — Si vous revenez l'année prochaine, vous ne la reconnaîtrez plus, elle aura complètement changé...

(En particulier, la personne envisage un escalier extérieur pour aller à la terrasse.) Encore ce cas ne la contredisait-il pas pleinement : un arbre était magnifiquement enroulé autour du pilotis du coin de la maison, montant jusqu'à la terrasse et marquant la position *en coin* de la maison (photo 62).

Enfin, une dernière maison semblait contredire d'une autre façon la corrélation que nous avons établie entre position et altérations : extrêmement transformée quant à son aspect extérieur, cette maison n'avait pourtant pas une position exceptionnelle, si ce n'est qu'elle appartient à cette bande marginale que nous avons notée. On apprend ici que la maison avait été transformée à l'occasion de la communion d'un enfant. Singulière transformation de la position spatiale en une position temporelle particulière (photo 70)...

Ce qui nous paraît en définitive être le plus important dans cette corrélation entre situation et individualité des maisons, c'est de montrer qu'une correspondance existe entre la forme qu'on peut donner à l'espace et les réactions, le comportement des habitants. Il y a correspondance entre le niveau de collectivisation de l'espace et le niveau de collectivisation des habitants.

Parfois, quelques habitants ont eux-mêmes parlé des vertus éducatives de la forme du logement en matière de collectivité :

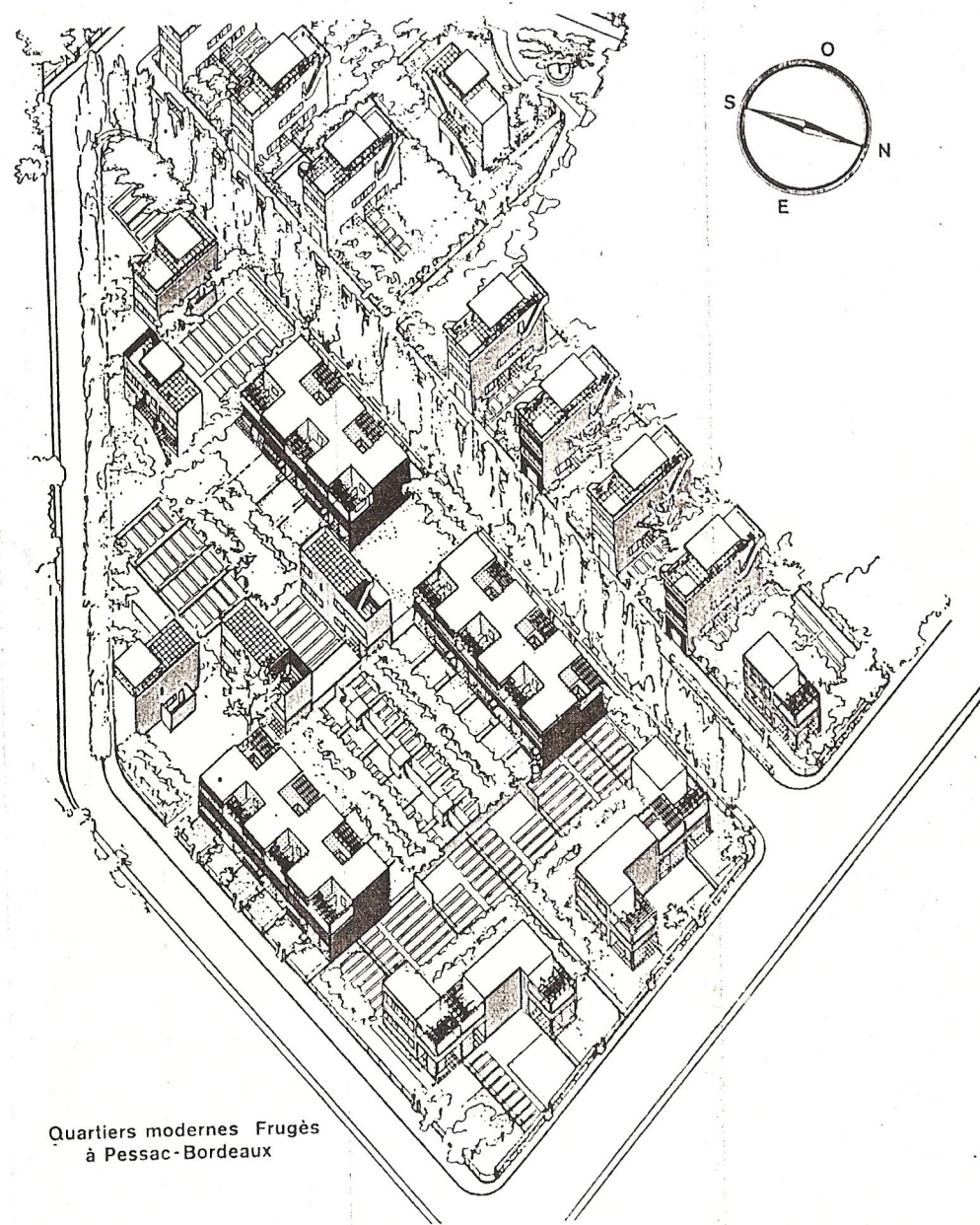
EXT.

H-26 — Ici, chacun a voulu mettre sa personnalité... mais il faut apprendre à vivre en collectivité... moi j'habite un pavillon de la banlieue de Paris, mes enfants sont beaucoup trop libres... là ils n'apprennent pas à vivre en collectivité... (...)

a. — Vous pensez que l'habitat imprime la personnalité...

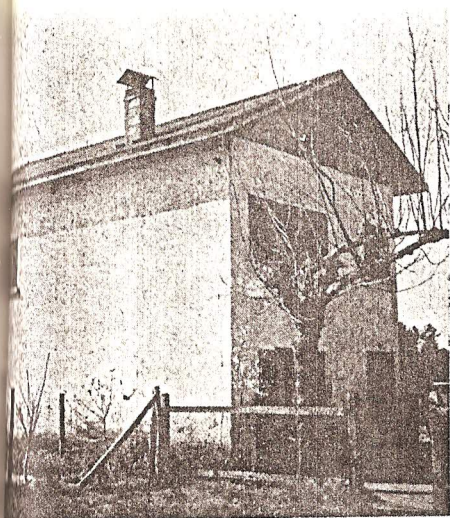
— Oui! je le crois!... il faut apprendre aux gens ce que c'est que la collectivité, parce que, ce qui apporte quelque chose, ça a toujours été la collectivité, alors... ...et la ville, c'est le collectif... la banlieue comme ça, c'est bien pour les gens qui sont à la retraite... la ville, ça représente le travail...

Encore fallait-il vérifier cette interaction entre espace social et espace bâti.

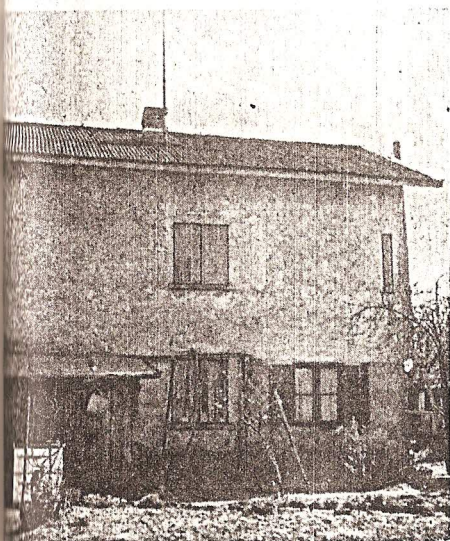


Quartiers modernes Frugès
à Pessac-Bordeaux

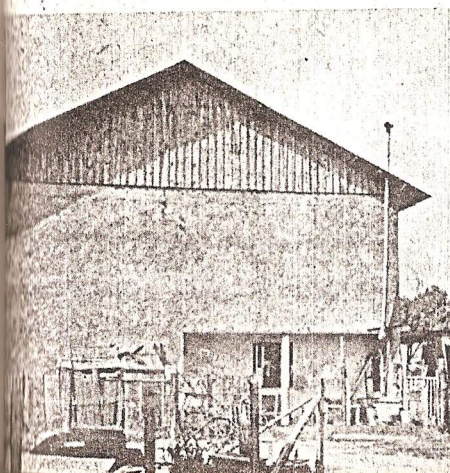
A Lège, près d'Arcachon, une dizaine de maisons ont été construites par Le Corbusier pour Henry Frugès peu de temps avant Pessac. Elles en ont pratiquement constitué le prototype et ont également subi d'importantes altérations.



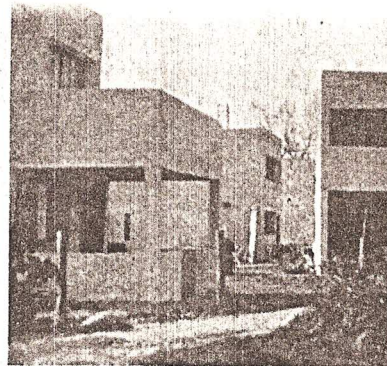
1. Les maisons de Lège (près d'Arcachon) ont subi un mimétisme campagnard plus dénaturant encore que le mimétisme banlieusard de Pessac.



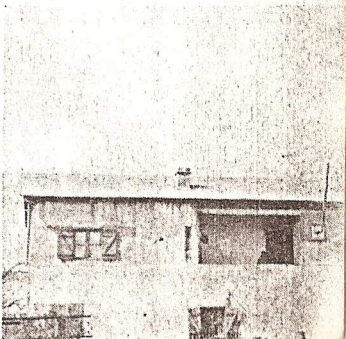
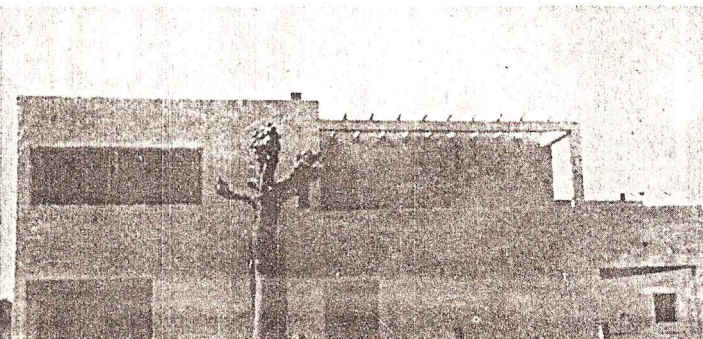
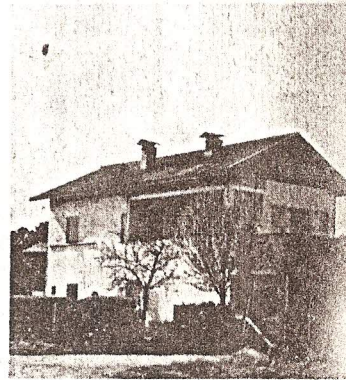
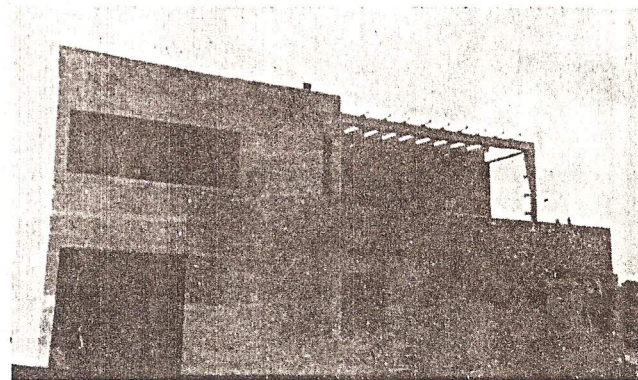
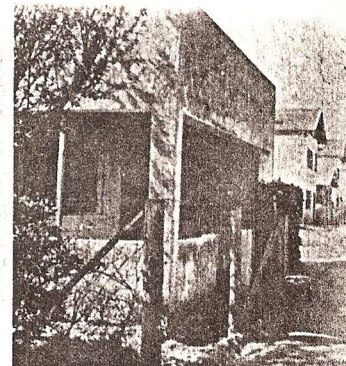
2. L'étroite ouverture visible à l'extrémité droite apparaît comme un anachronisme inversé.



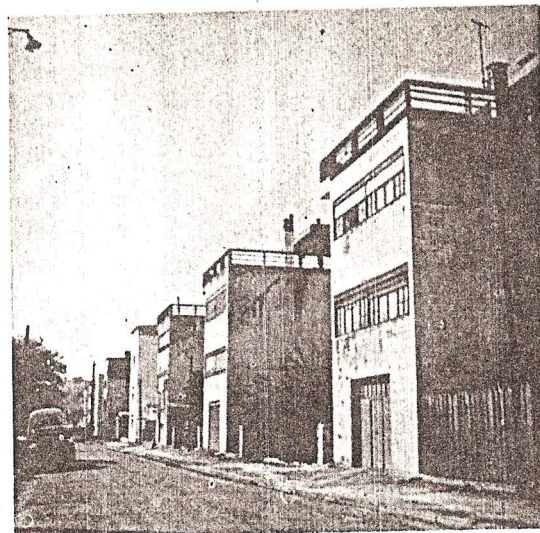
3. Parfois, dans un coin, transparait une certaine plastique corbuséenne.



5. A Lège, la substitution de toits aux toitures-terrasses d'origine a été systématique. On trouve également l'obturation ou terrasse et la réduction ou fenêtres. A gauche état original, à droite état actuel (1967).



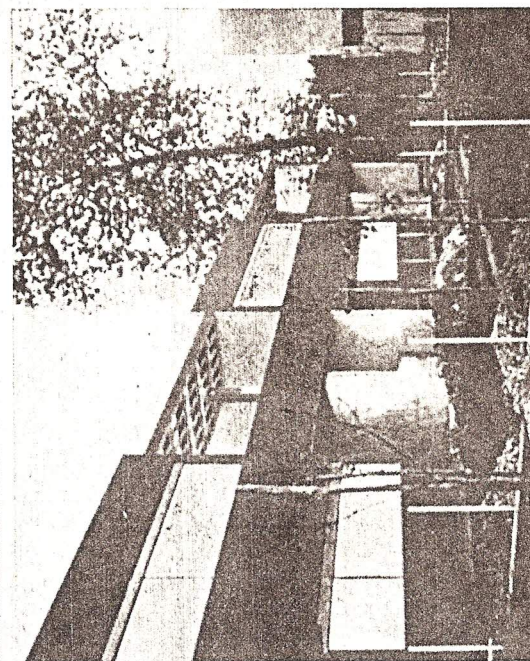
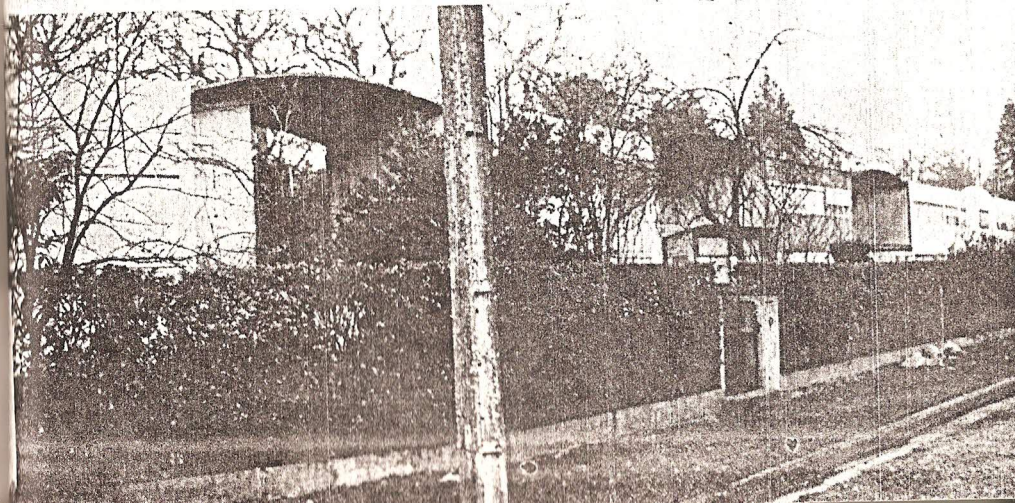
Pessac : aspect des diverses rues du quartier montrant la variété des types obtenus par l'architecte à partir de cellules identiques ».



12. Rue Le Corbusier : surélevées d'un étage, les mêmes cellules adossées forment des maisons jumelles (type 3).

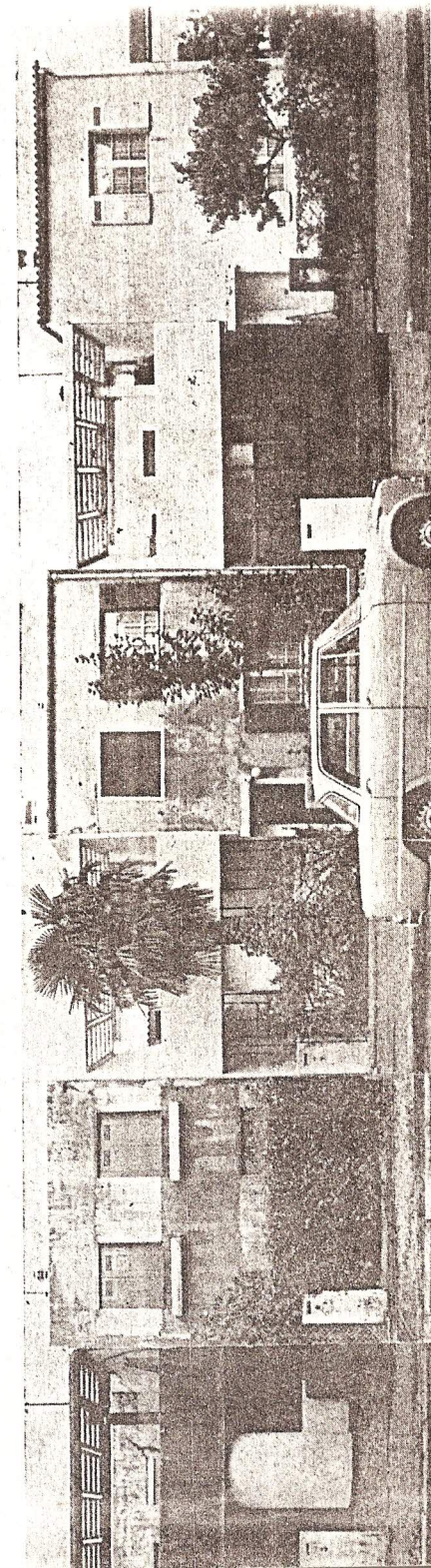
13. Rue Henry Frugès : bande de maisons mitoyennes alternativement inversées par rapport à la rue (type 1).

14. Rue des Arcades (anciennement rue Vrinat) : les maisons voisines non mitoyennes sont reliées en une seule bande par des « arcades ». Au fond, une des arcades a été bouchée (type 2).

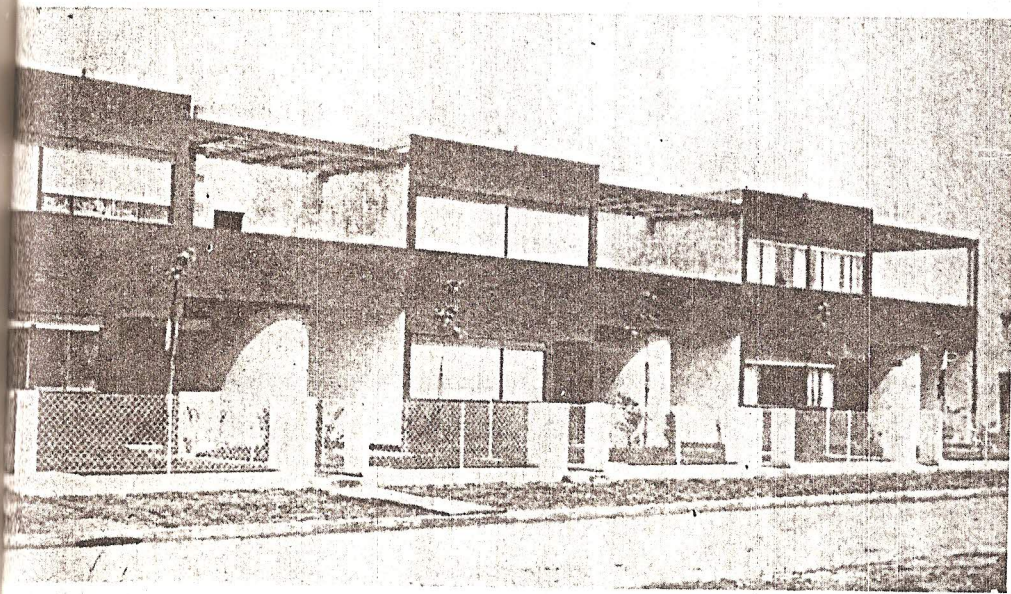


(Photographie extraite de S. GIEDION, *Space, Time and Architecture*, Harvard University Press, Cambridge, Mass.)

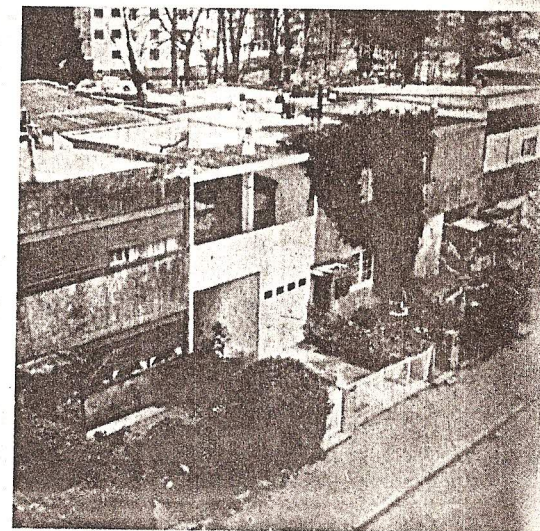
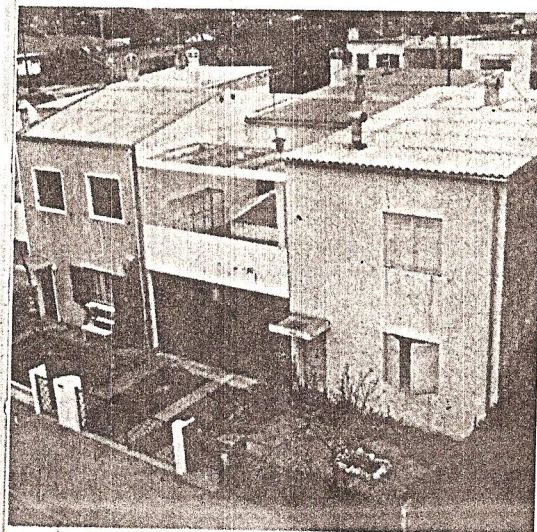
15. Dans *Space, Time and Architecture*, l'historien d'architecture Giedion écrit sur cette photo : « Dans cette œuvre expérimentale des débuts, Le Corbusier joue avec les écrans, les volumes, la lumière, l'ombre et la couleur. Elle devait être suivie peu après de solutions d'une grande maîtrise. »



16. Dans cette bande, pas une « fenêtre en longueur » n'a subsisté, on en voit clairement la trace dans la seconde maison à gauche (type 1).

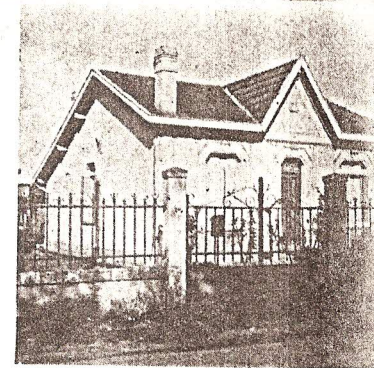


17. A l'ensemble homogène et continu des façades identiques...

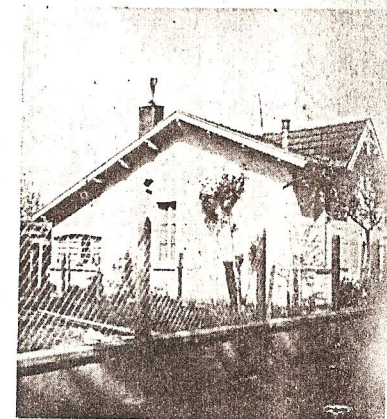


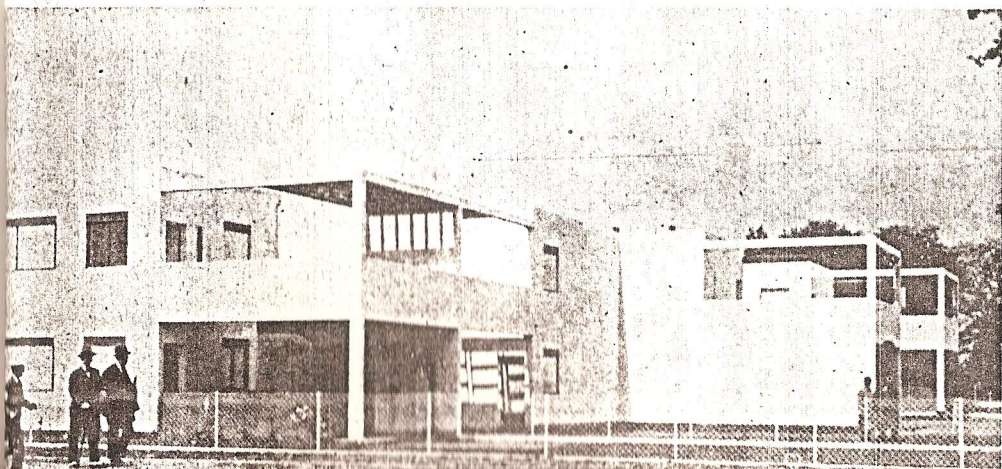
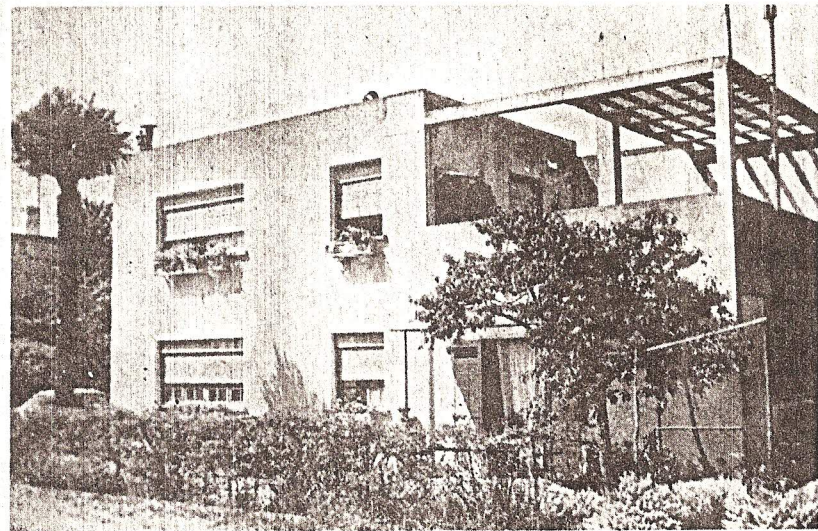
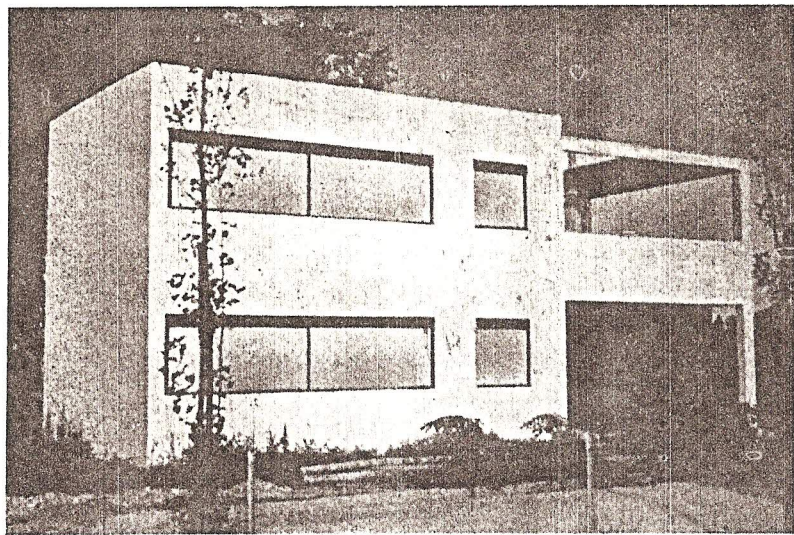
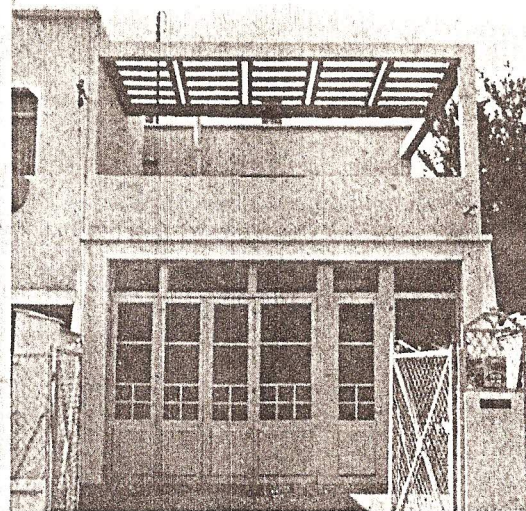
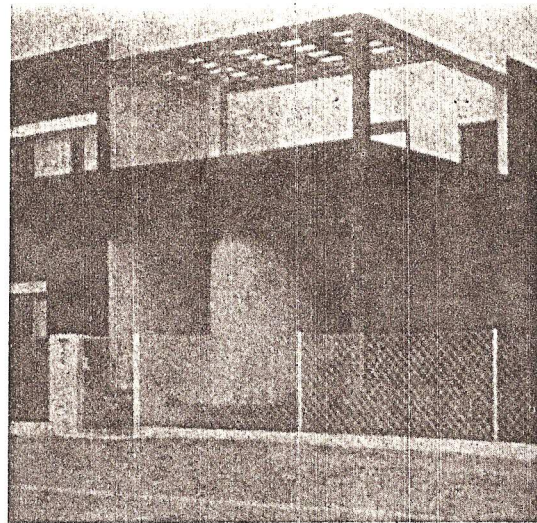
... 18-19-20 s'est substituée une juxtaposition discontinue de façades individuelles (type 1).

21. Échoppe bordelaise construite face aux Quartiers Modernes Frugès en 1930 c'est-à-dire, immédiatement après leur achèvement.



22. On distingue bien, ici, la partie rajoutée à l'arrière de l'échoppe.

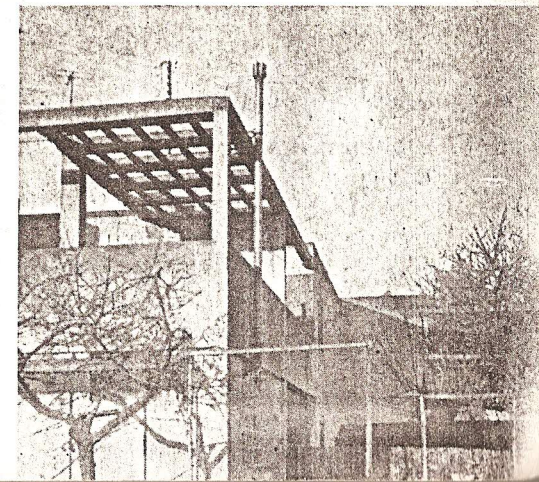




23-24. Le chai prévu au rez-de-chaussée a été transformé en garage (type 1).

25-26. Réduction de la « fenêtre en longueur », et comblement de l'espace sous-pilotis (type 2).

27-28. Obturation de l'espace laissé libre sous les pilotis (type 2).

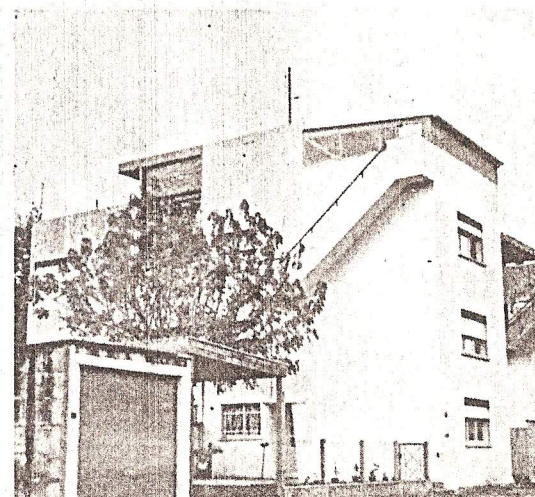
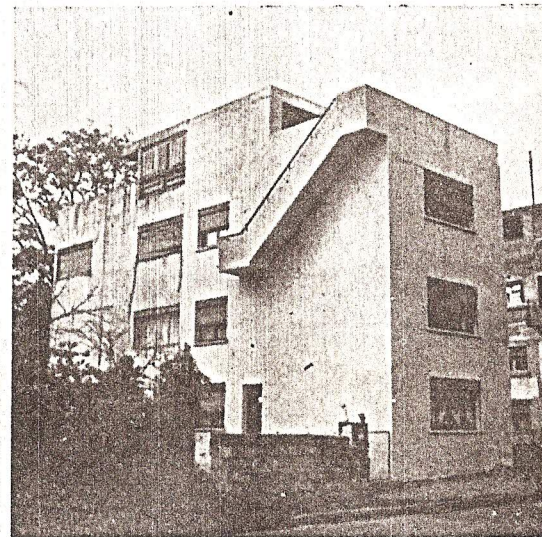




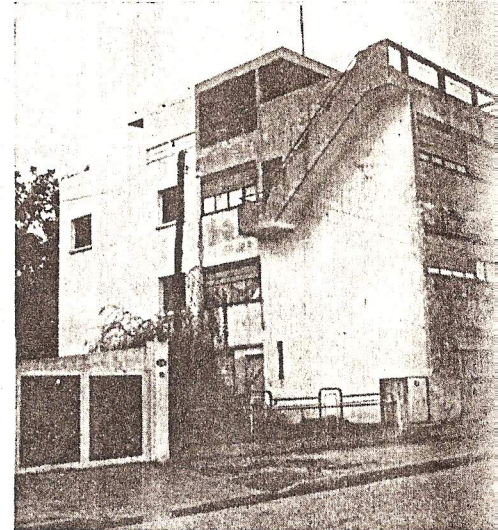
3

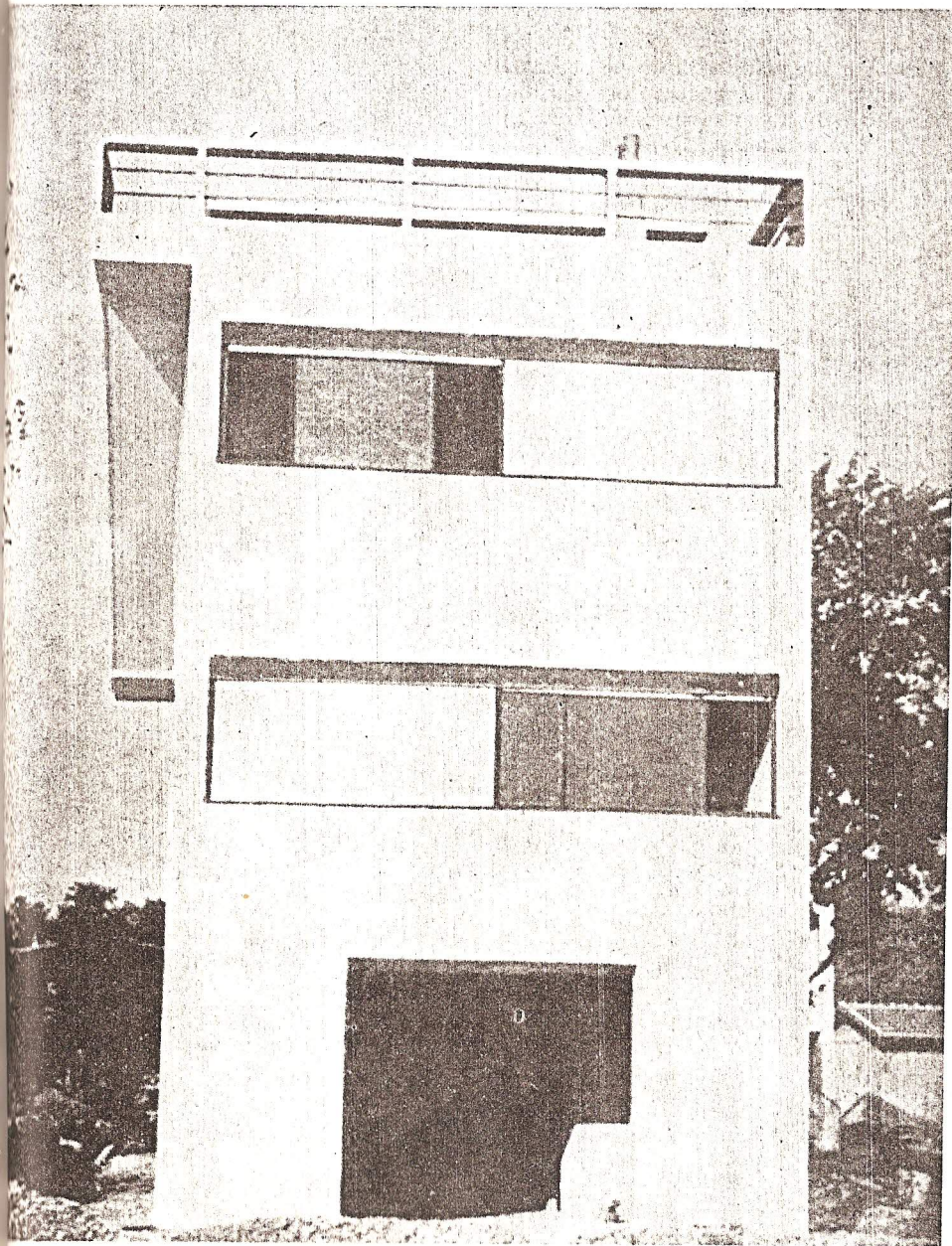
29. La polychromie des unités d'origine a disparu, une autre est apparue : celle de la dualité d'appartenance de ces maisons jumelles à l'origine dissimulées dans un volume unique (type 3).

30-31

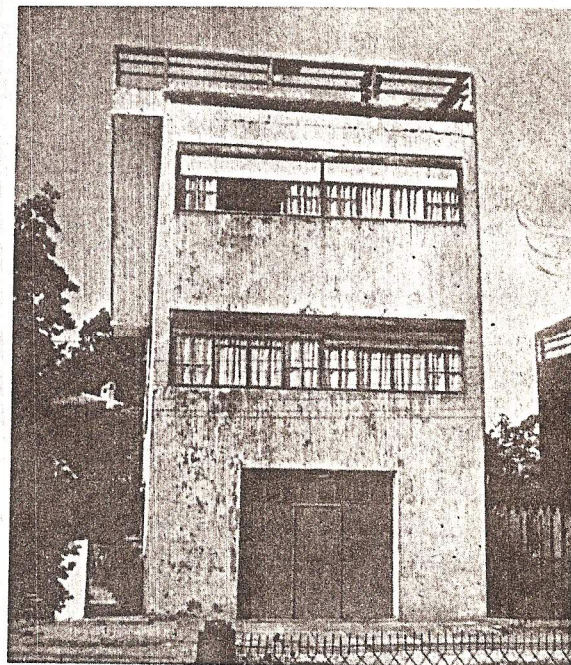


32
33
34

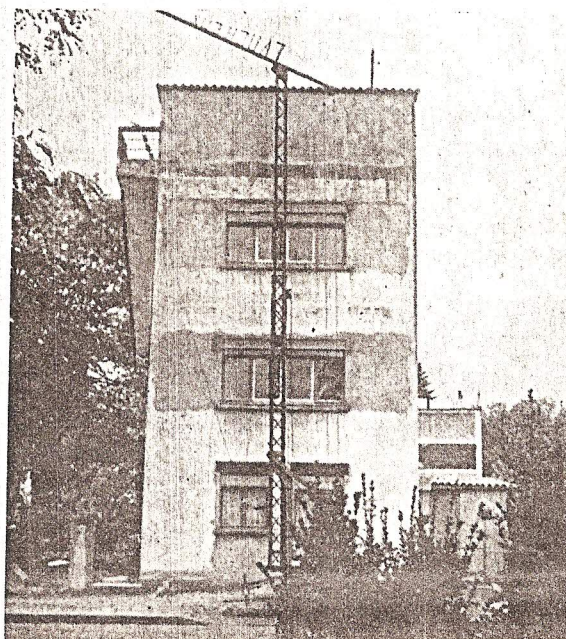




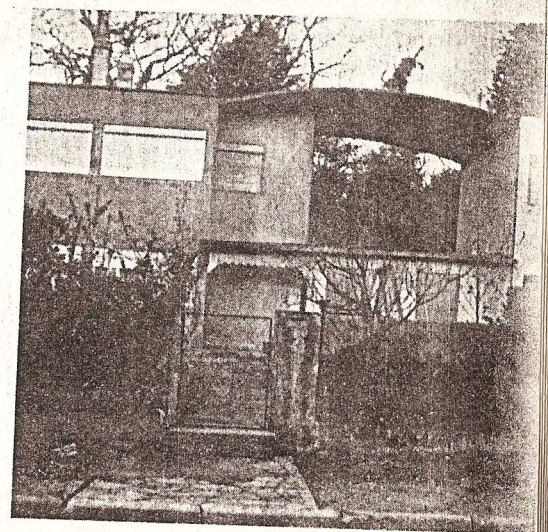
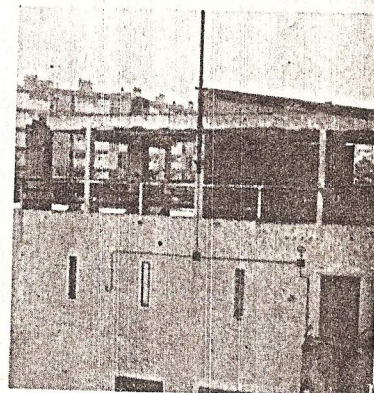
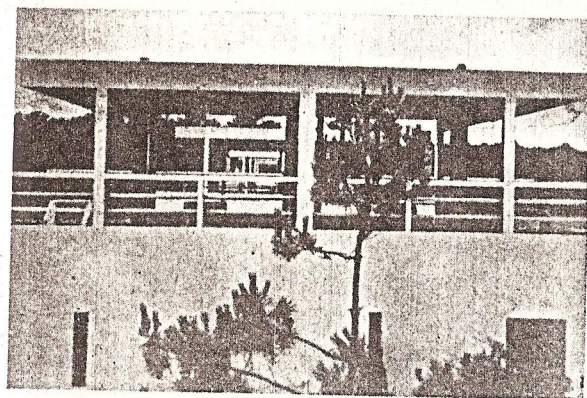
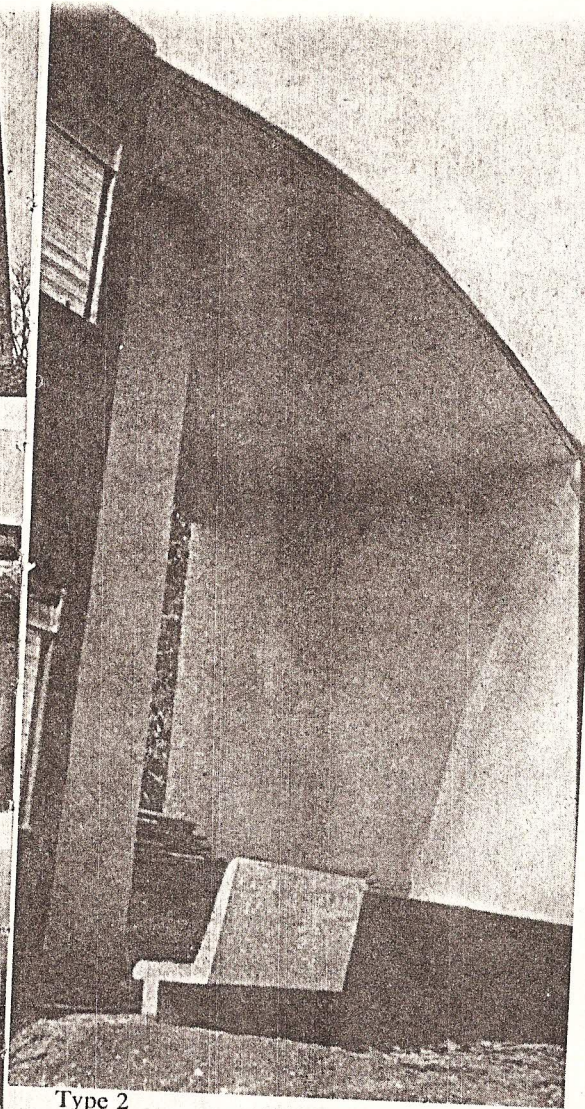
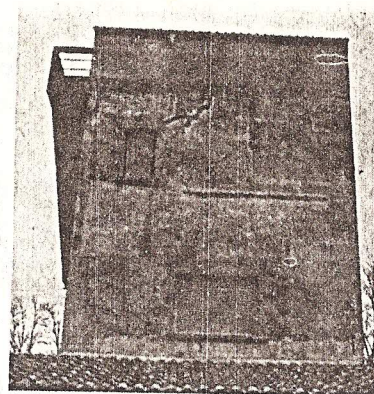
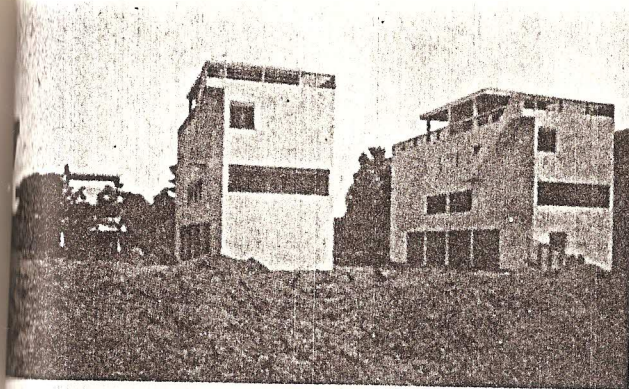
(Photographie extraite de : *Le Corbusier et Pierre Jeanneret, Œuvre complète, 1910-1929*, Les Éditions d'Architecture, Zurich.)



36. La corniche supérieure exceptée, la façade a conservé l'état original (type 3).



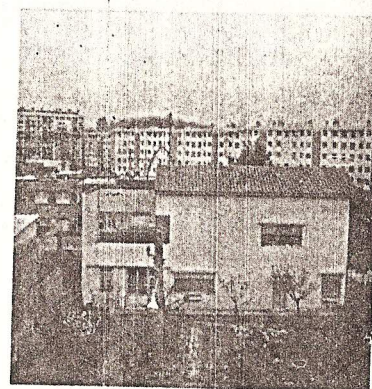
37. Actuel. La façade en cours de travaux permet de voir nettement les transformations.



38-39-42. Transformation des ouvertures, obturation de la terrasse, couverture, adjonction annexe, délabrement enfin, détruisent dans sa totalité l'aspect architectural original (type 3).

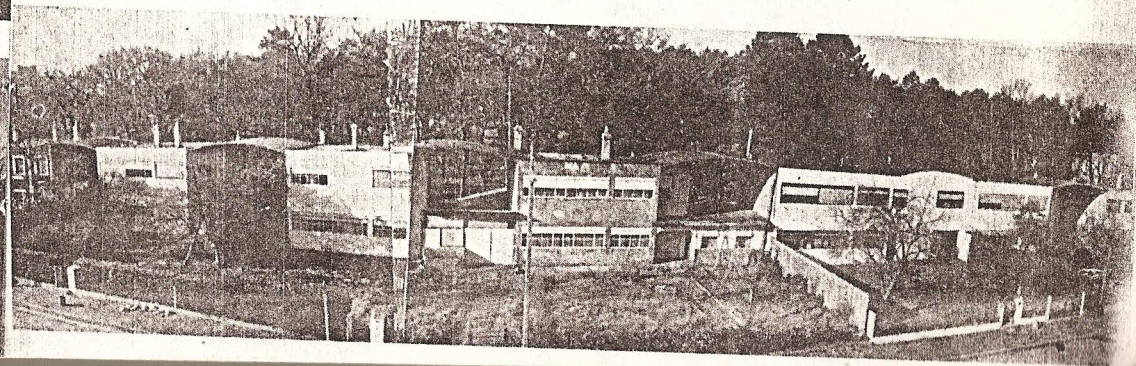
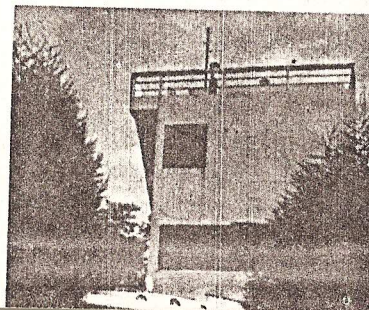
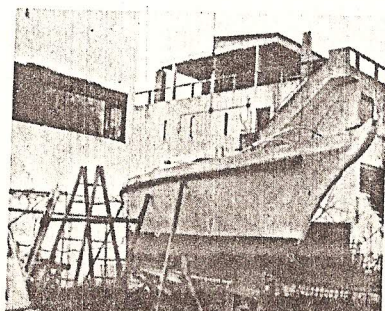
40-41. La transparence due à la succession des terrasses a totalement disparu sous l'effet des altérations que chacune d'elles a subi.

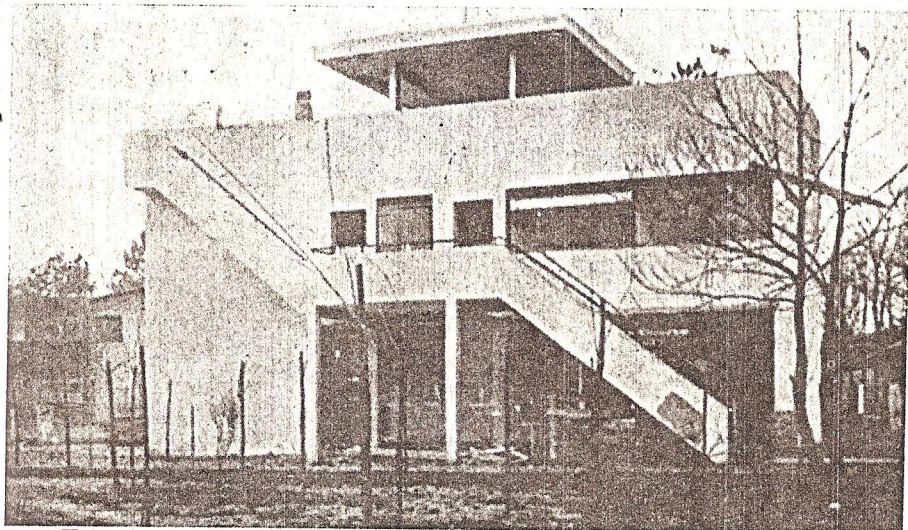
43-44. L'architecture de Le Corbusier considérée sous l'angle d'une architecture de bateau (type 3).



Type 2

45. La voûte reliant les maisons voisines crée un espace qui a été comblé de différentes façons, parfois même dans sa totalité (type 2) 46-47-48.

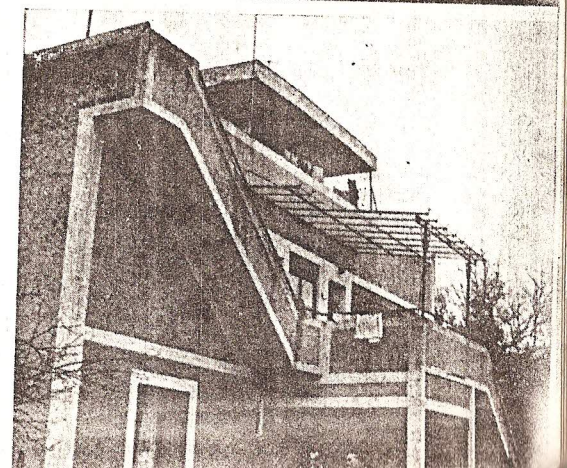
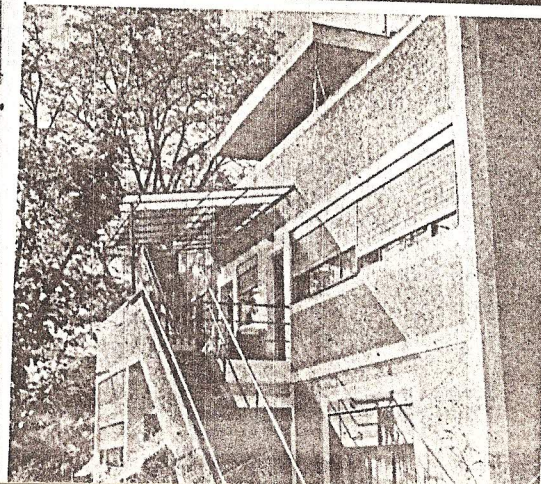
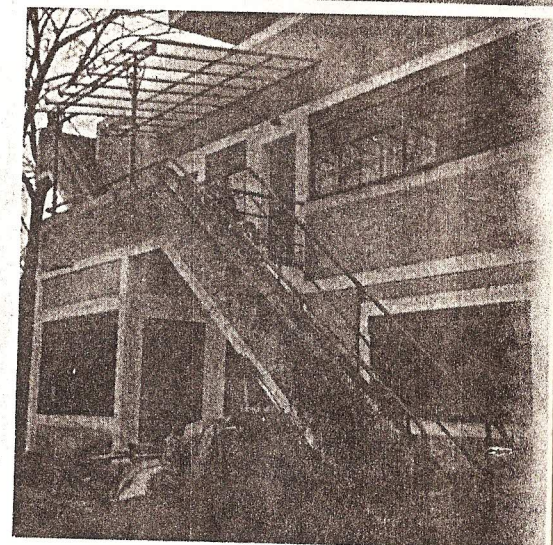
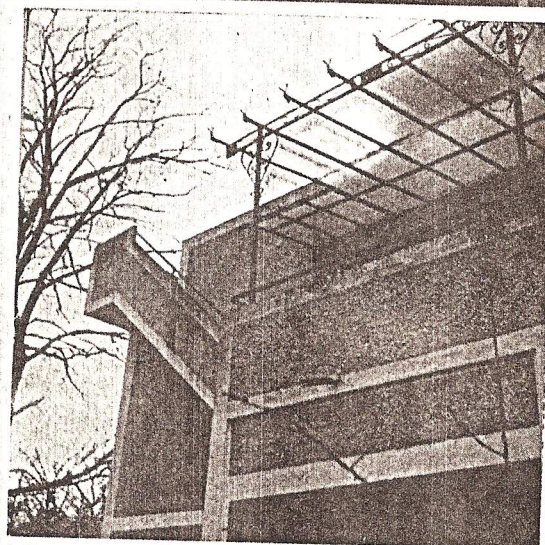
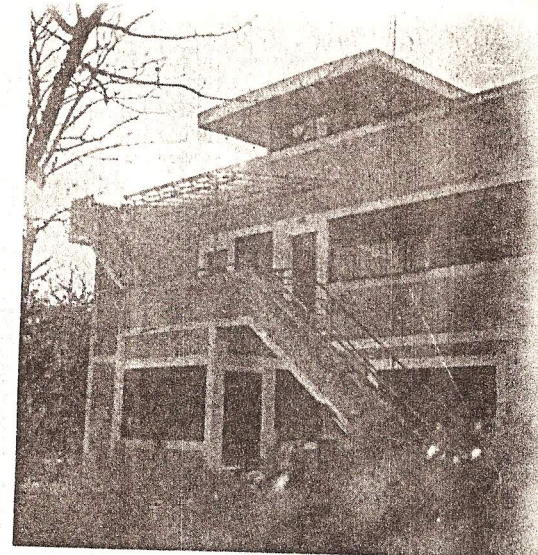
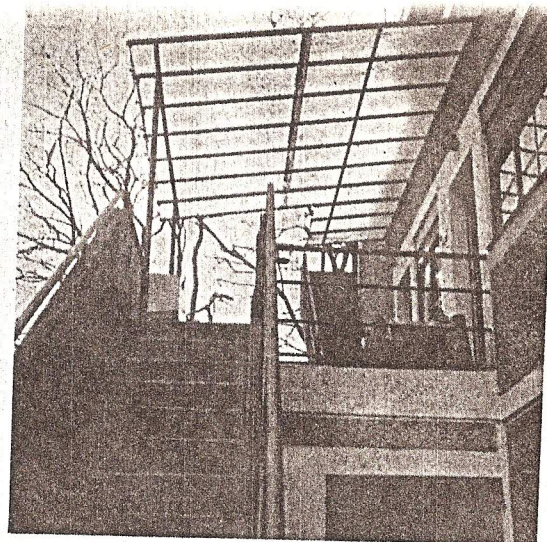


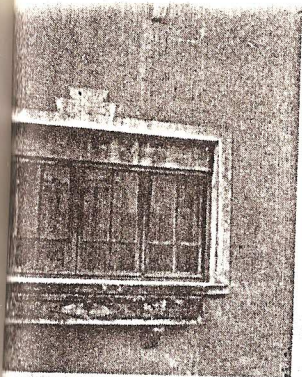


Type 4

(Photographie extraite de S. GIEDION, *Space, Time and Architecture*, Harvard University Press, Cambridge, Mass.)

49. Le développement de l'escalier en façade de cette maison isolée en fait une des belles créations de Le Corbusier. Nous n'avons pu en interviewer les habitants. Peut-on néanmoins interpréter la véranda comme une mise en valeur de cet élément qui serait donc ressenti comme tel. Pourtant ici comme ailleurs, les pilotis ont été comblés, une partie de la terrasse bouchée, mais les fenêtres en longueur subsistent (type 6, isolé).





56



57

58

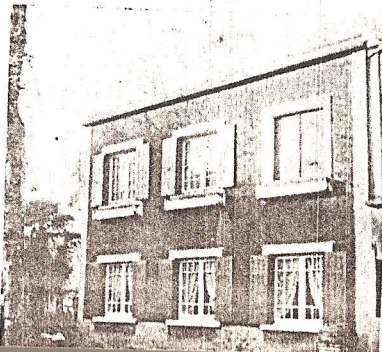


Décoration : Les éléments en sont empruntés à des vocabulaires divers mais jamais au style cubiste.



59

60

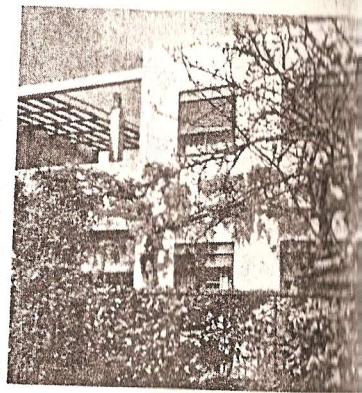


62



63

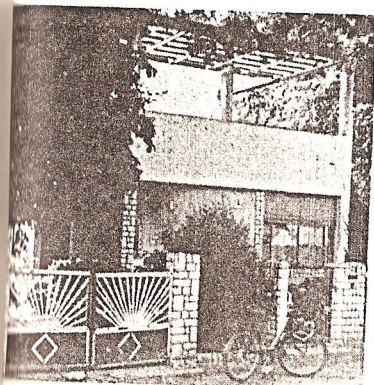
Végétation : La végétation est également un moyen de s'exprimer dans l'habiter.



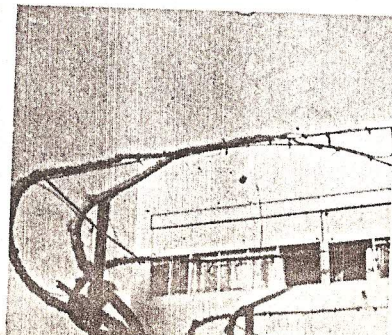
64



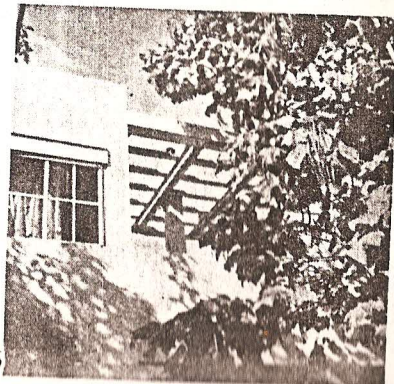
65



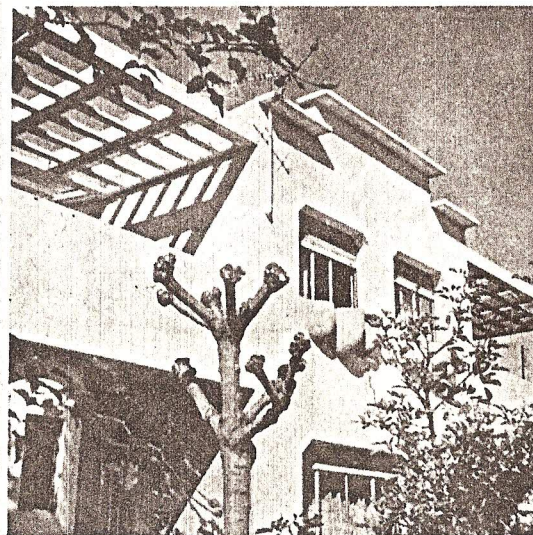
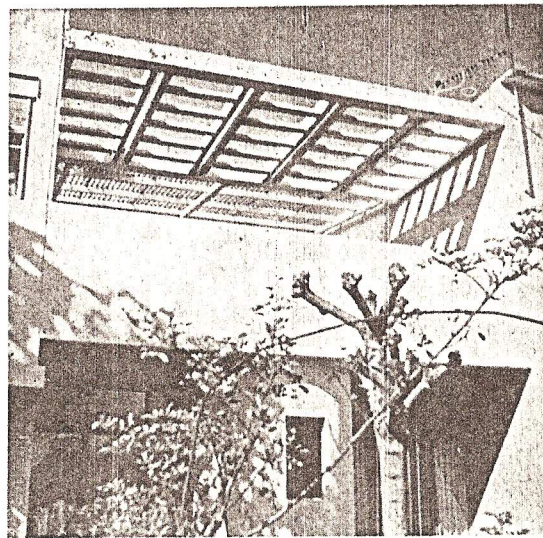
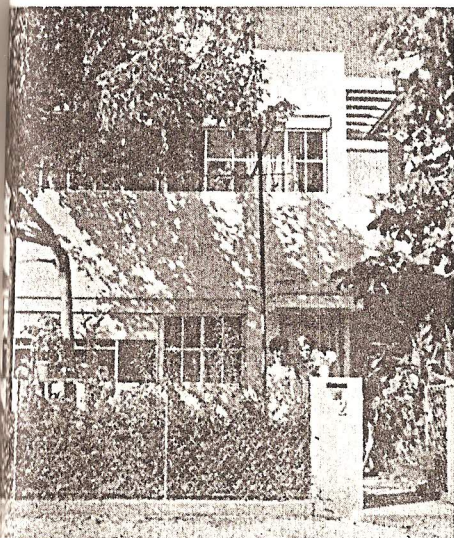
61



67

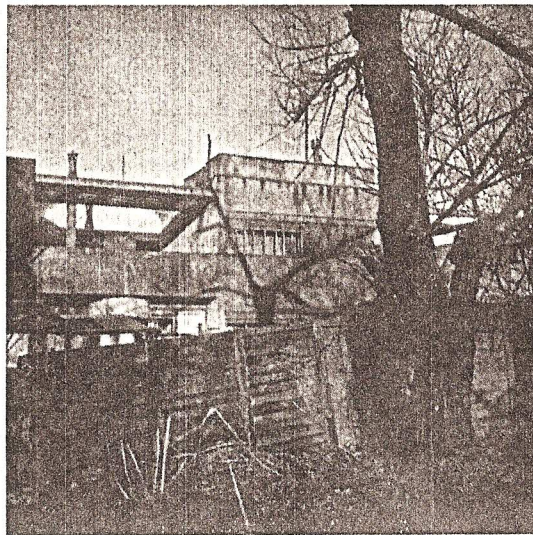
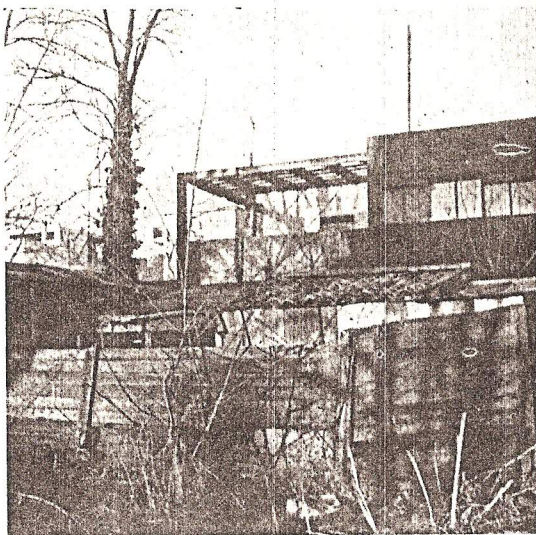


66



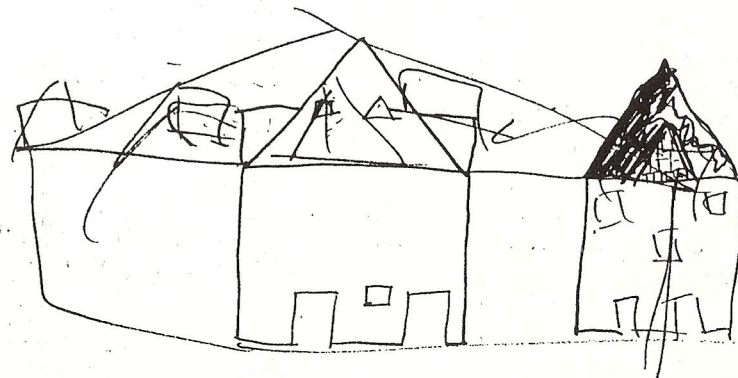
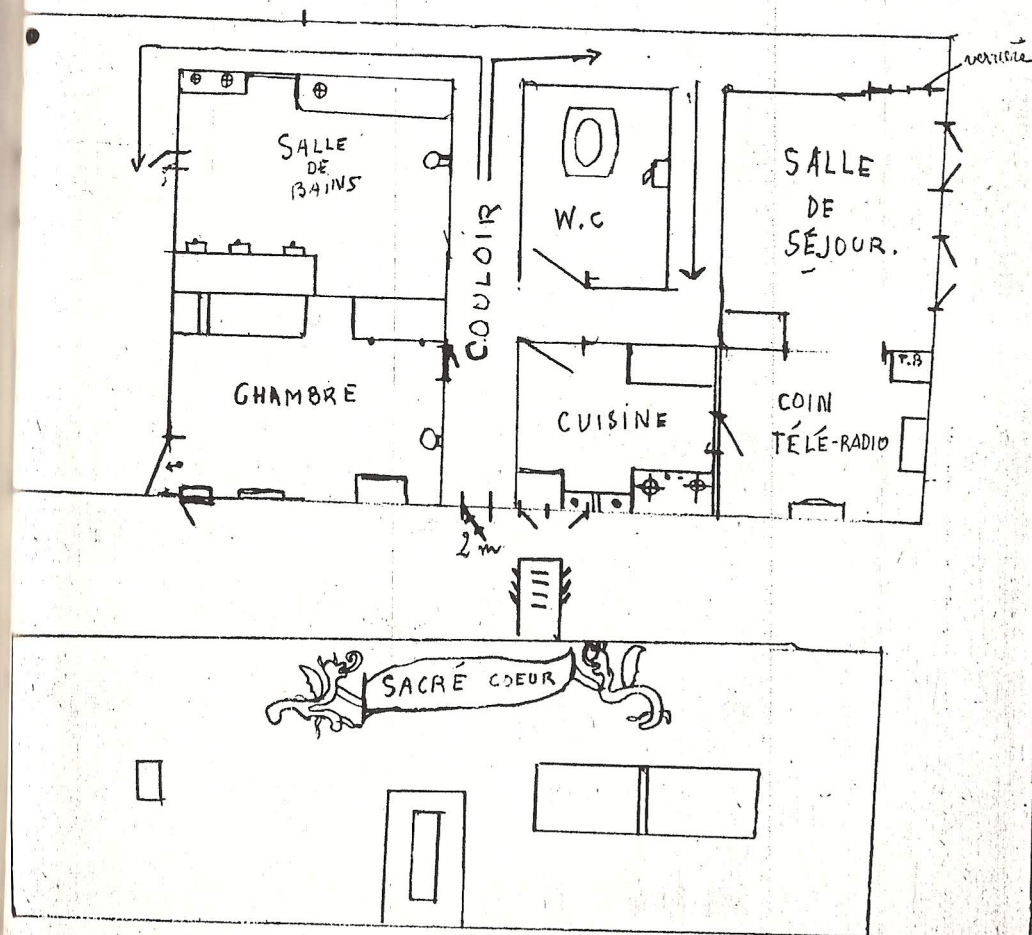
Différence d'aspect global entre la zone A et la zone B.

... L'autre plus délabrée (type 1). 71-72-73.



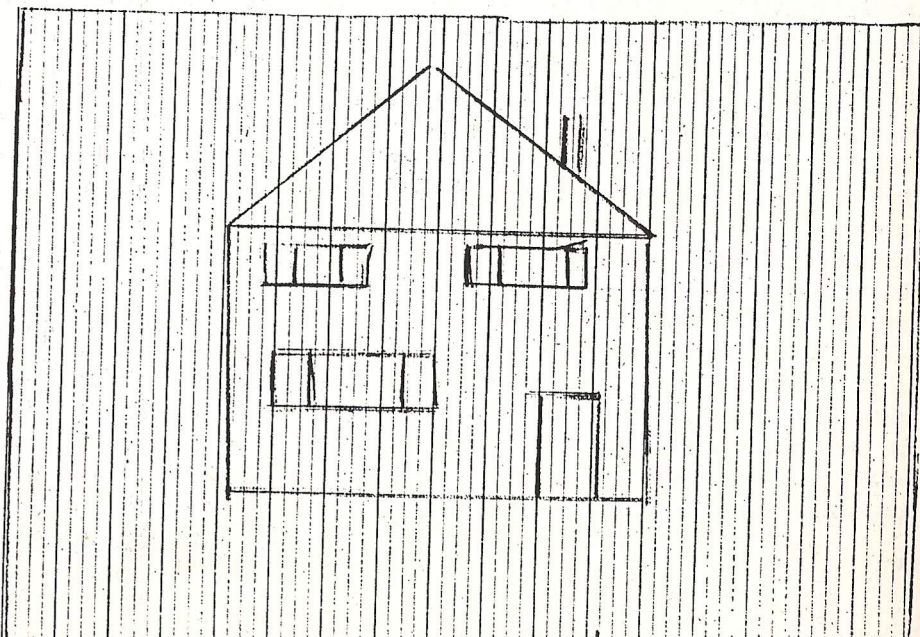
68-69-70. L'une « coquette »...

Plan de maison dessiné par le fils (environ 10 ans) d'un architecte de Pessac et qui habite une maison moderne construite par son père (espace intérieur fluide en particulier..., donc sans couloir) : le couloir central fait apparaître le stéréotype de l'« échoppe ».

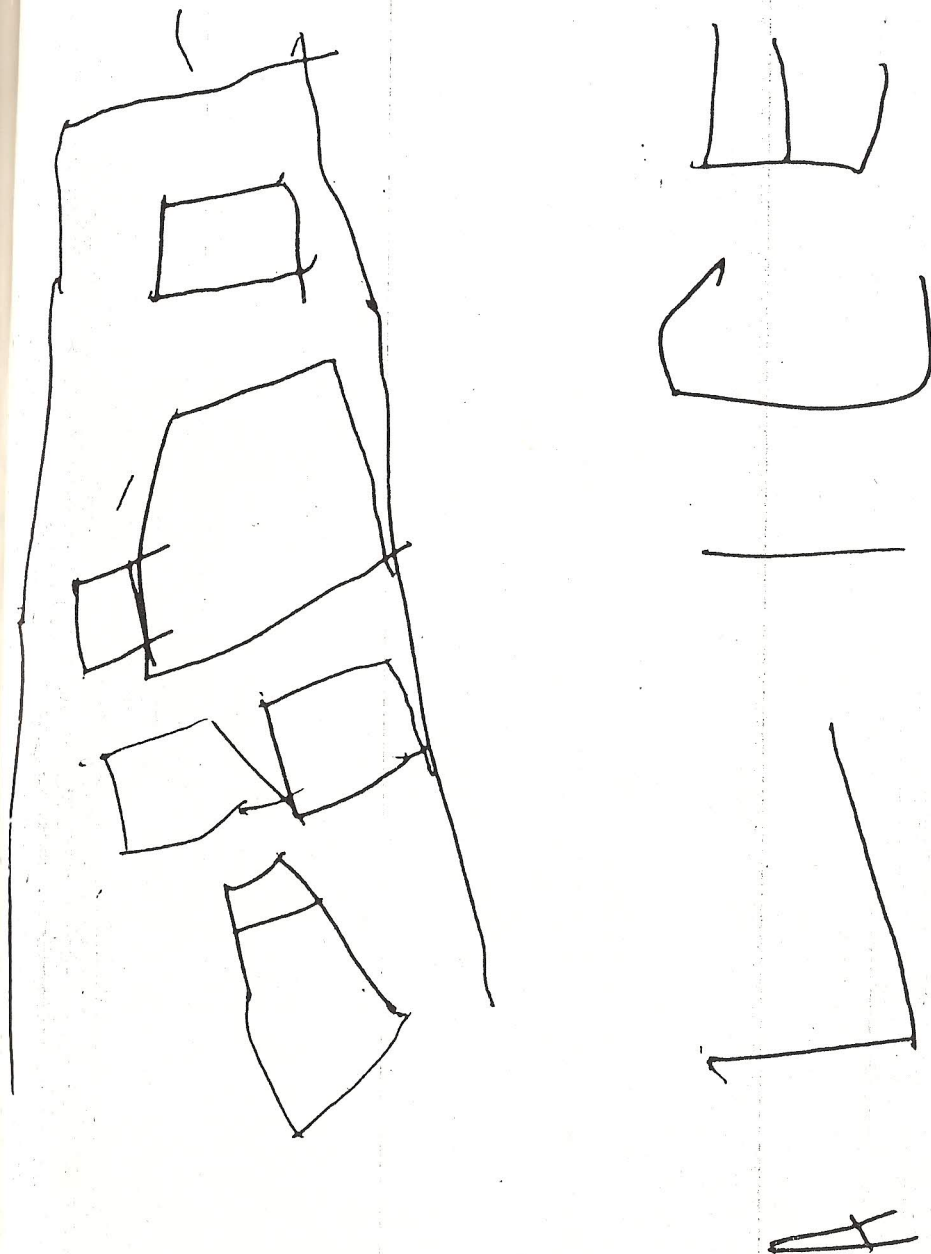


Dessin d'un habitant de Pessac (environ 35 ans)

Dessin d'une petite fille (6 ans) habitant là depuis toujours : elle dessine une maison *normale*, avec un toit.



Dessin d'une petite fille de trois ans habitant les Q.M.F. :
sa maison (photo 34), l'absence de toit empêche d'orienter le dessin (haut/bas).



« On a beau dire ce que l'on voit, ce que l'on voit ne loge jamais dans ce qu'on dit, et on a beau faire voir, par des images, des métaphores, des comparaisons, ce qu'on est en train de dire, le lieu où elles resplendissent n'est pas celui que déploient les yeux, mais celui que définissent les successions de la syntaxe... »

M. FOUCAULT.

Conclusion

Au-delà de la monographie de Pessac, les problèmes du standard, du fonctionnalisme, de la sémiotique architecturale, qui se posent d'une manière générale à l'architecture et à l'urbanisme modernes ont pu recevoir de cet exemple particulier, quelques lumières. De nouveaux problèmes, qu'on pourrait appeler de « topique sociale » ou de « toposociologie » y sont mis en évidence. Ils demanderaient à être enrichis de l'apport d'autres études. Par sa place dans l'histoire de l'architecture, eu égard à la personnalité de son auteur, au but qu'il s'était assigné, l'entreprise de Pessac se prêtait particulièrement à l'analyse de ces problèmes. Quarante ans après, les questions auxquelles Le Corbusier cherchait une réponse en 1925 ne se posent pas d'une façon essentiellement différente. Quelques points ont été précisés.

D'abord l'« échec de Pessac » a été démenti. Les modifications apportées à l'architecture représentent, en un sens, une suite finalement positive, et non négative, de la conception architecturale d'origine. Car considérer Pessac comme un échec reviendrait à affirmer que certains besoins de l'habitant n'ont pas été satisfaits. Or Pessac semble, au contraire, avoir joué le rôle de révélateur de ces besoins, précisément dans la mesure où il a permis aux habitants de les satisfaire. La relation entre le caractère individuel au départ de certaines maisons et les altérations et transformations consécutives met en évidence, transposée au niveau de l'ensemble du quartier, le

caractère fortement individualisé de ce dernier. C'est un petit monde particulier — clos et ouvert — possédant une individualité, qu'il nous a été donné d'étudier. Inversement, le fait que les maisons ou les zones les plus impersonnelles du quartier aient donné lieu à des altérations beaucoup moins marquées nous fait prendre conscience de ce qu'un habitat collectif, au lieu de susciter la réaction individuelle, risque de l'étouffer. Sans doute, les habitations de Maine-Montparnasse sont-elles moins altérables, mais aussi moins transformables que les maisons de Pessac; et il est peu probable qu'on y voit un jour fleurir des frontons ou des corbeilles à fleurs. Mais l'échec architectural y passe inaperçu...

Au reste, Le Corbusier n'a pas construit que des Pessac. L'équilibre individuel/collectif — si équilibre il y a — des « unités d'habitation » prend sans doute une autre forme. On peut se demander, d'ailleurs, si l'« échec de Pessac » (tel qu'il le considérait) ne serait pas pour quelque chose dans les conceptions qui suivirent chez lui.

C'est qu'il n'y a pas une cohérence complète entre les *dire*s et les *faire*s de l'architecte. Comme pour l'artiste, faire c'est essentiellement voir ce qu'il fait, on trouvera dans cette phrase de Le Corbusier la dualité explicite des deux actes :

« Il faut toujours dire ce que l'on voit et, ce qui est plus, voir ce que l'on voit. »

Ce qui est plus, en effet, car il semble que ce soit le fait de l'architecte de savoir regarder et voir.

Mais l'habitant, lui, ne passe pas sa vie à regarder sa maison, il la vit. Aussi, quand un critique d'architecture rappelle, en 1959, ses souvenirs sur Pessac :

« Assis dans un jardin sur le toit d'une de ces maisons à l'ombre d'un érable feuillu, je pouvais voir le soleil mouchetant la mur brun-havane de tâches de lumière. Le seul but de ce mur est de faire un écran à la vue, on ne pouvait percevoir les bâtiments d'en face qu'avec grande difficulté. Celui de gauche était un simple plan vert-pâle sans corniche ni gouttière. Un trou oblong coupait le plan exactement comme celui par lequel je regardais. Derrière et à droite de la maison verte il y avait des rangées de maisons à la façade brun café et des murs latéraux crème, et derrière elles s'élevaient les sommets des gratte-ciels bleus.* »

* Steen Eiler RASMUSSEN, *Experiencing architecture*, Cambridge, 1959, p. 95.

On se rend compte qu'il est, avec ces considérations d'ordre plastique, à cent lieues des préoccupations effectives des habitants. (Sans doute beaucoup plus loin que Le Corbusier d'ailleurs.)

C'est sans doute une grande part du génie de Le Corbusier d'avoir compris que l'architecture, il fallait non seulement la *faire*, mais la *dire*. Dans ses innombrables et inlassables écrits, ses formules verbales créées de toutes pièces le prouvent, la « cité radieuse », l'« unité d'habitations », l'« usine verte », l'« immeuble-villa », la « maison-outil », la « machine à habiter », les « trois établissements humains », les « quatre fonctions de l'urbanisme », les « cinq points-clé de l'architecture moderne », les « sept voies de communication », etc...

D'autres architectes l'ont compris aussi d'ailleurs. Mais pour Le Corbusier « le dire » ne remplace pas « le faire », à en croire ses œuvres, comme aussi cette phrase qu'il nous rapporte venant de sa mère, et qui n'aurait pas de sens s'il n'avait éprouvé lui-même la difficulté du faire, c'est-à-dire, en définitive, de la création artistique :

« Ma mère me disait : — Ce que tu fais, fais-le! »

Le décalage, nous l'avons montré maintes fois entre le comportement et les paroles des habitants. Non seulement un décalage, mais souvent même une opposition. Et pas plus qu'entre les intentions et les actes de l'architecte, il n'y a correspondance complète entre le comportement de fait et les réactions exprimées verbalement par les habitants. Et, les choses parlant d'elles-mêmes, l'observation fait apparaître derrière le décalage entre les langages — celui de l'architecte et celui des habitants — un accord entre les faits : la conception architecturale ouverte de Le Corbusier et l'utilisation qu'en ont faite les habitants.

Cette cohérence entre les faits — faits de l'architecte et faits de l'habitant — semble ressortir de la combinatoire commune au jeu de transformation des habitants et au jeu de conception de l'architecte. La règle du jeu proposée par Le Corbusier à Pessac s'est révélée féconde et riche de possibilités.

La règle du jeu, c'était essentiellement la standardisation. Forme et grandeur des éléments étant fixées, il ne restait plus qu'à jouer avec les positions de ces éléments, ce qu'ont fait les habitants au niveau de la maison, ce qu'a fait l'architecte au niveau du quartier. Mathématiquement, cette géométrie de situation des éléments donne lieu à de nombreuses possibilités permettant de différencier les éléments les uns des autres. Cette topologie fut, du reste, également, la règle du jeu de notre étude : d'écologique au départ, celle-ci devenait topologique. L'importance du facteur *situation* s'est peu

à peu dégagée et celui-ci se définit par les concepts fondamentaux d'ouverture et de fermeture, d'extérieur et d'intérieur. Les oppositions se définissent avant tout par leur position : avant de jouer blanc ou noir, ce qui importe, c'est de jouer sur l'opposition blanc-noir. Aussi, nous ne nous demanderons pas si l'architecture de Le Corbusier est une architecture fermée ou une architecture ouverte; nous constaterons seulement que cette architecture mise essentiellement sur l'opposition intérieur-extérieur, ou, ce qui revient au même, sur l'opposition ouvert/fermé, caractéristique fondamentale de l'espace. Dans la mesure où l'espace peut être pensé, et où la pensée peut être spatialisée, l'opposition ouvert/fermé facilite précisément le passage de l'espace — l'architecture — à la pensée. Quant à savoir si l'architecture de Le Corbusier est ouverte ou fermée, la question reste ouverte : *κ*

s. — Si j'ai bien compris, il y a une conception de l'architecture qui clôt et une autre qui ouvre, qui serait susceptible d'ouvrir, étant entendu — toujours si j'ai bien suivi — qu'on a les moyens de la réaliser... Comment peut-on caractériser ce qu'il faudrait faire pour avoir une architecture pleinement ouverte ou pleinement fermée?

M. — Est-ce qu'on peut illustrer l'architecture qui clôt?
Est-ce que quelqu'un peut proposer quelque chose?

B. — Il y a certainement beaucoup d'exemples.

M. — Oui, certainement. Celle qui ficelle... A mon avis, elle clôt à la fois l'espace extérieur et l'espace intérieur par son implantation, par sa rigidité, pas au sens d'une forme raide, mais par son immuabilité, par cette espèce de présence monumentale; même pour une petite chose, même pour une villa de banlieue comme on en évoquait tout à l'heure. Cela, c'est certainement une architecture qui clôt. Mais cela répond peut-être exactement au désir des gens; c'est peut-être cela qu'ils veulent dans le fond. Dans le fond, je ne sais pas s'ils souhaitent tellement jouer avec les jeux Léo.

Quand à l'architecture qui ouvre, cela, c'est plus difficile. A part le camping; mais là encore, c'est une architecture qui clôt.

E. — Ceux qui vivent sous les ponts, c'est une architecture extrêmement ouverte!

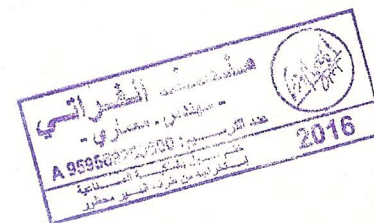
M. — Bien sûr! La nature a créé une architecture extrêmement ouverte, mieux que les ponts, encore.

a. — Mais Pessac, c'est ouvert ou fermé?

M. — Je crois que l'architecture de Le Corbusier était plutôt fermée.

a. — Mais Pessac? C'est un exemple de l'architecture de Le Corbusier alors parlons-en. On a tous les documents.

M. — Si on se met à la place de Le Corbusier il y a quarante ans, il a certainement clos quelque chose. Et puis, si on regarde les photos qu'il nous présente, il y a un homme qui rêve, en haut des terrasses. Je crois qu'au pied de l'œuvre, il a pris conscience de son immuabilité, et il a espéré que sur les toits-jardins, on retrouverait des espaces libres.





Annexe

Texte de l'exposé de M. Le Corbusier lors de l'inauguration des « QUARTIERS MODERNES FRUGÈS ».

A l'occasion de la visite officielle de M. de Monzie, ministre des Travaux publics, aux « Quartiers Modernes Frugès », à Pessac (Bordeaux), le 13 juin 1926.

Explications techniques fournies à M. le Ministre par M. Lé Corbusier :

...M. Frugès nous avait dit : « Je vous autorise à réaliser dans la pratique vos théories, jusque dans leurs conséquences les plus extrêmes; je désire atteindre à des résultats vraiment concluants dans la réforme de l'habitation à bon marché : Pessac doit être un laboratoire. Je vous autorise pleinement à rompre avec toutes les conventions, à abandonner les méthodes traditionnelles, en un mot clair : je vous demande de poser le problème du plan moderne de la maison, d'en trouver la standardisation, de faire emploi de murs, de planchers, de toitures conformes à la plus rigoureuse solidité et efficacité, se prêtant à une véritable taylorisation par l'emploi des machines que je vous autorise à acheter. Vous munirez ces maisons d'un équipement intérieur et de dispositifs qui en rendent l'habitation facile et agréable. Et quant à l'esthétique qui pourra résulter de vos innovations, elle ne sera plus celle des maisons traditionnelles, coûteuses à construire et coûteuses à entretenir, mais celle de l'époque neuve contemporaine. La pureté des proportions en sera la véritable éloquence. »

Nous avons employé à Pessac les mêmes acquisitions architecturales du béton armé que dans la réalisation de nos constructions parisiennes

(hôtels privés, villas, etc.) particulièrement l'éclairage des pièces, estimant qu'une maison dite à bon marché doit être aussi pure dans sa cellule qu'un hôtel parisien luxueux. La technique moderne du ciment armé conduit tout naturellement à la suppression de la toiture en charpente de bois et à son remplacement par une terrasse que nous avons faite accessible et plantée de fleurs et d'arbustes. C'est là l'une des innovations décisives du ciment armé : on peut monter sur le toit de sa maison. De même, l'exploitation rationnelle du ciment armé nous conduisait à réaliser par endroits les constructions *sur pilotis*, c'est-à-dire juchées à 3 mètres au-dessus du sol, avec abri ou jardin au-dessous de la maison.

Nous avons nettement répudié le mur ancien, épais, encombrant, s'opposant à l'ouverture des grandes baies vitrées, paralysant le plan d'étage à étage et l'avons remplacé par un mur de moitié plus mince, mais comportant un matelas d'air, mur plus sain, plus isolant que le mur ancien. Le ciment Portland a remplacé la pierre, la chaux et la brique.

Ce mur nouveau avec ses conséquences a permis d'introduire les machines dans le chantier. C'est ici la réforme capitale : exécution plus parfaite, prix de revient réduit. C'est aussi la plus difficile réforme du bâtiment : toutes les routines et toutes les habitudes traditionnelles se liguent pour faire opposition. Particulièrement à Pessac, la mise en train du chantier fut sabotée par l'incapacité d'un conducteur de travaux, incapacité entraînant l'opposition des corps professionnels, maçons, cimentiers, etc. Seule, une reprise énergique des chantiers en juillet 1925 et l'éloignement des individus douteux permit de réaliser une première partie de notre programme industriel. Ce que vous voyez aujourd'hui a été édifié depuis fin juillet, soit une moyenne de plus d'une maison par semaine.

Le plan standardisé nous a conduits à fixer l'élément de base de Pessac, soit une cellule de 5 m × 5 m, divisible en 5 m × 2 m 50. Au moyen de cette cellule nous avons composé tout le lotissement. Chaque maison comporte 6, 8, 9, 10 cellules suivant sa grandeur.

La cellule de 5 m × 5 m nous permettait dorénavant d'employer des fenêtres-types de 5 m, 2 m 50, 1 m 25 qui furent toutes fabriquées d'une fois en usine; leurs dimensions très différentes apportent ainsi une grande variété architecturale tout en maintenant l'unité essentielle. Les planchers et les toitures étaient dorénavant tous du même modèle et constitués par des poutres de béton de 5 m uniformes dans tout le lotissement. Ainsi de suite pour les escaliers, les cheminées, etc... La standardisation permettait d'établir scrupuleusement le modèle le plus parfait de chaque élément.

La réalisation prochaine des deux derniers secteurs A et B, va nous per-

mettre de tirer la leçon des expériences faites à ce jour. Et nous avons la certitude d'atteindre au point de vue constructif, à une totale industrialisation et à une totale taylorisation du chantier : qualité et prix de revient.

Il se dégage des constructions de Pessac une esthétique inattendue, neuve. Mais cette esthétique est licite, conditionnée par les impératifs de la construction d'une part, et d'autre part, par les bases primordiales de la sensation architecturale, le volume. Les prismes qui se dressent les uns à côté des autres obéissent à des règles de mise en proportion, rapports que nous avons cherché à rendre éloquents et harmonieux. Nous avons aussi appliqué une conception entièrement neuve dans la polychromie, poursuivant un but nettement architectural : modeler l'espace grâce à la physique même de la couleur, affirmer certaines masses du lotissement, en faire fuir certaines autres, en un mot composer avec la couleur comme nous l'avons fait avec les formes. C'était ainsi conduire l'architecture dans l'urbanisme.

Ce programme, détaillé ici bien sommairement, nous a mis en face du problème même de l'habitation à bon marché. Nous n'avons rien admis qui ne fût parfaitement raisonnable. Nous avons posé le problème comme l'industrie sait souvent poser le problème : l'avion, l'auto, etc..., sont des machines à voler, des machines à rouler. Nous avons cherché à établir la machine à habiter.

Mais, comme en chaque homme habite un cœur, nous avons cherché à ce que ce cœur puisse habiter joyeusement la maison. À côté des recherches d'ingénieur, nous avions alors à faire ici les recherches de l'architecte.

Cette initiative hardie de M. Frugès, le courage inlassable dont il fit preuve dans les moments les plus difficiles, sa persévérance, nous ont permis de réaliser une tentative exceptionnelle. Pessac a été un laboratoire. Si ce qui en est sorti est utile, et utilisable, M. Frugès, heureux, l'offre à ceux qui ont besoin de maisons à bon marché et qui ne peuvent organiser un chantier de recherches comme le fût celui-ci...

Bibliographie

PRESSE :

- Le Sud-Ouest économique*, 23-30 juin 1926, « De Monzie inaugure les Quartiers Modernes Frugès ».
- La France du Sud-Ouest*, 1^{er} septembre 1965.
- La Tribune Pessacaise*, 29 janvier 1928, « Le Quartier "Frugès" ».
- La Petite Gironde*, 18 janvier 1928, « Vers une industrialisation des chantiers de construction ».
- Stein-Holz-Eisen*, 21 juillet 1927, Francfort.
- Mon chez Moi*, 15 novembre 1926, « La machine à habiter ».
- Le Nouveau Siècle*, sans date, « Les Quartiers Frugès à Pessac ».
- L'Intransigeant*, 25 juin 1926.
- Le Réveil du Nord*, 30 juin 1926, « Les maisons de demain ».
- L'Architecture vivante*, automne 1927, LE CORBUSIER, Pessac, p. 29-30, 9 pl. et 4 fig.
- Werk*, février 1927, « Die neuen wohnviertel Frugès in Pessac (Bordeaux) ».
- Architectural design*, décembre 1965, « Pioneers of modern architecture ».
- Journal of Society of Historians of Architecture*, mars 1965, « Le Corbusier's changing attitude toward form » (Peter Serenyi).

LIVRES :

- ALEXANDER (Christopher), *Notes on the synthesis of form* (Harvard), 1966.
- AUZELLE (Robert), *L'architecte*, Paris, 1965.
- BACHELARD (Gaston), *La poétique de l'espace*.
- CHOAY (Françoise), *L'urbanisme, utopies et réalités*, Paris, 1965.
- FRANCASTEL (Pierre), *Art et Technique*, Paris, 1956.
- GIEDION (Siegfried), *Space, Time, and architecture*, Harvard, 1941.
- HALBWACHS, *Morphologie sociale*, 1946.

- HOWARD (Ebenezer), *Les cités-jardins de demain*, Dunod, 1969.
- JÆDICKE (Jürgen), *Histoire de l'architecture moderne*, Stuttgart, 1958.
- LE CORBUSIER, *Œuvre complète* (Les Éditions d'Architecture, Zurich, 1965) et
Vers une architecture, Paris, 1923.
- Précisions sur l'état présent de l'architecture et de l'urbanisme*, Paris, 1930.
- L'art décoratif d'aujourd'hui*, Paris, 1925.
- Une petite maison*, 1923.
- Les trois établissements humains*, Paris, 1945.
- Almanach d'architecture moderne* (revue de l'E.N.), Paris, 1926.
- Entretien avec les étudiants des écoles d'architecture*, Paris, 1943.
- Urbanisme*, Paris, 1925.
- LEFEBVRE (Henri), *Critique de la vie quotidienne*, Paris, 1961.
- LURCAT (André), *Architecture*, Paris, 1928.
- PEVSNER (Nicolaus), *Pioneers of modern design from William Morris to Walter Gropius*, Harnondsworth, 1960.
- An outline of modern architecture*, 6^e éd., Baltimore, 1960.
- RASMUSSEN (Eiler), *Experiencing architecture*, Cambridge, 1959.
- RAYMOND (Henri) (Marie-Geneviève).
- LYNCH (Kevin), *L'élevage de la cité*, Dunod, 1969.
- HAUMONT (Nicole), (Antoine), *L'habitat pavillonnaire, La politique pavillonnaire, Les pavillonnaires*, Paris, 1966.
- VERONESI (Giulia), *J. J. Peter Oud*, Milano, 1953.
- ZEVİ (Bruno), *Storia dell'architettura moderna*, Torino, 1961.
- ZEVİ (Bruno), *Saper veder l'architettura*.

IMPRIMERIE NOUVELLE, ORLÉANS (O.P.I.A.C.L. 31.0427). — 5890-4 / 1969.

Dépôt légal : N° 6062 (2^e trimestre 1969)

Imprimé en France
